

**Ministère de l'Environnement
DGAD/SRAE**

**LADYSS
SEGESA**

**SENSIBILITÉS PAYSAGÈRES
MODÈLES PAYSAGERS**

Subvention de recherche DRAEI/93050

**Unité Mixte de Recherche "Dynamiques sociales et recomposition des espaces"
191, rue Saint Jacques, 75005 - PARIS. Tél 01 42 34 41 12, Fax 01 43 25 45 35**

**Société Géographiques, Economiques et Sociologiques Appliquées
51, rue Dareau, 75014 - Paris. Tél 01 43 27 67 43, Fax 01 43 27 52 22**

**Sensibilités paysagères
Modèles paysagers**

Recherche réalisée sous la direction scientifique de :

Yves LUGINBÜHL, Directeur de recherche au CNRS

avec la collaboration de :

**Katia SIGG et Xavier TOUTAIN, chargés de recherche
à la SEGESA**

Subvention de recherche DRAEI/93050

**Unité Mixte de Recherche "Dynamiques sociales et recomposition des espaces"
191, rue Saint Jacques, 75005 - PARIS. Tél 01 42 34 41 12, Fax 01 43 25 45 35**

**Société Géographiques, Economiques et Sociologiques Appliquées
51, rue Dareau, 75014 - Paris. Tél 01 43 27 67 43, Fax 01 43 27 52 22**

SOMMAIRE

Introduction

Objectifs du programme	p. 5
Le déroulement du programme	p. 6
L'interprétation des résultats	p. 7

I - L'ÉTAT DE LA QUESTION	p. 9
1°) De la perception aux représentations du paysage	p. 10
Paysages des uns et des autres.	p. 10
Paysage et identité.	p. 11
2°) Catégories sociales et paysage.	p. 13
3°) Jardins et paysage	p. 13
4°) Représentations sociales du paysage : constitution d'un champ de recherche.	p. 15
5°) Recherches épistémologiques et historiques.	
6°) Les représentations sociales actuelles du paysage.	p. 20

II LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DU PAYSAGE ET LEURS DYNAMIQUES ACTUELLES.

p. 24

A] Ce qu'est le paysage, aujourd'hui.	p. 28
1°) Des sens multiples, moins flous qu'il n'y paraît.	p. 28
<i>Le paysage est toujours beau</i>	p. 30
<i>Le paysage, une nécessité.</i>	p. 33
<i>Le paysage, quelle "belle nature"?</i>	p. 33
2°) La grande nature des jeunes et la petite nature des adultes.	p. 35
3°) Le naturel exclut la ville et la nature architecturée.	p. 38
4°) Une nature faite de relief, de végétation spontanée et d'eau.	p. 41
5°) Recul du modèle pastoral?	p. 42
6°) L'harmonie et la beauté, ou la vie et la liberté!	p. 45
B] Le paysage : nature ensauvagée ou nature humanisée?	p. 51
1°) Beaux paysages, belle nature sans l'homme.	p. 52
2°) Humanisation du sauvage ou naturalisation du paysage.	p. 54

III. PAYSAGES SOUS INFLUENCES.	p. 56
A] Du pastoral au Grand Nord.	p. 57
1°) Les plus beaux paysages sont les plus sauvages.	p. 57
2°) Nouveaux modèles paysagers :	
vers la mondialisation du paysage.	p. 61
<i>L'écran, producteur de modèles.</i>	p. 62
<i>Livres et revues, cultures de l'évasion et de l'exceptionnel.</i>	p. 64
<i>Déclin des modèles picturaux et littéraires.</i>	p. 65
3°) Les voyages confortent les modèles paysagers.	p. 70
<i>L'esthétique du voyage</i>	p. 71
<i>Le paysage aérien, nouveau modèle paysager?</i>	p. 73
<i>Le voyage, un moyen de comparer</i>	
<i>et d'observer des modèles techniques.</i>	p. 74
<i>Le voyage comme mode d'observation d'autres vies</i>	
<i>et les disparités sociales.</i>	p. 78
B] Retour au quartier et au champ,	
vers un paysage populaire.	p. 80
1°) Le paysage quotidien : nature ou société dégradées.	p. 81
<i>Le paysage de l'abandon : nature ou société abandonnées?</i>	p. 81
<i>L'urbanisation : la couleur, le "bruit et l'odeur".</i>	p. 89
<i>La pollution : un paysage uniquement beau est-il paysage?</i>	p. 93
<i>Bâtir son paysage :</i>	
<i>une aspiration limitée par des normes sociales.</i>	p. 96
<i>Le paysage "populaire" :</i>	
<i>un bricolage de nature et de social.</i>	p. 101
2°) Un paysage moderne existe-t-il?	p. 103
<i>Paysage et modernité sont contradictoires.</i>	p. 103
<i>Le paysage moderne :</i>	
<i>un compromis entre la nature et le social,</i>	
<i>un compromis entre les hommes eux-mêmes.</i>	p. 105
CONCLUSION : DE LA PRODUCTION DU PAYSAGE	p. 109
BIBLIOGRAPHIE	p. 114
ANNEXES	p. 117

Introduction

A l'origine de cette réflexion, un constat : jamais le paysage n'a connu un tel engouement depuis la fin des années 1960, période où commencent à se manifester les signes d'un intérêt pour son analyse, c'est-à-dire pour une "science diagonale" (Bertrand G. 1968) mais aussi pour son insertion dans le domaine de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme.

Objectifs du programme

Action administrative, politique et législative (loi Ségolène Royale 1993), formation, enseignement (doublement des effectifs des grandes écoles de paysagistes, création d'un DEA "Jardins, paysage, territoire)", recherche, production médiatique (ARTE, série Paysages, émission paysage sur France Inter, etc.), tous les secteurs sont en effet atteints depuis la fin des années 1980 par un "virus paysages" mobilisant à la fois des hommes et des moyens.

Phénomène de mode ? Certains, en effet, affirment que tous les 10 ans depuis 1970 le paysage resurgit au premier plan des questionnements sur les rapports société/nature, puis s'efface provisoirement au profit d'un autre concept. Mais rien n'est prouvé et on aurait davantage tendance à penser que ce mouvement, apparemment en dents de scie, ne constitue que l'amorce d'un processus de développement plus ample et plus stable qui s'installe à partir de 1989/90. Rappelons que 1989 est l'année au cours de laquelle est publié le plus grand nombre d'ouvrages sur le paysage.

Il est clair en tout cas que le paysage est devenu un fonds de commerce, que des "professionnels", appuyés par certains secteurs de l'action administrative, exploitent largement (au point qu'on peut se demander s'il n'y a pas là essor d'un corporatisme paysagiste identique à ceux des architectes ou de certains ingénieurs¹).

Face à cet essor indubitable de la réflexion, de la formation et de l'action, qu'en est-il des aspirations sociales ? Ce mouvement traduit-il une réelle sensibilité nouvelle des Français (et des Européens) ? Comment se manifeste-t-elle dans les représentations ? Les distinctions entre *paysage vu* et *paysage vécu* qui ont jusqu'à

¹Certaines administrations affirment d'ailleurs que seuls les paysagistes DPLG savent lire les paysages et que la mise à l'étude de certaines procédures expérimentales comme les Plans de paysage doit leur être réservée !

aujourd'hui marqué les connaissances des représentations du paysage sont-elles toujours d'actualité? Les modèles qui ont structuré ces représentations ont-ils évolué sous l'effet de l'évolution des pratiques de nature, du changement social et de la circulation des images? Cette évolution révèle-t-elle de nouvelles configurations sociales? Les décalages que l'on a constaté entre représentations et pratiques sont-ils toujours aussi marqués? Les évolutions que l'on peut observer dans les représentations se retrouvent-elles également dans les pratiques et la production du paysage quotidien? Les réponses à ces questions constituent les objectifs principaux du programme de recherche engagé.

Le déroulement du programme

Il n'y a jamais eu de véritable enquête nationale sur les aspirations des Français en matière de paysage; l'enquête réalisée en 1991 par l'INED² concerne principalement l'environnement et comporte quelques éléments sur le paysage et pourrait être considérée comme une première approche, où le paysage est envisagé comme l'une des facettes de l'environnement. Mais la méthode utilisée lors de cette enquête pose un certain nombre de problèmes sur lesquels on reviendra plus tard.

D'autres enquêtes ont été réalisées sur l'espace rural (DATAR CEVIPOF, 1994), mais le paysage n'y apparaît pas en tant que concept interrogé à part entière. Cependant les enseignements de cette enquête apportent quelques éléments qui pourront être reliés aux résultats du présent programme.

Les questions formulées précédemment constituent donc des formes d'hypothèses de la recherche engagée pour le ministère de l'Environnement, recherche qui s'était fixée comme objectifs

- * ouvrir de nouvelles pistes d'investigation dans le champ des représentations du paysage

- * formuler le protocole d'une enquête ultérieure destinée à être réalisée auprès d'un échantillon beaucoup plus important représentatif de la population nationale.

Le programme consistait alors à réaliser une étude de faisabilité devant conduire à déterminer les objectifs et les résultats attendus d'une enquête nationale, les publics cibles et les échantillons, les modalités de réalisation et notamment son coût, les méthodes utilisées, le contenu traduit en terme de questionnaire, le plan et les

². Institut National d'Etudes Démographiques, Enquête sur la population, l'espace de vie et l'environnement, 1991. Voir notamment les pages 20 à 24 du questionnaire .

modalités du dépouillement, les partenaires à associer, les réalisateurs de l'enquête elle-même, enfin le test du questionnaire.

L'interprétation des résultats

En réalité, le déroulement de l'étude, la position du comité de pilotage et les résultats acquis ont donné à cette recherche une autre orientation : les premiers résultats obtenus ont en effet été jugés suffisamment intéressants pour qu'il soit décidé de poursuivre les travaux et ainsi de conforter, préciser et approfondir ces résultats envisagés comme essentiels face à l'avenir de la relation sensible des sociétés à la nature. Ce n'est finalement pas le principe de la faisabilité d'une enquête nationale sur les représentations sociales du paysage chez les Français qui a été retenu mais celui d'une poursuite de l'enquête réalisée dans le cadre de cette recherche afin de faire surgir et de préciser les nouveaux modèles de nature qui apparaissent en filigrane dans ces résultats.

En effet, pour schématiser le contenu global de ces résultats, il est apparu que l'évolution de la relation au paysage des échantillons de population enquêtée fait glisser le modèle campagnard en arrière-plan de la "grande nature" ou de la "nature sauvage". Il s'est donc avéré plus important de préciser de quelles "natures" il s'agit, ceci au travers d'une nouvelle enquête plus légère qu'un grand sondage national et réalisée à l'aide d'entretiens semi-directifs, conformément à la décision qu'a prise le Comité de pilotage en accord avec le ministère de l'Environnement.

Le programme comprend donc plusieurs séries d'enquêtes et leur analyse, celle des méthodes utilisées, la délimitation des publics cibles (producteurs directs du paysage, public large). Le questionnaire a été testé selon deux modalités : l'une permettant de vérifier la pertinence de la méthode, l'autre celle des questions elles-mêmes par rapport à l'objet de l'enquête. Pour l'enquête diverses méthodes, dont l'utilisation de photographies, ont été appliquées pour apporter des informations plus originales et plus complètes.

Un comité d'experts, choisis d'une part parmi les spécialistes du paysage, d'autre part parmi les spécialistes des enquêtes et sondages nationaux, a été constitué. Lors des réunions du comité de pilotage - qui s'est réuni à cinq reprises les 4 avril, 13 juin et 14 octobre 1994, 13 janvier et 9 mars 1995 - l'avancement des travaux a été présenté, les points évoqués discutés et les avis des experts recueillis tant sur les

objectifs et résultats attendus de l'enquête, que sur les publics cibles et les méthodes et moyens à mettre en oeuvre.

Un premier état des lieux des recherches et enquêtes réalisées concernant les sensibilités paysagères, les perceptions et les pratiques, a été dressé et présenté. Des propositions concernant les publics et types de lieux à enquêter ainsi que les questionnaires à utiliser ont été établies et discutées. Un compte-rendu réalisé à la suite des principales des réunions a été adressé à l'ensemble des personnes invitées au comité.

Les résultats de l'étude rassemblés dans ce rapport de recherche constituent donc une première étape dans la connaissance de l'évolution des sensibilités des Français à l'égard du paysage. Le présent document expose les résultats de la série d'entretiens semi-directifs, réalisés selon une méthode particulière alliant plusieurs approches. Il fait tout d'abord le point des connaissances acquises en matière de représentations sociales du paysage, puis interprète les résultats au regard des évolutions du paysage actuel et de la société contemporaine, en cherchant à comprendre ce qui relève de l'idéal et ce qui relève du réel ou ce qui permet de comprendre les relations réciproques entre ces deux sphères où se déploie le paysage, en tant que pensée du rapport à la nature ou en tant que traduction de l'activité sociale sur la nature est ses éléments.

Dans l'évolution perçue des représentations sociales du paysage à travers l'écoute de ses discours, cette recherche vise à analyser les rapports d'une société en crise face à son milieu de vie, conçu comme lieu de déploiement de ses activités ou comme spectacle : entre les deux, un fossé? Comment le comprendre pour le combler? C'est l'objectif de la seconde partie de ce travail, qui ne peut cependant résoudre totalement la question mais pose, sous forme d'hypothèses, les conditions de cette compréhension.

I - L'ÉTAT DE LA QUESTION

C'est dans les années 1980 que s'est développé l'intérêt porté aux représentations sociales du paysage par les milieux scientifiques ou techniques concernés par l'ensemble des questions liées au paysage, à sa place dans le changement social, à son évolution, etc. Les premiers travaux engagés par la Mission de la Recherche Urbaine ont d'ailleurs contribué à formaliser cette nouvelle attention. Au premier rang des raisons de ce nouvel objet d'intérêt figure sans doute la réaction, pas nouvelle à cette époque d'ailleurs, à une tendance qui se prolonge aujourd'hui et qui vise à privilégier un regard orienté vers l'exceptionnel, le remarquable ou le pittoresque, etc.

Réaction pas nouvelle en effet car dès les premières études de paysage réalisées dans les années 70 est apparue la distinction entre *paysage vu* et *paysage vécu* et s'est ainsi manifesté le souci de prise en compte du regard des habitants d'un lieu à travers leurs pratiques quotidiennes de la nature et de l'espace. Avant les réflexions de la Mission de la Recherche Urbaine, certains travaux du Comité Espace et Cadre de Vie avaient également soulevé des pistes de recherche sur les perceptions et sur les différences entre paysage vu et paysage vécu; mais aucun véritable programme de recherche avec des enquêtes appropriées n'avait été réalisé; il s'agissait davantage d'avis d'experts et de scientifiques formulés selon leurs propres expériences et connaissances du "terrain" mais qui ne s'appuyaient pas sur des travaux spécifiques.

Il est vrai que ce souci n'était pas encore parfaitement formalisé ni problématisé d'une manière rigoureuse. Les études de paysage réalisées par le Centre National d'Etude et de Recherche du Paysage (CNERP), supprimé en 1979, révélaient en effet cette préoccupation mais les objectifs de commande opérationnels de ces travaux ont le plus souvent empêché un approfondissement de la question. Il a fallu attendre que des recherches ciblées et bien délimitées soient effectuées pour que cette distinction entre le regard des populations extérieures et celui des résidents soit approfondie. Il est également probable que les débats sur le local, dans les problématiques de développement qui sont apparues dans cette période, ont alimenté la différence entre les visions d'agents extérieurs et celles des populations locales, auxquelles de nombreux chercheurs et techniciens attribuèrent un rôle privilégié dans l'aménagement

de leur cadre de vie et, sans doute, un droit de disposer, les premiers, de l'usage de l'espace et des ressources naturelles.

1°) De la perception aux représentations du paysage

Parmi les premiers travaux de recherche réalisés dans cette orientation, il faut donc citer ceux que l'appel d'offres de la Mission de la Recherche Urbaine a permis d'effectuer. A l'initiative de cet appel d'offres, un groupe de chercheurs, de praticiens et de responsables de l'administration du Ministère de l'Equipement : Michel CONAN, Bernard LASSUS, Isabelle BILLIARD, André BRUSTON, etc. Une partie de ces travaux et des réflexions préalables à l'appel d'offres ont été rassemblés par la revue "POUR" dans un de ses numéros spéciaux, "*Le paysage, une façon de vivre*"³.

En réalité le paysage y est abordé sous plusieurs angles et l'art des jardins y occupe une place privilégiée; certains auteurs ont en effet tenté de faire le lien entre une culture paysagère et la production des jardins, dans une perspective historique. C'est notamment le cas de Michel CONAN qui s'était déjà attaché à analyser les fondements sociaux et culturels de l'art des jardins anglais et qui prolonge ses réflexions sur la culture du territoire américain à travers des grands schèmes culturels que l'art des jardins européens avait déjà révélés, mais qui trouvent dans la nature américaine de nouvelles formes d'expression.

Paysages des uns et des autres.

C'est cependant Marie-Elizabeth CHASSAGNE qui aborde le plus frontalement la question des représentations sociales du paysage bien qu'elle n'utilise pas le terme; dans son article "*Des ruraux face à leur paysage et à leur avenir*"⁴, elle met l'accent sur l'hétérogénéité des perceptions et sur les distinctions entre paysage "objectif" et paysage "subjectif" :

"...la perception du paysage est elle aussi hétérogène, car ceux qui regardent le paysage ont des logiques, des structures mentales et culturelles, des systèmes de valeurs très diverses selon leur position par rapport au territoire perçu.

Ainsi, aux relations anciennes entre un territoire et la société qui l'utilise, marquées par l'unité des logiques de production du paysage et

³ Le paysage, une façon de vivre, Revue POUR, n° 89, Privat, Toulouse mai-juin 1983.

⁴ ibidem, pp 60-65

l'homogénéité des façons de le percevoir, s'est substituée une relation "éclatée" ou plutôt un faisceau de relations contradictoires.

Dans cette situation, due principalement aux transformations rapides et profondes qu'ont vécues les sociétés rurales depuis vingt ans, les mots sont ambigus, leur sens n'est pas le même pour tous. Les normes du beau et du laid, le mot "paysage" lui-même, la notion "d'intégration au paysage", s'emploient dans des contextes différents. Un hangar agricole, par exemple, est parfaitement intégré à une perception agricole du paysage."

En outre M.E. CHASSAGNE souligne l'angoisse des populations devant leur incapacité à maîtriser l'évolution du paysage, la primauté des critères émotionnels devant les critères esthétiques chez les ruraux et le rôle important que joue le paysage dans l'identité locale.

Paysage et identité.

Ce thème de l'identité est par ailleurs abordé par M. CONAN à propos de la nature américaine d'une part, et par V. AUZANNEAU à propos de la région des Landes :

"J'ai de la sympathie pour le néo-rural, pour celui qui part à la reconquête des terres en friches, pour l'écologique sensible au foisonnement de la vie qui comprend les équilibres subtils et complexes de la biologie, pour le paysan qui apprécie la qualité d'un labour, le dessin d'un champ et la vigueur d'une moisson, pour celui qui "veut vivre au pays". Pour eux, le paysage, c'est l'espace qu'ils vivent et qu'ils pratiquent, c'est le territoire.

Chacun reconnaît son paysage comme on reconnaît une personne familière, chacun en reconnaît la silhouette, le grain de la peau, les cicatrices et les humeurs. Le paysage est toujours différent et pourtant toujours reconnaissable, singulier, égal à lui-même."

Il peut paraître aujourd'hui évident en effet que le paysage participe à l'élaboration du sentiment identitaire, mais on ne sait pas forcément de quel paysage il s'agit. M. CONAN affirme que pour les philosophes transcendantalistes américains :

"l'identité profonde de l'Amérique dépend de son attachement à la nature sauvage"

et que chaque Américain se sent divisé au fond de lui-même entre la nécessité de préserver cette nature et la tentation de tirer parti de ses richesses. On reviendra sur cette question de l'identité grâce aux résultats de recherches plus récentes.

A cet ensemble de travaux et réflexions regroupés dans la revue POUR et auxquels on pourrait accorder sans doute un rôle pionnier, il faut ajouter des travaux plus épars, plus ciblés, qui ont été réalisés dans la même période : ceux que Y. LUGINBÜHL a réalisés en Bourgogne (1981), sur la côte viticole beaunoise, où il s'attache à analyser les valeurs qu'attribue au paysage une population bien définie par un exercice professionnel et des traditions fortement ancrées dans l'histoire, les communautés vigneronnes. Ici, l'esthétique conventionnelle cède le pas à des valeurs poétiques liées à l'usage de la nature et à des pratiques poursuivies dans un contexte social et foncier particulier (le vignoble privatisé et organisé par rapport aux terres collectives de la montagne, paysage de liberté). Il y établit la relation entre les formes des paysages de la montagne et les valeurs poétiques, symboliques ou d'usage qui y sont attachées par les vignerons. Il semble clair que l'un des objectifs de cette recherche a consisté à dégager les fondements d'une culture locale par rapport à une culture générale, dominante et esthétisante, système de représentations parfaitement cohérent avec le fonctionnement social de cet espace et permettant de bien comprendre l'articulation entre une société et le paysage, mais différent du système de représentations dominant dans la société française.

Certains travaux ont été réalisés également sur des espaces assez proches par leur aspect ou les pratiques qui y sont effectuées de la montagne beaunoise, comme les landes bretonnes. Il faut souligner ici le caractère marginal de ces territoires où les chercheurs ont sans doute tenté de reconstituer la trame de l'imaginaire social. Travailler sur ces territoires non soumis à une activité intensive de production agricole n'était évidemment pas innocent. C'est certainement dans leur caractère précisément marginal et éloigné des canons esthétiques conformistes que ces chercheurs souhaitaient relativiser les notions de beau et de laid et révéler des sensibilités populaires au paysage, plus ancrées dans les connaissances empiriques de la nature.

Dans le même ordre d'idées, on pourrait également citer une série de réflexions des géographes, comme celles de A. FREMONT sur espace vécu et espace perçu, bien que peu de recherches très approfondies aient été effectuées.

2°) Catégories sociales et paysage.

On peut dire qu'aucune recherche n'a été réalisée jusqu'alors cherchant à identifier et caractériser des regards différenciés sur les paysages selon les catégories socioprofessionnelles. La totalité des recherches ont concerné des groupes sociaux délimités, plutôt restreints, ou en tout cas sur des terrains "typés". Les premiers travaux qui cherchent à différencier les comportements à l'égard d'un espace et les pratiques de nature selon les catégories socioprofessionnelles ont eu lieu dans le cadre des réflexions sur l'aménagement de l'Ile-de-France, en particulier sur le rôle des espaces naturels proches de l'agglomération parisienne.

Les travaux réalisés sur la fréquentation des forêts périurbaines par les citoyens visent en effet à caractériser les pratiques de cet espace selon les catégories sociales. Ces travaux conduits par R. BALLION, B. KALAORA, A. BRUN et M.C. CHAIZE⁵ notamment ne sont pas toujours des recherches sur les paysages. Elles concernent davantage les pratiques de nature dans cet espace particulier qu'est la forêt par des groupes sociaux différents. Mais elles fournissent des éléments de connaissance des valeurs qu'attribuent ces groupes à la nature et sur les contradictions ou décalages entre les discours et les pratiques. On approche cependant ici peu à peu des représentations sociales du paysage, bien que le terme ne soit pas encore usité.

Cependant, la méthodologie de ces recherches aura une conséquence non négligeable sur les travaux ultérieurs, en particulier sur ceux qui seront réalisés en Espagne sur les paysages d'Andalousie occidentale (cf. Infra).

3°) Jardins et paysage

Apparemment, le thème est relativement restreint par rapport au champ très vaste des représentations sociales du paysage. Mais on sait bien que l'art des jardins constitue l'un des champs par lequel une grande part des questions posées par le paysage peut être éclairée. C'est précisément à cette tâche que se sont attachés certains historiens ou plasticiens comme M. CONAN et B. LASSUS. C'est à la fois dans une perspective historique pour le premier, et dans une approche plus plasticienne pour le second que ces questions sont abordées, assez tôt d'ailleurs.

⁵ R. BALLION, Relations entre statut socio-culturel et fréquentation de la forêt. Documents du Laboratoire d'Econométrie de l'Ecole Polytechnique, Paris, 1973.

R. BALLION, La fréquentation des forêts, Revue Forestière Française, tXXVII, Paris, janvier 1975.

R. BALLION, Enquête nationale sur la fréquentation des forêts, Ecole Polytechnique, Paris 1976.

A. BRUN, M.C. CHAIZE, Le paysage forestier, analyse des préférences du public. Doc INRA, Orléans, 1976/13.

B. KALAORA, Un loisir urbain, la forêt de Fontainebleau, Etudes rurales, n° 83, juillet-septembre 1981.

M. CONAN a engagé en effet des recherches sur les jardins anglais et a révélé les modèles culturels qui ont structuré la pensée du rapport à la nature dans les couches sociales anglaises aisées : place de la nature, place des pratiques des aristocrates, rôle des grands mythes, rôle des grands "paysagistes" c'est-à-dire des concepteurs de jardins et des paysagistes au sens où on les entendait au XVIII^{ème} siècle, c'est-à-dire des peintres. Cette connaissance du jardin anglais lui a permis de se pencher également sur le jardin "paysager" qui naît en France dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle et en particulier de proposer une lecture nouvelle de l'ouvrage de René-Louis de GIRARDIN, créateur du parc d'Ermenonville⁶. Cette étape est importante car elle va induire toute une série de travaux ultérieurs à caractère épistémologique et historique sur les jardins et le paysage.

Elle a de toutes façons le mérite de replacer le paysage dans un mouvement beaucoup plus large que celui où certains milieux techniques le cantonnaient, dans une réflexion sur le rôle de l'art pictural, de la littérature, et des élites savantes et esthètes dans la diffusion et le développement du paysage en France, en Italie, aux Pays-Bas et en Angleterre. Il semble clair là aussi que ces réflexions cherchaient à dépasser la dimension normative et purement formelle où le paysage tendait à s'enfermer, à réagir contre les idées d'intégration, de mimétisme que l'on voyait apparaître dans les documents de vulgarisation. Malgré tout, même si des progrès peuvent être constatés, cette dimension reste toujours présente dans les pratiques.

B. LASSUS est également l'un des plasticiens qui a le plus fait évoluer la notion de paysage vers une conception culturaliste et vers une réflexion entre le symbolique et le formel, notamment à travers ses recherches sur les "*habitants paysagistes*"⁷. En analysant les motivations de créateurs "populaires" de jardins et les formes ou éléments de leur composition, il cherche à comprendre la dimension poétique de ces jardins (dont celui du Facteur CHEVAL est le plus réputé; B. LASSUS travaillera cependant surtout sur le jardin de M. PECQUEUR) et à reconstituer l'imaginaire qui guide la mise en forme symbolique et poétique de ces jardins. Il paraît également clair que cet objectif est motivé par un souci de réaction contre le conformisme sur le beau et le laid, surtout lorsque B. LASSUS cherche à expliquer le rôle et la place des figurines placées dans ces jardins (Blanche-Neige et les sept nains par exemple).

⁶ René-Louis de GIRARDIN, De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations en joignant l'agréable à l'utile, 1777, éd du Champ urbain, Paris, 1979. Postface de M. CONAN.

⁷ B. LASSUS, Jardins imaginaires, les habitants paysagistes, Les Presses de la connaissance, Paris, 1984.

Les travaux de Michel CONAN et de Bernard LASSUS constituent la base de réflexion sur laquelle la géographie "culturaliste" va, plus tard se développer, avec les travaux d'Augustin BERQUE.

On pourrait également citer les travaux de Françoise DUBOST sur les jardins ouvriers et les jardins familiaux, bien qu'ils soient plus récents⁸. Ils s'inscrivent cependant dans un souci proche de comprendre l'imaginaire populaire et d'analyser les valeurs que les pratiques de nature de catégories autres que l'élite sociale permettent d'attribuer au paysage. Ils renseignent également sur les idéologies dans lesquelles s'inscrivent certaines des pratiques de jardins.

4°) Représentations sociales du paysage : constitution d'un champ de recherche.

Les années 80 ouvrent une nouvelle période dans la recherche sur le paysage. D'abord parce que cet objet trouve un nouvel élan dans les pratiques administratives, avec les premiers effets des opérations engagées par la Mission du Paysage notamment, avec la diffusion de l'idée elle-même vers d'autres secteurs administratifs et peu à peu vers les collectivités territoriales. Ensuite parce que le paysage devient un objet de plus en plus soumis à l'analyse de diverses disciplines scientifiques, et notamment de la sociologie et de l'ethnologie.

D'autres raisons peuvent être invoquées à ce processus de socialisation et de médiatisation : sans doute un mouvement social de fond, une tendance lourde déjà engagée vers la recomposition sociale des communes rurales; surtout, corollaire de ce mouvement, la diminution du nombre des exploitants agricoles et les études prospectives faites en 1986 par le ministère de l'Agriculture sur les prévisions de forte réduction de ce nombre dans les années futures en raison notamment de la nouvelle PAC. Ces études ont soulevé immédiatement le risque fort d'une déprise agricole et le problème de l'entretien des paysages que l'on reconnaît comme l'oeuvre des agriculteurs.

De nombreux travaux de recherche, concrétisés par une abondante production de publications, vont être ainsi engagés dans les années 80 et surtout à partir de la moitié de la décennie. En outre, ce mouvement ne touche pas seulement la France. Les échanges de coopération scientifique et les actions des institutions européennes permettent des échanges ou des réflexions plus larges sur l'ensemble de l'Europe. Il

⁸ F. DUBOST, *Côtés jardins*, Scarabée & Compagnie, Paris, 1984.

reste que les recherches concernant le champ plus étroit des représentations sociales des paysages sont davantage l'oeuvre des chercheurs français, sans doute en raison du poids des sciences sociales dans les réflexions sur l'espace rural. Un mouvement analogue s'est engagé également en Espagne, où le rôle des chercheurs français n'est pas négligeable.

Le développement des recherches sur le paysage dans cette période, qui se poursuit actuellement mais peut-être à un rythme moins soutenu, s'est fait dans plusieurs orientations qui s'alimentent mutuellement ou qui se recouvrent parfois :

- * un approfondissement des travaux sur les jardins historiques.

- * une orientation épistémologique cherchant à retracer les trajectoires des significations du paysage dans l'histoire et parfois centrée sur la production picturale et littéraire du paysage.

- * des recherches plus ponctuelles sur les représentations sociales actuelles du paysage, abondantes mais éparées, parfois conséquentes d'appel d'offres de recherche de diverses administrations.

Les jardins.

De très nombreux travaux ont été effectués sur les jardins italiens, anglais, français, espagnols, etc. Néanmoins, ils visent le plus souvent à reconstituer leur histoire, s'appuient sur la redécouverte d'anciens plans et des travaux des concepteurs, etc.

Il est plus rare que les auteurs de ces recherches se penchent sur ces pratiques du jardin en termes de représentations sociales du paysage. Il faut parfois pratiquer une lecture appropriée pour extraire des résultats acquis des enseignements sur ces représentations. En tout cas, ces travaux permettent cette nouvelle lecture, car les modèles et schèmes culturels qui traversent ces pratiques sont assez clairement définis. Il faut citer là l'ouvrage de M. MOSSER⁹ et ceux de J. RACINE, de M. CONAN, de Y. PERILLON, etc.¹⁰.

5°) Recherches épistémologiques et historiques.

C'est davantage dans ce champ que les enseignements de l'histoire sur les représentations sociales actuelles se révèlent. Les jardins y occupent d'ailleurs une

⁹ Monique MOSSER et Georges TEYSSOT, *L'architecture des jardins d'occident*, Electa, Milan, 1990

¹⁰ Yves PERILLON, Michel CONAN, Jacques de GIVRY, Jean-Christophe MOLINIER, Michel RACINE, Catherine ROYER, Sarah ZARMATI, *Images de jardins, Sang de la terre*, Paris 1987.

place privilégiée. Les auteurs cherchent en général à comprendre comment les sens du paysage ont évolué avec le temps, à identifier les acteurs de ces significations, à reconstituer les trajectoires des idées dans les sociétés européennes ou dans des groupes sociaux particuliers. C'est le cas de l'ouvrage collectif réalisé sous la direction de M.C. ROBIC qui éclaire notamment la place des géographes dans l'évolution des notions de milieu, d'environnement mais aussi de paysage¹¹.

Dans le même champ se situe l'ouvrage de Y. LUGINBÜHL sur le paysage vu à travers la production littéraire, technique et scientifique depuis la fin du XVIII^{ème} siècle jusqu'au début du XX^{ème} et qui tente de révéler les divers modèles culturels du paysage véhiculés par certains groupes sociaux depuis l'apparition du style de jardin "paysager" peu avant la Révolution Française. Cet ouvrage retrace notamment la trajectoire de l'idée de paysage vers les premières mesures de protection des sites et des monuments naturels en 1906 et leur inscription dans le débat sur le régionalisme et la montée des nationalismes européens de l'époque¹².

Les travaux de B. KALAORA et A. SAVOYE sur la forêt participent des mêmes objectifs dans un groupe particulier, celui des ingénieurs forestiers français. Les deux auteurs établissent les relations entre les courants de pensée du rapport société/nature et les différentes positions des ingénieurs forestiers au cours du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} sur l'aménagement des forêts et les grandes opérations de reboisement de l'espace montagnard¹³.

Ici peuvent également se placer des recherches visant à comprendre comment certains paysages ont été recomposés socialement pour répondre à des modèles conventionnels ou fabriqués en fonction des pratiques de tourisme ou de nature : les travaux de CHAMBOREDON et MARIE sur la campagne provençale, ceux de Y. LUGINBÜHL sur le paysage méditerranéen y contribuent¹⁴.

¹¹ M.C. ROBIC, J.M. BESSE, Y. LUGINBÜHL, M.V. OZOUF-MARIGNIER, J.L. TISSIER, Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance, Economica, Paris, 1992.

¹² Y. LUGINBÜHL, Paysages, textes et représentations des paysages du siècle des Lumières à nos jours, La Manufacture, Paris, 1989.

¹³ B. KALAORA et A. SAVOYE, La forêt pacifiée, Sylviculture et sociologie au XIX^{ème} siècle. L'Harmattan, Paris, 1986.

¹⁴ M. MARIE, J. VIARD, 1977, La campagne réinventée, Actes-Sud, Maussane-les-Alpilles, 239p. ou J.C. CHAMBOREDON, A. MEJEAN, Récits de voyage et perception du territoire : La Provence (XVIII^{ème} siècle - XX^{ème} siècle), in *Territoires*, n° 2, 1985, Ecole Normale Supérieure, Paris. Ou Y. LUGINBÜHL, Apollinien et Dionysiaque, in *Paysage méditerranéen*, Catalogue de l'exposition "Paysage méditerranéen" réalisée dans le cadre de l'Exposition Universelle de Séville 1992, sous la dir. de Y. LUGINBÜHL, Electa, Milan, 1992. Ou Y. LUGINBÜHL, Sur les traces du paysage méditerranéen, in *Peuples méditerranéens*, La Méditerranée assassinée, Paris, 1993.

D'autres travaux plus récents ont tenté également de retracer l'histoire de la notion de paysage depuis la Renaissance et en particulier à travers la peinture de paysage. De nombreuses publications pourraient être citées ici. On retiendra essentiellement celle de la revue *Le Débat* où A. ROGER notamment tente d'expliquer l'apparition du paysage dans la peinture au XV^{ème} siècle et où d'autres auteurs proposent des réflexions sur cette évolution et notamment sur l'apparition de nouveaux regards dans les sociétés actuelles¹⁵. On pourra également citer les contributions de A. BERQUE et de Y. LUGINBÜHL à l'Atlas des paysages ruraux¹⁶.

Des recherches ont apporté des connaissances importantes sur l'évolution des représentations de paysages particuliers et de la "grande nature" : la montagne et le littoral ont en effet fait l'objet de travaux et de publications majeures sur le glissement et le renversement des images de ces régions au cours de l'histoire. Parmi ces publications, l'ouvrage de A. CORBIN est sans doute le plus complet sur le paysage littoral¹⁷. La montagne a été également abondamment étudiée, plus que le littoral lui-même, et de nombreux auteurs ont montré comment cet espace devient paysage à partir du XVIII^{ème} siècle sous l'effet conjugué du développement de la théologie scientifique, des pratiques d'alpinisme, etc. Ces connaissances des images de la montagne sont d'ailleurs présentes d'une manière éparse dans plusieurs ouvrages ou plusieurs articles, bien que Mona OZOUF lui ait consacré une publication propre. On voit d'ailleurs s'annoncer des travaux plus ciblés sur certains massifs montagneux, comme l'ouvrage de S. BRIFAUD sur les Pyrénées¹⁸.

Il reste que si ces diverses recherches constituent des références essentielles pour comprendre le rapport que certains groupes ont entretenu avec la montagne ou le littoral et l'évolution de ce rapport dans le temps, c'est précisément sur la position sociale de ces groupes par rapport à la société globale qu'une lacune se fait jour. Car de toute évidence, les connaissances révèlent un rapport nature/société qui n'appartient qu'à un groupe restreint, celui de l'élite des savants ou des esthètes. Les sources de documentation proviennent d'une société qui écrit, décrit ou peint; on n'a donc que peu d'information sur la vision que pouvaient avoir de la montagne ou du littoral des populations locales qui n'écrivaient pas, qui ne décrivaient pas et qui ne peignaient pas. S'il est clair que l'élite a découvert la montagne comme spectacle au cours du

¹⁵ "Au-delà du paysage moderne", in *Le Débat*, n° 65, mai-août 1991, Paris, Gallimard.

¹⁶ Atlas des paysages ruraux, sous la dir. de P. BRUNET, ed J.P. de Monza, Paris, 1992.

¹⁷ A. CORBIN, *Le territoire du vide, L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Champs, Flammarion, Paris, 1990, 407p.

¹⁸ S. BRIFAUD, *Naissance d'un paysage, La montagne pyrénéenne à la croisée des regards XVI^{ème} - XIX^{ème} siècle*. Archives des Hautes Pyrénées, CIMA - CNRS Université de Toulouse II, 1994

XVIII^{ème} siècle, et qu'elle la considérait comme l'horreur auparavant, rien n'est dit des pratiques et des regards des populations montagnardes puisqu'elles n'ont laissé aucune trace. En même temps, cette approche qui consiste à affirmer que le paysage apparaît à partir du moment où l'objet s'instaure en spectacle, en objet de plaisir ou d'émotion, donne au paysage un statut et un sens restreints. Elle ancre même cette signification comme une pseudo-certitude quasi définitive et situe le paysage dans un système de représentations particulier. Les valeurs d'usage en particulier disparaissent devant les valeurs esthétiques, émotionnelles, symboliques.

C'est d'ailleurs là où des travaux à caractère épistémologique sur le paysage permettent de recadrer ou de resituer les positions des divers "spécialistes" et acteurs. En ce sens l'article de J. CLOAREC "Des paysages" dans *Etudes Rurales* apporte un regard qui relativise ces positions.

Ces divers travaux pourraient sembler éloignés de l'objectif du programme de recherche sur les aspirations des Français en matière de paysage. Ils éclairent cependant les conceptions actuelles, resituent le paysage et ses représentations sociales actuelles dans un processus historique long et dans un contexte social mieux défini. Ils montrent le poids décisif de certains groupes sociaux dans la socialisation du paysage aujourd'hui, les modèles qui sont véhiculés et relativisent certaines affirmations sur la nouveauté du paysage dans le regard des sociétés actuelles. Ils posent cependant la question de l'apparition éventuelle de formes nouvelles, contemporaines, de regards sur le paysage actuel.

Parmi ceux-ci, d'ailleurs, pourraient se situer les publications de P. SANSOT, sociologue, qui s'intéresse aux sensibilités immédiates qu'il découvre dans sa propre vision des pratiques populaires des "gens de peu" (sic). A travers des objets anodins et anecdotiques de la vie quotidienne et de parcours banaux de citoyens "ordinaires", il tente de rebâtir le champ de ces sensibilités qu'une certaine conception du paysage tend à effacer et à oublier. P. SANSOT¹⁹ joue sur les paradoxes qui surgissent entre le sens commun ou l'insignifiance des objets entrevus dans l'exercice du quotidien et leur capacité à donner du sens à ce qui les entoure, au paysage dont ils font partie. Pour P. SANSOT, la modernité constitue la voie par laquelle un nouveau regard sur le paysage peut être bâti, notamment dans la vitalité qu'exprime le changement des paysages; mais en même temps, elle donne trop de sens aux objets soumis à un régime envahissant de représentation excessive.

¹⁹ P. SANSOT, *Variations paysagères*, Université des sciences sociales de Grenoble, mars 1982.

6°) Les représentations sociales actuelles du paysage.

C'est en Espagne que l'un des premiers grands programmes de recherche est engagé par une équipe pluridisciplinaire et franco-espagnole sur l'évolution des paysages d'Andalousie et notamment sur les représentations du paysage dans divers groupes sociaux de cette région. Les travaux de l'équipe pluridisciplinaire de la Casa de Velázquez installée à Séville comportent effectivement une partie consacrée à l'analyse des représentations sociales du paysage bien qu'au début, cette terminologie ne soit pas affichée. Elle le sera en cours de réalisation du programme. Une vaste enquête à base d'interviews semi-directifs sera effectuée auprès de groupes sociaux divers :

- * les "*domingueros*", usagers de la campagne pendant les fins de semaine, de plus en plus nombreux après le mouvement d'exode rural et l'accroissement de la population urbaine.

- * les "*parcelistas*", propriétaires de résidences secondaires ou principales construites dans les environs de Séville à l'occasion de très nombreuses opérations immobilières; celles-ci se produisent comme une véritable explosion en quelques années à partir de 1975, à la suite notamment des transformations de l'agriculture latifondiaire et des opportunités que les grands propriétaires trouvent dans la recherche, par les classes moyennes, de résidences de loisir à la campagne. Le régime de grande propriété a favorisé ainsi des créations de lotissements immenses dans la périphérie de la ville en quelques années.

- * les ouvriers agricoles, qui restent un groupe important et attaché à des pratiques de sociabilité "campagnarde" et de nature particulières.

- * les touristes usagers des plages du littoral atlantique.

- * les chasseurs dont le nombre se développe, en particulier dans les sierras andalouses, chasseurs de la "grande chasse" (*caza mayor*) organisée dans des grandes propriétés, réserves de gibier "noble" (cerfs, chevreuils et sangliers) ou chasseurs populaires de la "petite chasse" (*caza minor*), souvent assimilée au braconnage.

Ces travaux ont fait l'objet de plusieurs publications intermédiaires et d'un ouvrage final de synthèse dont les auteurs, français mais s'appuyant sur l'ensemble des recherches réalisées par l'équipe franco-espagnole, tirent des résultats généraux²⁰.

²⁰ F. FOURNEAU, Y. LUGINBÜHL, B. ROUX, Evolution des paysages et aménagement du territoire en Andalousie occidentale, Publications de la Casa de Velázquez, Madrid, 1991.

Ce programme révèle les "*modèles paysagers*" qui structurent les représentations sociales du paysage, en particulier le modèle de la Dehesa, forêt méditerranéenne claire à chênes verts ou chênes liège, ceux qui sont importés de la culture générale paysagère d'Europe occidentale ou ceux qui relèvent de cultures locales, montre l'effet de la constitution des classes moyennes dans la diffusion du paysage en Espagne, etc. Il tente également de faire le lien entre le mouvement de transformations très importantes des paysages andalous avec l'apparition des nouvelles valeurs et images de ces paysages et du poids de la structure sociale traditionnelle latifondiaire et minifondiaire.

Si ce programme de recherche, assez peu connu en France, est pratiquement le seul qui ait engagé un travail de plusieurs disciplines sur des objectifs communs et des objets divers, il n'empêche qu'il participa du mouvement plus vaste de la communauté scientifique et en particulier des sciences sociales cherchant à analyser et comprendre l'évolution du rapport des sociétés à la nature, où le paysage tient une place importante. Il s'inscrit ainsi dans la série de publications qui sont éditées dans les années 80, à la suite de colloques ou d'initiatives de groupes de chercheurs réunis autour d'un projet collectif : le colloque de l'Association des Ruralistes Français (ARF) de 1986 à Strasbourg en fait partie. Il aboutira à la publication de l'ouvrage "Du Rural à l'environnement, la question de la nature aujourd'hui" sous la direction de M. JOLLIVET et N. MATHIEU²¹. Plusieurs contributions y traitent du paysage.

Plus orientés sur le paysage apparaissent les numéros spéciaux d'Ethnologie française "*Crise du paysage*"²² et d'Etudes rurales "*De l'agricole au paysage*"²³. Ils constituent les premières publications tentant de faire le point sur la place du paysage dans les sociétés contemporaines et en particulier cherchent à faire sortir le paysage du classicisme où il a été enfermé pendant longtemps dans les pratiques administratives. Ils posent ouvertement la question du rôle des acteurs "ordinaires" des transformations des paysages "ordinaires". Si les politiques d'aménagement du territoire ont donné au paysage un statut délimitant des espaces remarquables ou exceptionnels, qu'en est-il aujourd'hui des espaces gérés et transformés par l'exercice quotidien des pratiques individuelles ou collectives de l'espace? Ces deux revues font également un point sur les tendances en cours et positionnent les chercheurs sur un refus de voir le paysage confiné dans une approche uniquement culturaliste et élitaire. Elles constituent un cadre conceptuel à de nombreuses recherches qui seront réalisées dans cette période,

²¹ Du rural à l'environnement, la question de la nature aujourd'hui, ss la dir de M. JOLLIVET et N. MATHIEU, Paris, ed ARF/L'Harmattan, 1989.

²² Crise du paysage, *Ethnologie française*, n° 3, Armand Colin, Paris 1989.

²³ De l'agricole au paysage, *Etudes Rurales*, n° 125-126, éditions de l'EHESS, janvier-juin 1992.

notamment sur les représentations du paysage et sur la recomposition des paysages dans le contexte du changement social à l'oeuvre.

On pourrait bien évidemment citer d'autres publications dans cette période, qui n'ont cependant peut-être pas la même importance. La dernière publication d'importance est celle qui rassemble les conclusions des recherches engagées à la suite de l'appel d'offres de la Mission du Patrimoine Ethnologique (ministère de la Culture et de la Francophonie). Cet ensemble de travaux est peut-être, dans les dernières années, celui qui fait le mieux le point sur les représentations du paysage rural (et industriel mais moins présent dans les terrains d'étude) et qui apporte le plus d'enseignements ou de confirmations d'hypothèses déjà avancées. Une synthèse de ces travaux a été réalisée pour la publication des principales conclusions des recherches dans un ouvrage collectif de la Collection Ethnologie de la France de la Mission du Patrimoine Ethnologique²⁴.

De ces recherches réalisées sur des terrains très différents et par des équipes de chercheurs jeunes ou confirmés une lecture certes très insuffisante peut être tentée et proposée. Les recherches ont été réalisées notamment par : J. CLOAREC et M. de la SOUDIERE, M. PERROT et I. MAGOS, P. et F. GESTIN, A. MAZAS, J. BENOIST et J.L. BONNIOL, M. BLOCH, A. FORTIER, C. BOUJOT, J.F. SIMON, M. BERGUES, J. DEBROUX, T. COANUS, P. NOTTEGHEM, B. YTHIER, J. EPSTEIN, N. CADIOU, P. LAMAISON et Y. LUGINBÜHL, ethnologues ou sociologues pour la plupart. On en a tiré, sans prétention d'exhaustivité, les quelques résultats suivants :

- * un flou général du sens du paysage, provenant de la multitude des significations données par les acteurs. Le paysage devient peu à peu sans dominance de sens.

- * un éclatement des représentations, qui agissent par décomposition et recomposition des paysages à travers les enjeux qui pèsent sur l'espace et multiplient les visions des divers groupes concernés (de l'Etat aux individus, en passant par les groupes professionnels par exemple).

- * les représentations se structurent par recomposition du réel à travers des images importées et projetées sur l'espace par des groupes sociaux qui imposent leur vision, à travers des pratiques de mise en représentation notamment.

- * les représentations se structurent autour de "*modèles*", de "*figures*" ou de "*motifs*" paysagers (selon les auteurs); ces "*modèles*" sont des manières de

²⁴ Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages, Coll. Ethnologie de la France, Mission du patrimoine ethnologique, Cahier 9, Ed de la Maison des Sciences de l'homme, Paris.

voir, conventionnelles, héritées d'une culture générale et importée, instituée, affichée par des pratiques sociales de nature, de l'espace, de l'aménagement (tourisme, voyages scientifiques, peinture, photographie, aménagement de parcs, de bases de loisirs, etc.); ils permettent de qualifier le paysage. Les "motifs" se réfèrent davantage au réel, figures récurrentes (du relief par exemple) qui permettent de décrire l'aspect du territoire.

* Au premier plan de ces modèles, le modèle pastoral, qui correspond à une image de la campagne cultivée et bucolique associée à l'idée d'une nature apprivoisée, aménagée, et distante de l'espace urbain : la ville n'est pas paysage, a priori. D'autres "modèles" sont opératoires, et notamment un modèle régional que la production géographique du siècle dernier a défini, aidée par la production picturale, par celle du pittoresque ou par la carte postale.

* Le paysage vu se distancie par rapport au paysage vécu, davantage réfèrent aux pratiques quotidiennes de la nature et de l'espace. On pourrait dire, dans une première approximation, que le "vu" est davantage "paysage" et que le "vécu" est davantage "pays". Mais il y aurait un glissement de sens qui produit des rapprochements des deux termes et tend à provoquer leur superposition; celle-ci pourrait peut-être expliquer l'absence de dominance de sens.

* Cette distanciation explique le rôle important du regard extérieur ou importé, qui tend à faire d'un territoire un paysage. D'où l'importance des pratiques de l'Etat, des institutions et des associations diverses, des touristes.

* Le paysage est un facteur d'identité. Mais il n'est pas le seul; il contribue à définir l'identité comme le langage, les pratiques de travail, familiales, etc. Il intervient davantage par la différence par rapport à ce qui est proche : "*chez nous, ce n'est pas comme chez les voisins*", mais on ne sait pas toujours décrire le "*chez nous*"²¹.

²¹ sur le sujet, voir en outre : Y. LUGINBÜHL et B. MORTAIN, Le paysage du BOISCHAUT, une identité, rapport pour la Mission du Paysage, SEGESA, Paris, 1986.

II LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DU PAYSAGE ET LEURS DYNAMIQUES ACTUELLES.

Dans les travaux qui ont tenté d'éclairer les représentations du paysage et leur structure, il apparaît, d'une manière générale, que le modèle, ou la référence majoritaire, a été pendant longtemps, un modèle campagnard, inscrit dans une culture du bucolique (Roger, 1991). Cet enseignement est d'ailleurs conforté par les résultats du Concours "Mon paysage, nos paysages" lancé en 1993 par Ségolène Royale, où la photographie primée représentait un paysage campagnard et verdoyant, vraisemblablement proche du "bocage", vu à travers une fenêtre de maison vraisemblablement ancienne (forme des carreaux et des montants). Cette vue qui exprime à la fois la distance prise par l'observateur avec l'objet photographié (distance concrétisée par la fenêtre, embuée) et un paysage particulier, ce paysage de campagne verte, pastorale, semble assez significative de la manière dont la société française se représente le paysage.

Bien évidemment, cette photographie avait été choisie par un jury composé de personnalités appartenant à l'élite sociale, mais dans l'échantillon qui était présenté à ce jury, une grande place était accordée à des paysages de campagne, où le caractère pastoral était fortement marqué. Si l'on ne peut attribuer à ce cliché une valeur scientifique indubitable, il apparaît cependant qu'elle représentait une vision relativement bien partagée par un échantillon de population non négligeable bien que n'étant certainement pas représentatif de la population française, et venait conforter les connaissances que d'autres travaux avaient pu apporter.

Ce que l'on sait par ailleurs des modèles paysagers qui ont occupés une grande place dans la production littéraire ou picturale, dans l'histoire des représentations, vient également appuyer cette primauté accordée à la campagne dans l'idée que la population française se fait du paysage. Il est toutefois nécessaire de préciser que cette référence qui a semblé admise de manière majoritaire n'était pas la seule, et comme de nombreux travaux (CORBIN, NUMA BROU, MONA OZOUF, ROBIC, LUGINBÜHL, etc.) ont pu le démontrer, à partir du XVIII^{ème} siècle, le littoral et la montagne se sont instaurés peu à peu en paysage à travers les pratiques du voyage (scientifique ou de loisir). Il reste que ces paysages de grande nature étaient en tout cas surtout appréciés par l'élite sociale qui avait le temps et les moyens de les découvrir, qu'ils s'inscrivaient également

dans le développement du courant romantique où le regard de l'homme se nourrissait d'un désir de fusion avec la nature.

Le modèle pastoral a toutefois été la première référence présente dans la peinture de paysage dès le XV^{ème} siècle, où, de toute évidence, l'apparition du paysage dans les langues européennes (Hollande : Landskap, France : paysage) formalisait la reconnaissance, par l'élite sociale, des capacités de la société paysanne à donner du pays une apparence de prospérité et d'harmonie. Ce modèle campagnard, pastoral surtout, mais également modèle de campagne cultivée, pourrait être éventuellement considéré comme une réactivation ou une continuité du modèle virgilien qui a été réutilisée par les agronomes et les peintres au XV^{ème} siècle et bien plus tard comme une sorte de leitmotiv ou de référence fondamentale. La grande nature n'apparaissait que sous forme d'une représentation imaginaire, recomposée sans doute à partir de la vision que les artistes avaient pu avoir des montagnes ou des littoraux dans leurs voyages²⁵.

On pourrait ainsi considérer que le modèle campagnard s'est imposé d'emblée comme un modèle pertinent au regard des aspirations sociales et politiques, parce qu'il répondait à la fois aux nécessités de l'alimentation des populations d'une part et aux nouveaux intérêts de l'élite sociale découvrant la capacité de l'espace rural à faire fructifier des investissements dans la production agricole et le plaisir de la villégiature campagnarde. Ce nouvel intérêt pourrait expliquer l'engouement des artistes pour représenter cette campagne selon des modes relativement réalistes, d'autant plus que leur oeuvre étaient le plus souvent des toiles de commande issue de cette élite-là. Par ailleurs, la grande nature ne s'est imposée que plus tard, à partir du XVIII^{ème} siècle, à un moment où cette même élite sociale a commencé, sous l'influence de divers facteurs dont le développement de la théologie scientifique, à s'intéresser aux paysages de montagne et du littoral et a poussé le monde artistique à la représenter selon un mode plus proche de la réalité, conforme aux souhaits de compréhension des forces formatrices de la terre. Or, c'est également à partir de ce moment-là que la représentation de la campagne commence à perdre son réalisme et s'éloigne d'une traduction précise des formes que les pratiques agraires inscrivent dans les territoires, même si certains artistes, de plus en plus minoritaires, s'appliquent à retranscrire avec un souci évident de l'exactitude, les traces du travail des paysans dans le paysage.

Il reste que dans les représentations sociales du paysage contemporaines, la campagne a subsisté comme le modèle le plus puissant, sans doute parce qu'elle était

²⁵ Voir par exemple les représentations de la montagne dans les toiles de Bruegel l'Ancien qui introduit souvent des images de montagne dans des paysages visiblement proches de la campagne flamande. On peut supposer que l'artiste s'est inspiré des paysages des Alpes mémorisés à partir de ses voyages à Rome.

au centre de préoccupations et d'aspirations plus populaires, mais aussi au centre d'une culture historiquement plus rurale. Cette conception pourrait laisser croire cependant que ces modèles de campagne ou de nature appartiennent à un système de représentations unique qui fonctionne avec certaines références paysagères fixées par la Culture, celle que la peinture ou la littérature ont forgée. Or, on le sait, grâce aux recherches effectuées par diverses équipes sur les représentations sociales du paysage, il existe d'autres systèmes de représentation qui fonctionnent de manière différente, avec d'autres références qui n'ont pas été élaborées par la peinture ou la littérature, mais à travers les pratiques quotidiennes de la nature, à travers l'imaginaire populaire ou à travers les événements plus ou moins tragiques, plus ou moins heureux de l'histoire sociale locale. On se trouve donc devant plusieurs systèmes de représentations qui se confrontent, qui s'imbriquent, qui se déforment dans le changement social au gré des emprunts mutuels ou au gré de la dominance de l'un sur l'autre.

Il apparaît en tous cas que toute période de grandes mutations sociales, techniques ou politiques coïncide avec l'évolution de ces représentations du paysage elles-mêmes très liées aux courants d'idées et aux idéologies de la nature. Le XVIII^{ème} siècle a en effet été l'une de ces périodes, où la grande nature s'insère dans le regard esthétique de l'élite sociale, bien que la campagne pastorale reste encore un modèle dominant. Parmi les facteurs qui permettent la compréhension de cette évolution, on pourrait rappeler les progrès techniques donnant à certains l'illusion de l'accomplissement du rêve prométhéen de l'homme - sa victoire sur la nature - comme les nouvelles techniques de construction des ponts qui franchissent des obstacles naturels de plus en plus importants et en particulier dans les régions montagnardes²⁶. L'exemple de l'Angleterre est peut-être encore plus significatif, avec la profonde mutation sociale que subit son territoire et l'instauration du jardin anglais, simulacre de nature inventé par les artistes anglais au service de l'aristocratie qui s'empare de la campagne comme lieu d'investissement capitaliste et comme lieu de villégiature.

Cette concordance est somme toute assez évidente, mais il est nécessaire de la rappeler pour préciser le contexte dans lequel s'est effectuée la recherche engagée ici. On peut supposer en effet que la période contemporaine, où de profondes mutations sociales, techniques, économiques et politiques sont en cours, s'accompagne également d'une transformation du regard que les sociétés portent sur la nature et qu'ainsi, les représentations sociales du paysage s'en trouvent modifiées. On a souvent souligné l'essor qu'a connu ces dernières années le paysage dans les discours politiques et

²⁶ voir par exemple la traversée des Alpes, peinte par J. Vernet notamment et les très nombreuses peintures représentant les gouffres et gorges des vallées alpines, les sommets jusqu'alors inexpugnables, etc.

techniques, dans l'enseignement, dans la recherche, etc.. Mais on n'a pas encore cherché à savoir si ces mutations actuelles modifient la manière dont les sociétés européennes se représentent le paysage et en particulier la place respective des modèles qui structurent ses représentations sociales. C'est précisément l'objet de cette recherche dont l'hypothèse repose sur une modification de ces représentations du paysage concomitante au changement social, et en particulier à la repopulation des communes rurales par des groupes sociaux appartenant le plus souvent aux secteurs secondaire et tertiaire, à la diminution du nombre des agriculteurs, au développement de la mobilité (locale, nationale et internationale), à la mondialisation des images, etc.

Il semble clair que l'essor du paysage dans le discours politique s'est fortement accéléré à partir du moment où l'opinion, mais surtout les milieux techniques et politiques, alertés par les perspectives de diminution des agriculteurs à l'horizon 2000 ont repris à leur compte et ont favorisé l'émergence d'une ample rumeur sur le proche développement de la friche²⁷ dans le territoire français. Dès lors d'ailleurs, la position des organisations professionnelles agricoles, qui refusaient de voir attribuer aux agriculteurs le rôle de "jardiniers du paysage" a changé, du moins en apparence, et l'un des arguments qu'elles ont utilisés pour faire valoir la nécessité des aides à l'agriculture était précisément le besoin d'entretenir l'espace rural. En fond de cette rumeur sur l'espace rural enfriché flottait l'image nostalgique d'une campagne soigneusement entretenue par les paysans, qui était sensée réactiver les aspirations de la population française à l'égard de ce paysage si longtemps dominant dans l'idée même de la France. La stratégie des organisations professionnelles consistait ainsi à faire revivre cet idéal de campagne que l'agriculture moderne a cependant fortement contribué à transformer. C'était cependant présupposer que cette image continuait à avoir un sens pour la société française, alors que ses racines rurales sont de plus en plus lointaines et que l'image elle-même de l'agriculture s'est profondément modifiée.

La présente recherche s'inscrit dans cette problématique, même si elle ne prétend pas répondre à toutes les questions auxquelles renvoient les problèmes soulevés précédemment. Ce programme de recherche, en fait exploratoire, est destiné à apporter de nouvelles connaissances sur l'évolution de ces représentations sociales du paysage, et surtout à ouvrir de nouvelles pistes de recherche qui seront analysées ultérieurement.

²⁷ C'est en 1986 qu'une étude du Service des Statistique et des Etudes Economiques du ministère de l'Agriculture a projeté la disparition de la moitié des exploitations agricoles dans ce délai; à la suite de la publication de cette étude prospective, les chiffres les plus alarmistes sur le développement de la friche ont été avancés, l'ouvrage d'Eric FOTORINO, "La France en friche" a obtenu un succès considérable.

A] Ce qu'est le paysage, aujourd'hui.

1°) Des sens multiples, moins flous qu'il n'y paraît.

Au fur et à mesure que le concept "paysage" s'ancre dans la pratique de l'aménagement du territoire, dans la recherche et l'enseignement, le débat sur sa signification n'en finit pas de s'ouvrir sans jamais se clore définitivement. A l'origine des discussions souvent polémiques sur la définition même du terme, il faut sans doute mettre l'enjeu stratégique entre les diverses tendances scientifiques qui s'expriment entre la géographie, l'écologie, la philosophie, la sociologie, et les praticiens eux-mêmes qui revendiquent l'exclusivité du champ professionnel qu'offre le paysage. On voit resurgir ici des réflexes disciplinaires, des positions idéologiques ou même doctrinaires qui cherchent à fixer le paysage dans une seule et unique définition afin d'exclure de son analyse ceux qui ne partagent pas la même définition.

D'autres, au contraire, affirment le caractère éminemment ambigu du paysage, et mettent l'accent sur la polysémie du terme ou sur son flou sémantique, caractères qui, à bien y réfléchir, ne se recouvrent pas totalement. La polysémie n'est en effet pas synonyme de flou sémantique. Cependant, les mêmes auteurs soulignent que "*le paysage reste un terme complexe, aux usages et aux utilisations très différents, mais cette polyvalence et cette polysémie lui donnent la richesse qui constitue paradoxalement un atout pour l'interdisciplinarité*"²⁸. Si l'objet de ce travail ne consiste pas à en découdre avec les partisans de telle ou telle définition, il reste cependant attaché à une position claire : celle qui réside dans le souhait de faire répondre à la question la société elle-même, en interrogeant certains des groupes qui la composent. C'est-à-dire, ancrer le paysage dans la réalité sociale et ne pas s'en remettre à une posture stratégique dans le concert des disciplines qui usent ou abusent du paysage.

C'est donc la réponse à la première question de l'enquête, ou plutôt la diversité des réponses qui offre la plus pertinente des définitions par rapport aux significations que la société française, dans sa diversité, lui attribue. **Cette polysémie émerge clairement**, en premier résultat des analyses, sans que l'on puisse pour autant affirmer a priori que le sens que lui donnent les personnes interrogées soit effectivement flou.

²⁸ Monique BARRUE-PASTOR, Chantal BLANC-PAMARD, Jean-Pierre DEFFONTAINES, le paradoxe du paysage, in Sciences de la nature, sciences de la société, Les passeurs de frontières, ss la dir de M. JOLLIVET, Editions du CNRS, Paris, 1992.

Tour à tour, au fil de la lecture de ces significations, le paysage prend le sens de :

Nature
Beauté
Décor
Verdure
Campagne
Montagne
Mer
Liberté
Paradis
Soleil
Loisir
Amour
Vie
etc.

cet ordre des mots, non exhaustifs, n'ayant aucune signification hiérarchique par rapport aux occurrences des termes utilisés. Cette polyvalence est d'ailleurs ressentie par de nombreuses personnes qui ne se réfèrent pas à un seul terme pour délivrer leur propre signification ou qui les énumèrent pour exprimer leur difficulté à définir le paysage en un mot ou en quelques mots, difficulté qu'ils contournent en se référant à l'idée d'une composition :

"arbre, fleur, montagne, herbe, plante, animaux, maison, immeuble, soleil, ciel bleu, ferme, mer, pays, avec tout ça, on peut arriver à faire un Beau paysage" (lycéenne de 18 ans, Albertville)

"Le paysage, c'est la couleur verte, un espace, une forme de vie avec du bétail et des agriculteurs, de la lumière, un panorama...." (un touriste en montagne)

"nature, camping, colo, soleil, beauté, vacances, amis, liberté, ski" (lycéenne de 17 ans, Albertville)

le dernier terme de cette citation s'expliquant par le lieu de résidence de la personne interrogée (73).

On retrouve dans ces citations, qui ne sont pas les seules à chercher à couvrir les sens communément admis pour définir le paysage, plusieurs registres de sens :

1) le paysage est un objet concret et représente

* soit la nature, qui réunit le plus souvent tout ce qui est végétal, plus rarement animal, plus souvent les éléments physiques : eau, minéral, air, astres,...

* soit un ensemble composé à partir d'éléments naturels ou artificiels.

2) le paysage est abstrait, il est de l'ordre d'une relation entre l'homme et ce qui l'entoure, il renvoie

* soit au visuel, à la vue, au panorama, etc., ou plus rarement aux autres sens,

* soit à l'esthétique, à la beauté,

* soit à des sentiments et des émotions,

* soit à des valeurs sociales, comme la liberté, l'amour, le bien-être, la pureté, etc.

3) le paysage est le produit de ces relations entre le biophysique et la société qui le met en forme et représente :

* soit un produit social, que les sociétés élaborent à la surface de la terre,

* soit des pratiques de la nature,

* soit des pratiques de loisir ou mettant en œuvre les valeurs précédentes.

ou, finalement, le paysage est tout ou partie de tous ces éléments.

Bien évidemment, cet ensemble de sens pourrait être mis en parallèle avec ceux que les analyses scientifiques lui ont décernés. On verrait donc se dessiner une sorte de "complexe paysager" organisé autour d'un axe "objet - relation - sujet", le produit s'inscrivant en réalité dans la relation elle-même, au sens où ce produit est construit par cette relation dialectique. Il apparaît en tout cas que le rassemblement des sens qui sont attribués au paysage constitue un ensemble cohérent structuré autour de cet axe et décline le paysage selon l'un ou l'autre des points qui le forment.

Le paysage est toujours beau.

Le second enseignement qu'apporte l'analyse des discours a trait au **caractère presque toujours positif attribué au paysage**. Le paysage ne peut être, dans une appréciation rapide et spontanée, conçu négativement, il est fortement chargé d'une signification utopique d'idéal. Aussi est-il très rare de voir associer d'emblée des termes

dévalorisants au paysage, comme "dégradé" ou "laid", qui apparaissent pourtant dans la littérature technique ou scientifique. Le paysage évoque des valeurs positives, comme :

la beauté, la splendeur, la sérénité, l'harmonie, le calme, la tranquillité, le bien-être, la liberté, l'amour, la joie de vivre, le rêve, le plaisir, la pureté, la propreté, le parfum,

ou est qualifié de

beau, pur, calme, paisible, splendide, bon, agréable, chatoyant, superbe, grand, magnifique, impressionnant, fantastique, gigantesque...

Il y a en réalité dans ces qualificatifs des sens qui se réfèrent à plusieurs types de valeurs ou à des modèles esthétiques différents, les derniers adjectifs renvoyant en effet au sublime et à l'émotion éprouvée devant la démesure de la nature ou du spectacle grandiose. Cette conception positive est confortée par l'idée souvent présente que le paysage évoque ce qui distancie le sujet de la réalité quotidienne, c'est-à-dire un objet ou une relation inhabituelle, soit rare, soit inaccessible :

"En premier lieu, le paysage, c'est ce que je n'ai pas l'habitude de voir très souvent : la mer, le sable, la montagne, la neige, la rase campagne." (lycéen de la région parisienne).

Paysage? je pense à pas grand-chose; au paradis (lycéen de la région parisienne)

La liberté et le choix de vivre, que tout le monde s'y plaise, mais c'est IMPOSSIBLE donc IRRÉEL (lycéen de la région parisienne).

La mer de nuages, le désert, un coucher de soleil sur des montagnes enneigées parce qu'il y a de belles couleurs, toujours harmonieuses, sans défaut, un paysage c'est toujours parfait (lycéenne d'Albertville, originaire d'Algérie).

Cette première approche ne signifie cependant pas que l'on rejette catégoriquement l'idée qu'à "paysage" puisse être associée une appréciation négative; non seulement certains, rares il est vrai, l'affirment d'emblée dans la représentation qu'ils s'en font, en réunissant le positif et le négatif :

Paysage? Je pense à nature, pollution, vie, rêve (lycéenne d'Albertville).

mais dès que l'on évoque cette éventualité, un ensemble très fourni de concepts et de qualificatifs dévalorisants apparaissent chez la plupart des personnes interrogées :

poubelle, pollution, pauvreté, surpeuplement, misère, saleté, fumée, guerre, haine, stress, ennui, froideur, trucage,...

dangereux, pollué, détruit, mort, malade, vieux, bruyant, fade, sent mauvais, triste, déboisé, enfermé, étouffé, noir, gris, sombre...

Dans ces deux pôles qui opposent les aspects positifs et négatifs de l'appréciation du paysage, il faut remarquer également que les premiers relèvent davantage d'une qualification d'ordre individuel, alors que les seconds renvoient davantage au social ou au collectif : on ne retrouve par exemple le contraire de surpeuplement dans l'appréciation positive que sous la forme de la "solitude", qui renvoie à l'individu et non plus au groupe. D'ailleurs, il n'est pas rare que celle-ci s'accompagne effectivement d'un désir de solitude face à la nature. Peut-être est-ce un effet de l'influence du romantisme dont la vision du monde s'est nourrie d'un souhait de rupture de l'être avec les contingences matérielles et sociales dans une recherche éperdue de fusion avec la nature : se retrouver seul dans un espace sans contrainte sociale, hors des soucis du quotidien, de la "grisaille" de la vie en collectivité est en effet un désir souvent exprimé, en particulier par les jeunes. Mais affirmer que leur conception est en droite ligne issue du romantisme serait évidemment exagéré, comme si on donnait une valeur définitive à cette citation :

Un coucher de soleil se reflétant sur une mer turquoise, une montagne enneigée, la nuit, éclairée par une pleine lune, une ville la nuit vue en hauteur, parce qu'ils sont romantiques (lycéenne d'Albertville).

Tout au plus s'agit-il là d'une influence qui reste présente dans la représentation qu'il se font du paysage et qui est marquée par des courants de pensée plus contemporains, comme on le verra ultérieurement.

Le paysage, une nécessité.

Le troisième enseignement de cette analyse immédiate de ce que représente le paysage et de ce qu'il évoque est lié à la notion de **besoin** : sans paysage, qui est spontanément qualifié de beau et bon, on ne peut pas bien vivre, on ne peut éprouver de sentiment de *bien-être*. Cette notion est en fait peu souvent exprimée clairement et explicitement, comme ici :

"Le paysage, c'est la sérénité, la beauté ; j'ai besoin du paysage comme du chant des oiseaux, c'est un bien-être et aussi toute la vie humaine et animale." (un élu en montagne)

Elle est le plus souvent sous-entendue dans l'aspiration elle-même aux aspects positifs qu'évoque le paysage et dans la critique implicite et concomitante de ses aspects négatifs. On pourrait résumer ainsi ces premières représentations : le paysage est forcément une notion aux sens multiples mais positifs et une nécessité pour l'individu. Lorsqu'il se dégrade, la société en souffre. Il faut cependant bien prendre cette qualification comme une représentation globale, sans doute pas totalement partagée par tous les groupes sociaux.

Il reste que les termes qui sont le plus souvent associés au paysage sont ceux de nature et de beauté, comme si l'un était inséparable de l'autre. La grande majorité de ce que représente le paysage pour l'ensemble des groupes interrogés appartient en effet soit à la nature, soit à l'esthétique. La nature est définie par elle-même (le terme de nature revient presque une fois sur deux) ou par des termes qui se réfèrent à l'une de ses composantes (montagne, mer, végétation , forêt, arbre, fleur, ciel, eau, etc.). L'esthétique apparaît avec le terme de beauté, souvent présent, ou avec ceux de tableau ou de vue, ou dans les qualificatifs cités précédemment. Il faut cependant aller plus loin, et chercher à préciser ce qu'est cette "belle nature" auquel le paysage renvoie dans la société contemporaine.

Le paysage, quelle "belle nature"?

L'expression de "belle nature" est évidemment insuffisante pour qualifier et préciser les attributs de ce que signifie le paysage dans les représentations que s'en fait la société contemporaine. Cette belle nature peut en effet être campagne - mais alors quelle campagne? - elle peut être montagne ou mer - ici aussi, lesquelles? - ou tout

autre type de paysage dit "naturel". La campagne est le plus souvent qualifiée d'espace "naturel", alors que l'on sait parfaitement qu'aucune campagne n'est naturelle. Il en est de même pour la montagne qui n'a plus de naturel que quelques sommets isolés. Il n'y aurait que la mer qui resterait la plus "naturelle", mais si l'on se réfère aux regards qu'elle nourrit, on sait également combien son image a été reconstruite et recomposée par les sociétés d'une part et d'autre part, il est clair que le paysage de mer auquel font référence les personnes interrogées est celui du littoral et que ce paysage là est sans doute l'un des plus construits (au sens propre comme au sens figuré) aujourd'hui.

Le modèle de nature auquel le paysage renvoie aujourd'hui est implicitement compris dans ce que le terme lui même évoque chez les personnes enquêtées : paysage? Trois grands types de paysage se disputent la première place de la hiérarchie qu'établissent les personnes interrogées sur deux séries de photographies : la montagne, la mer, la campagne, dans une première approximation fondée sur l'analyse globale des résultats²⁹. Mais cette hiérarchie est troublée selon les séries de paysages présentés et selon le groupe auquel on s'adresse. Entre ville, campagne, montagne et littoral, la campagne arrive en tête dans l'une des séries de photographies, mais après la montagne dans la seconde série où trois photographies de campagne sont proposées aux côtés d'une large vue de montagne sans trace d'occupation humaine apparente et de deux types de jardins (potager, ornemental). Cependant, c'est l'examen des attributs de la campagne, envisagée comme paysage qui permet d'affirmer que celle-ci est considérée comme naturelle et non construite.

Si l'on examine en effet de plus près les objets de nature qui apparaissent dans l'évocation de ce paysage-là, on voit se préciser cette belle nature : présence d'eau, ou de relief, ou de végétation "naturelle"; impression d'immensité, recul de l'observateur pour une vue dégagée, présence du ciel. Il n'est fait que peu allusion, dans la réponse à la question sur ce que représente le paysage, aux signes de l'inscription territoriale de l'activité agricole, aux cultures, aux bâtiments agricoles, aux haies séparatrices des champs, du moins dans la population interrogée des non agriculteurs; il n'est encore moins question des signes de l'urbanité, des infrastructures ou des équipements. Lorsque la présence de l'homme est évoquée, c'est sous la forme d'éléments qui

²⁹ Les choix sont en fait variables selon les propositions qui sont faites aux personnes interrogées : sur une première série de quatre photographies qui illustrent la montagne, la campagne, le littoral, la ville, le choix global, toutes catégories confondues se porte en premier sur la campagne (52%), en second sur le littoral (32%), puis sur la montagne (18%), enfin sur la ville (4%). Sur une seconde série de six photographies illustrant une vue panoramique de montagne sans trace d'activité, trois vues de campagne (d'une vue large à une vue étroite) et deux types de jardins (potager, ornemental), c'est la montagne qui arrive en tête (32%), suivie du potager (26%), le dernier rang étant occupé par le jardin ornemental (4%), et les pourcentages des vues de campagne totalisant 30% (répartis sur trois clichés).

rassurent ou qui renvoient à une image mythifiée du paysage, comme un village ou un parc. Dans une première approximation également, la ville n'est pas paysage, ou du moins est-elle classée au dernier rang des grands types de paysages (au sens où la géographie les a entendus et délimités).

Les éléments les plus souvent cités et appartenant à l'activité agricole sont les champs, les prairies, le bétail. Mais la majorité des termes qui sont utilisés pour répondre à la question "Paysage? Qu'est-ce que ce mot évoque pour vous?" sont des termes du domaine de la nature observée dans une situation de perspective large et ample. Il y est moins question du jardin ou du coin de terre sur lequel l'individu pourrait se replier, en particulier chez les jeunes.

Ces premières interprétations des enquêtes mettent en tout cas en lumière un enseignement indéniable : il est impossible de raisonner longtemps sur une lecture socialement homogène des résultats : il s'agit sans doute d'un truisme, mais cet enseignement oriente fortement et définitivement l'explicitation des représentations sociales du paysage. On doit alors entrer dans l'analyse de leur structure en cherchant à définir ce que le paysage signifie pour chaque groupe interrogé, et en précisant quelles caractéristiques présente cette nature qui émerge dans leurs représentations.

2°) La grande nature des jeunes et la petite nature des adultes.

Dans ces cinq catégories de population interrogées, un premier partage s'observe entre les jeunes et les adultes : les premiers placent la grande nature davantage en tête des modèles que le paysage évoque, alors que les seconds lui accordent une place moins importante et donnent à la campagne (même si elle est considérée comme "naturelle") et également au territoire proche, celui du territoire observé selon une échelle de vision plus grande une valeur que les jeunes ne lui reconnaissent pas. Pour les jeunes en effet, le jardin (potager ou ornemental), un bout de champ ou un secteur visuel réduit sur la campagne ou sur tout autre paysage ne sont pas toujours considérés comme paysage. Il faut de la profondeur de vue, du recul par rapport à la scène observée pour que ce spectacle soit paysage. L'idée de l'immensité, de l'ampleur du territoire qui s'offre au regard est donc beaucoup plus fréquente chez les jeunes. A l'inverse, les adultes attribuent d'abord à la campagne, puis au jardin, au coin de terre proche, le sens d'un paysage. Mais si, dans le premier choix offert entre campagne, mer, montagne et ville, les adultes semblent placer la campagne en premier, il faut nuancer ce classement par le pourcentage plus élevé d'agriculteurs dans la population

des personnes interrogées. Il est certain qu'à parts égales des différents groupes dans l'échantillon des adultes, la campagne n'arrive pas en tête, choix conforme à celui qui est fait sur la seconde série de 6 photographies, dans lequel c'est une vue large de montagne qui arrive cette fois en premier.

Il est peut-être possible d'interpréter ce partage entre adultes et jeunes comme l'effet d'une pratique plus fréquente d'appropriation matérielle du territoire et de sédentarité plus importante par les adultes, alors que les jeunes n'ont pas eu encore l'occasion de bâtir ce paysage là, qui leur appartient en tant que portion matérielle de territoire; les adultes ont cette approche du paysage parce que la parcelle ou le quartier qu'ils ont investis sont chargés de leur propre histoire, de rapports affectifs ou symboliques plus ancrés dans leur vie. Mais il y a sans doute aussi des raisons qui touchent à une appréciation esthétique différente et qui peut expliquer ce rapport ou la recherche d'un horizon paysager plus vaste chez des adolescents ou jeunes adultes : la découverte du monde, l'élaboration d'une identité individuelle peuvent constituer autant de moments où le regard cherche dans les vastes horizons les repères de la construction d'une esthétique parfois encore mal définie. Il est également certain que la part d'idéalisation du monde et la quête d'évasion sont aussi beaucoup plus développées chez les jeunes que chez les adultes et qu'ainsi la "grande nature", souvent lointaine, regardée comme un moment qui permet d'échapper à la découverte des contraintes sociales s'impose davantage chez cette catégorie de population.

On pourrait rétorquer que les enfants ont une vision du paysage apparemment plus étroite que les adultes et que leur sens de l'observation, bien que très développé, ne leur permet pas encore de repérer la totalité d'un paysage et d'y repérer tous les signes d'une compréhension de l'organisation de l'espace. Ils s'attachent davantage aux détails sans chercher toujours à les relier à l'ensemble. Mais ici, il ne s'agit pas d'enfants; cette population des 16-25 ans a déjà une culture paysagère et s'ouvre au contraire dans cette période d'âge à la recherche de la compréhension du monde, de l'inscription de la société dans le territoire. La nécessité du recul et de la perspective pour faire d'un spectacle un paysage renvoie sans doute à cette difficulté à voir dans l'étroitesse du jardin un moment et un lieu de lecture de leur propre insertion dans la société.

Cette différence ne signifie pas pour autant que les adultes ne considèrent pas la grande nature comme un paysage : si les occurrences de la campagne et du jardin sont plus importantes chez eux dans le sens donné au paysage, évaluées notamment à travers le score obtenu par les photographies d'un paysage rural et du jardin potager, il

n'en reste pas moins que la grande nature est aussi présente, avec des fréquences diverses selon les catégories, qui seront analysées ultérieurement. La perspective large d'un espace montagnard vu depuis un sommet arrive en effet en tête de la hiérarchie qu'il établissent dans une série d'images de paysages allant précisément de cette échelle de vision à celle du jardin bien délimité, sans horizon. Ce qui est cependant troublant dans cette hiérarchie, c'est qu'elle place effectivement la large perspective montagnarde en tête et le jardin potager en second, les représentations de la campagne, illustrées selon trois angles de vue différents (du plus large au plus étroit, c'est-à-dire de la vaste campagne au groupe de champs) arrivant alors en troisième, quatrième et cinquième positions. A l'inverse des "jeunes", alors, le jardin potager bien ordonné comportant une petite vigne et une maison (de style périgourdin) représente pour les adultes un lieu de refuge, celui que l'on rêve de posséder, l'image du mythe de la retraite et du coin de terre que l'on s'est approprié, investi en même temps de la mémoire idéalisée d'une ruralité en voie de recomposition. Ce jardin pourrait être le dépositaire de cette mémoire et d'une culture de la nature entretenue, productive sans s'être "industrialisée". Culture du bucolique et des saveurs, à laquelle répondrait, dans un jeu d'opposition à première vue presque radicale le vaste paysage de montagne classé en premier : d'un côté le paysage de l'intimité et du repli sur soi, y compris dans le sens d'une autarcie alimentaire et d'une échappatoire aux risques offerts par la production agricole de masse, de l'autre une évasion esthétique et symbolique dans un spectacle d'où la contrainte sociale est apparemment absente. L'opposition n'est d'ailleurs pas aussi radicale qu'il n'y paraît. Car le choix préférentiel de ces deux paysages manifeste la recherche de s'extraire de la réalité sociale inscrite dans le territoire. Les autres paysages présentés sont de toute évidence beaucoup plus marqués par l'activité humaine : elle s'y lit aisément dans le découpage des champs, les murets de pierres et la présence de l'habitat. La photographie d'une campagne largement ouverte sur l'horizon, marquée en son centre par une faible ondulation occupée par un village qui semble y trouver refuge arrive en cinquième position dans les choix, alors que l'on aurait pu supposer que ce paysage représenterait le cliché type, le stéréotype, voire l'archétype du paysage français.

Les commentaires faits à son propos sont d'ailleurs édifiants : cette campagne est déjà trop agricole, les champs trop vastes, sans doute élargis par une mécanisation excessive qui a dégradé le paysage. Bien évidemment, on peut imaginer que la population des agriculteurs interrogée se distingue de l'avis général qui semble transparaître ici. Or, leurs avis ne sont pas aussi tranchés que l'on pourrait le croire. Sans doute, la majorité des agriculteurs exprime un choix différent de celui obtenu sur l'ensemble de la population des adultes. Les agriculteurs ne placent pas en effet le

paysage de montagne en tête de leur choix, mais il n'est pas non plus classé en dernier. Une proportion relativement importante d'entre eux place la vue du littoral et de la mer en premier, alors qu'un autre groupe se distingue en donnant à la vue du jardin potager et vigneron la première place dans la hiérarchie qu'ils établissent : les commentaires de ce choix évoquent alors le caractère **complet** du paysage et l'**indépendance** qui se lisent dans la présence simultanée du jardin vivrier, de la vigne et de la maison.

La position des agriculteurs semble ne pas se focaliser sur le paysage résolument agricole : "*on voit ça tous les jours*", indique l'un d'entre eux en commentant le paysage de campagne avec un village "*encastré*" au milieu des champs; l'avis formulé au sujet de ce cliché semble dire d'une part que le paysage signifierait quelque chose de peu banal, qui permette de s'extraire de l'ordinaire ou qui constitue une référence à un désir. Désir de sortir du quotidien, désir d'évasion, désir de retrouver une "harmonie" avec la nature. En fait, comme on le verra se dessiner peu à peu dans la recherche de précision du modèle auquel les agriculteurs adhèrent, les positions sont très diverses selon que l'on est agriculteur éleveur, agriculteur céréalier ou agriculteur vigneron, mais il semble bien que tous ont intégré l'idée que la nature "naturelle" est paysage et mérite un intérêt particulier, même s'ils affirment par ailleurs qu'elle doit être entretenue et que l'agriculture doit jouer un rôle dans cet entretien ou que la présence humaine est une nécessité impérieuse pour que le paysage existe.

3°) Le naturel exclut la ville et la nature architecturée.

Dans les choix réalisés par l'ensemble des personnes interrogées, une autre conclusion générale s'impose : la ville n'est pas paysage, ou en tout cas, elle arrive en dernier du classement établi entre montagne, campagne, littoral et ville. Pour tous les groupes, la vue de la ville, pourtant assez lointaine de l'idée d'une ville totalement occupée par le béton occupe la dernière place et dans les commentaires faits lors des entretiens, l'idée même de ville est contraire à celle de paysage, du moins dans une approche rapide et immédiate.

La ville est anti-paysage parce qu'elle est le contraire de nature : c'est le fantasme du béton qui surgit, et qui s'accompagne de ceux de surpeuplement, de pollution, de stress, de bruit, de laideur, de la grisaille. On fait allusion en réalité à la grande ville, bien que la photographie proposée dans le choix des grands types de paysage offre un spectacle urbain où la végétation de parcs et de jardins soit

relativement présente³⁰, et comme on pourra le voir ultérieurement, l'idée même de ville chasse celle, pourtant présente, qu'il peut exister des paysages urbains ou la perspective d'une ville paysage.

La grande ville est avant tout synonyme de la métropole, (bien que le terme ne soit pas évoqué) et une proportion assez importante de personnes font allusion à la ville du Tiers Monde et à ses bidonvilles. Alors est associée à la ville la misère et à la misère la laideur. Dans cette association se produit un amalgame entre ville, artifice, laideur et indigence, comme si l'absence de nature en était le facteur déterminant. Or, en réalité, dans certains entretiens et en particulier dans les débats organisés dans les classes de lycées, apparaît cependant la possibilité d'existence de paysages urbains, dans plusieurs directions :

- 1) le monumental, qui produit une organisation et une esthétique urbaine aisément identifiables, (les Champs-Élysées, la place de la Concorde à Paris, par exemple)
- 2) le quartier, au sens où le paysage est constitué d'un ensemble de repères qui permettent de s'orienter et de se retrouver dans la vie quotidienne,
- 3) un espace de la ville identifié en tant que nouveau lieu de relations et d'échanges, comme le centre commercial.

Ce qui semble commun à ces trois types de "paysages urbains" réside dans les capacités qu'offre ces espaces à être **identifiables** et **qualifiables**. Ce ne sont ni la présence de nature, ni une situation sociale définie comme privilégiée ou à l'inverse défavorisée. Et dans le cas du monumental, s'ajoute la dimension esthétique qui participe à cette identification mais qui qualifie ce paysage selon un modèle reconnu et unique. Si la recherche n'a pu avancer plus loin dans cette direction, elle ouvre des pistes de travail ultérieur qui méritent d'être approfondies. Ce qui semble en tout cas assez clair, c'est que le premier type de "paysage urbain" centré sur le monumental est reconnu à la fois par les adultes et les jeunes, mais que les deux derniers sont davantage identifiés par les jeunes.

Une seconde observation des résultats de l'enquête révèle une majorité d'avis contraires à l'idée que la nature mise en forme volontaire, architecturée, produise un paysage. Cette opinion émerge en effet de la place réservée à la vue d'un jardin

³⁰ La photographie choisie est une vue ample de la ville de Séville (Espagne) prise depuis la Giralda, tour-minaret de la cathédrale de Séville vers l'est, où les constructions sont peu élevées (on ne voit que peu d'immeubles très hauts, sauf en arrière-plan) et où de nombreux jardins peuvent se remarquer au premier plan (jardins de l'Alcazar et de Murillo).

ornemental de style "français", jardin régulier, organisé selon une symétrie rigoureuse et composé de végétaux taillés en formes géométriques. Cette vue arrive en effet globalement en dernier dans l'ensemble des choix faits dans la série des photographies organisées selon une progression depuis une vue large de montagne jusqu'aux deux catégories de jardins, l'un potager, l'autre ornemental. Ce dernier type de jardin est souvent rejeté nettement en tant que paysage, parce qu'"il est trop artificiel" "trop symétrique" ou encore "trop strict" et donc "pas assez naturel", voire "pas assez campagnard". Les commentaires faits à son propos mettent en lumière deux grands caractères considérés comme négatifs :

- 1) l'aspect non naturel, qui induit une critique faite à ce type de technique de taille des arbres, qui contraint la nature, et à l'organisation trop régulière du jardin, peu spontanée et contraire à ce que l'on voit dans la "nature". Ce type de jardin est davantage conforme à ce que l'on voit en ville, et ne relève donc pas du paysage.
- 2) Ce type de jardin, reconnu comme un modèle de jardin de château, identifié parfois comme le style "Le Nôtre" est synonyme de luxe et renvoie au coût d'entretien pour la société.

Cependant, certaines personnes reconnaissent le caractère esthétique de ce type d'agencement ornemental, qui relève alors de l'art, qu'il est possible d'identifier comme un style d'architecture, même si on lui reproche encore son caractère non naturel. Il n'est pas rejeté comme jardin et fait partie alors du patrimoine historique, mais ne peut être qualifié de paysage.

Si effectivement la majorité des personnes ne reconnaît pas dans ce jardin "à la française" un paysage, c'est cependant le groupe des agriculteurs qui le rejette le moins en tant qu'objet esthétique, lui attribuant effectivement ce caractère, mais le considérant comme un spectacle destiné à la pratique touristique. Ils ne participent pas à la critique que d'autres font à ce type de jardin considéré comme anti-naturel, peut-être parce que la taille géométrique des végétaux leur semble du domaine du possible, eux-mêmes ayant une culture de la nature qui n'exclut pas une telle technique. On retrouve d'ailleurs là une observation déjà faite à propos des formes d'arbres urbains et des représentations des élus de communes rurales de moins de 10.000 habitants : chez les élus agriculteurs, en effet, la taille géométrique des arbres est considérée comme

adaptée à l'urbanité, alors que les autres catégories d'élus considèrent que donner cette forme à un arbre conduit à le mutiler et à aller "contre nature"³¹.

4°) Une nature faite de relief, de végétation spontanée et d'eau.

La place attribuée à la "grande nature" dans les représentations du paysage est confirmée par les rôles que jouent les éléments dans la composition paysagère. En effet, les éléments les premiers cités sont des éléments qui sont davantage constitutifs d'un tableau "naturel", comme le relief ou la végétation spontanée, dite "naturelle" ou encore la forêt qui est considérée effectivement comme naturelle. Bien évidemment, il est toujours possible de concevoir un paysage fortement humanisé en zone de fort relief, mais dans les séries d'éléments cités spontanément, ce qui relève du biophysique arrive presque toujours avant l'anthropique. Cependant, à partir du troisième rang, la diversité des positions commence à se faire jour : une dichotomie se fait jour entre les jeunes et les adultes, les premiers plaçant ici l'eau et les rivières alors que les seconds y mettent à égalité les habitants, les agriculteurs, les animaux de ferme et la faune.

Chez les adultes, le cinquième rang est occupé par l'eau et les rivières; les façades, les avenues et les constructions se trouvent reléguées en dernière position. A l'inverse, chez les jeunes, la faune et les animaux de ferme sont classés en quatrième rang, suivis par les éléments de l'urbanité (avenues, façades et places) alors que les habitants et les agriculteurs (compris comme éléments de la composition paysagère) arrivent en dernier. Là encore, il est nécessaire d'entrer dans le détail des groupes d'adultes pour relativiser cette place de la nature dans leurs représentations paysagères. En effet, ce qu'il est possible de constater sur l'ensemble du groupe des adultes n'a plus la même valeur pour chacune des catégories qui le composent :

³¹ voir à cet égard : Yves LUGINBUHL et Z. CROS, *L'arbre élu*, rapport de recherche pour le Ministère de l'Environnement, SEGESA-STRATES/CNRS, Paris, 1991. Le modèle classique d'arbre taillé participe d'une conception de la nature urbaine qui a eu très longtemps cours dans les communes françaises et qui ne s'est effacé que peu à peu, avec l'introduction de la nature romantique d'abord présente dans les parcs urbains du XIX^{ème} siècle, dans des espaces suffisamment vastes pour laisser libre cours au développement de l'arbre. Ce modèle de l'arbre libre (et donc non contraint) n'a pu se diffuser que tardivement dans les milieux de l'aménagement urbain comme décor des rues, places et avenues, sans doute parce qu'il ne pouvait convenir à des espaces exigus. Ce n'est que récemment que les élus non agriculteurs tiennent ce discours sur la mutilation des arbres et la nécessité de remplacer les arbres taillés en formes géométriques par des arbres "libres"; problème évidemment ardu, dans la mesure où la forme libre pose des difficultés techniques et se heurte à des contraintes naturelles (abondance des feuillages qu'il faut ramasser, racines endommageant les canalisations, prolifération des insectes à proximité des habitations, obstacle à la lumière devant les fenêtres des habitations, etc.). C'est pourquoi les milieux horticoles ont recherché des végétaux de petite taille ou des formes d'aménagements plus fleuris, plus aisément gérables par les services techniques des municipalités (jardinières, pergolas, plantes en pots).

1) chez les touristes et les nouveaux résidents, cette hiérarchie est à peu près respectée, le relief, l'eau et la végétation arrivant avant les éléments anthropisés.

2) chez les agriculteurs et les maires (dont une très faible proportion est issue de la profession agricole), les champs et les animaux de ferme devancent le relief, mais ces positions relatives ne sont pas systématiques.

On voit donc s'établir deux positions opposées : l'une du côté **nature naturelle**, qui occupe une place prépondérante dans les représentations du paysage et dont les jeunes seraient les représentants, l'autre du côté **nature cultivée ou façonnée par les activités humaines**, c'est-à-dire **nature anthropisée** qui ne rejette cependant pas la nature et dont les agriculteurs seraient le groupe social le plus représentatif. Les jeunes sont donc beaucoup plus "nature" que les adultes et la faible place qu'ils attribuent aux animaux de ferme, aux habitants ou aux agriculteurs dans le paysage est sans doute due d'une part à une méconnaissance de la campagne et d'autre part au souhait de voir dans le paysage un tableau plus naturel que sa nature elle-même, de le radicaliser en nature extrême. Par ailleurs, la confrontation quotidienne ou professionnelle avec la réalité de l'espace influe fortement sur les représentations que l'on s'en fait. Il est alors difficile pour un agriculteur ou un maire de concevoir le paysage sans animaux (mais ce n'est pas toujours le cas, certains estimant que les paysages proposés dans les photographies manquent de "céréales") ou sans habitants, parce que leurs pratiques leur permettent d'affirmer en effet que *"sans activité, sans homme, il n'y a plus de paysage"*.

5°) Recul du modèle pastoral?

Dans cette recherche de précision des modèles qui structurent les représentations du paysage, l'apport de la position des éléments végétaux permet d'avancer encore un peu plus loin : en effet, pour toutes les catégories de la population interrogée, c'est la forêt qui vient en tête. Certes, la forêt peut être un élément de la composition paysagère de la campagne, mais elle est surtout caractéristique de la montagne; vient ensuite, en proportions diverses selon les groupes, la végétation naturelle. Cette qualification est en réalité ambiguë. Il est effectivement difficile, en première approche, de préciser ce que recouvre cette végétation "naturelle". Les arbres de la campagne, ceux du bocage ou des bords des chemins, ne sont pas en effet totalement naturels, mais on peut cependant supposer que c'est à cette végétation là que les personnes se réfèrent lorsqu'elles évoquent le caractère naturel de la végétation. D'ailleurs, la plupart d'entre elles considèrent que la campagne est naturelle, alors que

pour les scientifiques, il s'agit d'un paysage construit où l'action des sociétés est largement aussi déterminante que le facteur naturel.

Mais à l'inverse, la végétation urbaine ou reconnue comme une végétation intentionnellement ordonnée par l'action anthropique occupe la dernière place dans la hiérarchie des éléments végétaux du paysage : les arbres sur une place ou les arbres alignés le long d'une route ne sont pas considérés en priorité comme éléments paysagers : ils appartiennent davantage à l'urbain, qui, comme on a pu le voir, n'est pas envisagé comme paysage.

Une autre opposition se fait ainsi jour dans ces représentations sociales du paysage, qui place à une extrémité de l'échelle la forêt ou la végétation naturelle, et à l'autre l'arbre urbain ou les arbres d'alignement. Entre les deux, les positions respectives des autres éléments varient selon le groupe.

1) Pour les jeunes, la végétation naturelle occupe la première place (52% des choix); du côté du "naturel" la forêt apparaît en second (24%), suivie de la prairie, des fleurs et les champs de blé, les arbres d'alignement ou l'arbre sur une place composant l'autre extrémité, conforme à la position générale, et peu citée. Cependant, ces éléments assimilés à de l'urbain ne sont pas aussi rejetés chez les jeunes que chez les adultes, qui ne les citent jamais.

2) Pour les adultes nouveaux résidents et touristes, une extrémité est constituée par la forêt et la végétation naturelle à parts égales (38% chacune), l'autre par les arbres alignés ou urbains. Entre les deux, se situent, du côté du naturel, les fleurs et les prairies, alors que les champs de blé sont plus proches des arbres.

3) Les agriculteurs inversent la proposition précédente, bien que les extrémités restent les mêmes : le champ de blé est plutôt placé du côté de la forêt, les fleurs plus proches des arbres alignés ou de l'arbre sur une place; la prairie est en tout cas placée derrière le champ de blé qui, en tant qu'élément agricole de la composition paysagère, est ainsi beaucoup mieux classé, en pourcentage notamment (10% des avis dans le premier choix contre 4% à la prairie) .

4) Les élus sont assez proches des agriculteurs dans cette hiérarchie, mais la position du champ de blé n'est pas aussi stable du côté de la forêt ou de la végétation naturelle.

Encore une fois, ce qui est caractérisé comme paysage se place plutôt de ce qui est assimilé au naturel, alors que les éléments végétaux qui manifestent fortement une

appartenance à l'anthropique ou à l'urbain sont soit totalement rejetés, soit peu admis comme caractéristiques du paysage, sauf chez les agriculteurs où le cultivé apparaît comme un élément reconnu du paysage. Ce qui semble conforter les premiers enseignements de la recherche, c'est la place, certes faible, mais réelle des arbres urbains chez les jeunes : sans doute ces arbres là font-ils davantage partie de l'univers quotidien de cette population, bien qu'une proportion non négligeable d'entre eux soit originaire de la campagne.

La prairie, quant à elle, occupe une place centrale : entre le naturel et l'anthropisé. Ce qui peut paraître curieux, c'est que la forêt est classée d'emblée comme élément naturel du paysage, alors que la prairie semble ne pas occuper une place importante dans la composition paysagère, et a fortiori comme élément *naturel* du paysage. Cette place peu favorable à la prairie signifierait-elle que le modèle pastoral est en déclin, alors qu'il a été longtemps l'un des modèles dominants dans les représentations du paysage, certes plus dominant en Angleterre qu'en France, mais sans doute plus conforme à l'image d'une campagne verdoyante, cliché souvent reproduit dans les cartes postales et les chromos des calendriers des postes. Vraisemblablement fortement influencée par le modèle anglais, l'image de la verte campagne était en tout cas l'image primée par le concours photographique "Mon paysage, nos paysages" organisé par le Ministère de l'Environnement en 1993. On pourrait alors supposer qu'un glissement se produit aujourd'hui dans les représentations du paysage vers un modèle plus "naturel", qui n'efface pas les modèles dominants antérieurs, mais qui vient prendre la première place et recomposer le paysage.

Cette place centrale occupée par la prairie peut cependant se comprendre dans la mesure où l'ambiguïté de son statut "agricole" mais aussi "naturel" la met à égale distance du naturel et de l'anthropique. Cependant, elle n'est pas aussi centrale chez les agriculteurs, peut-être parce que pour ceux-ci, la prairie est autant cultivée que le champ de blé mais que celui-ci reste encore le symbole du paysage de campagne : de là à affirmer que cette vision "céréalière" du paysage des agriculteurs est un vestige de l'époque où le blé était la principale culture du territoire français, celle qui fournissait l'essentiel de l'alimentation et qui a d'ailleurs été représentée sous de multiples formes dans les représentations picturales artistiques ou dans des représentations plus populaires, il y a un pas qu'il est difficile de franchir. C'est peut-être le cas, mais l'enquête ne donne aucun élément qui permette de l'affirmer.

Ce qui est certain, c'est que la prairie n'est plus aujourd'hui le symbole de la réussite pour les agriculteurs "performants", c'est-à-dire pour les "agri-managers" qui

placent leurs objectifs de profit davantage dans les céréales que dans l'élevage d'embouche ou laitier. Le blé reste, prix soutenus obligent, la spéculation symbolique du "grand agriculteur", même si celui-ci sait diversifier ses cultures. Mais la prairie reste, dans le contexte actuel, attaché à l'agriculteur familial qui est rivé à sa terre par les contraintes de l'élevage et qui n'est pas conforme à l'image de l'agriculteur sachant gérer son exploitation de loin, par téléphone et par fax, ne se consacrant qu'à la gestion et à l'écoulement de la production, cherchant à investir dans des spéculations à la fois soutenues par la PAC ou rapidement rentables et confiant l'essentiel des tâches agricoles à des entreprises spécialisées. Dans ce contexte où la prairie décline au profit des cultures oléagineuses ou protéagineuses depuis plusieurs décennies, elle fait figure de parent pauvre et de symbole d'une agriculture révolue, archaïque. Peut-être n'est-ce qu'une vision fautive, surtout dans une période où l'élevage "naturel" de bêtes au pré pourrait redevenir une spéculation de qualité, mais dans le milieu professionnel agricole, le modèle céréalier est sans doute un mythe qui fait rêver beaucoup d'agriculteurs, ne serait ce que parce qu'il permet de se dégager des contraintes de l'élevage. Mais il représente aussi la richesse, la puissance du lobby qui le soutient et le protège dans les orientations de la PAC. Le champ de blé est donc, dans une représentation fonctionnaliste du paysage, l'élément de la composition qui donne à celui-ci sa valeur ajoutée la plus reconnue. Le blé, c'est aussi le "blé", l'argent qui rentre sûrement.

6°) L'harmonie et la beauté, ou la vie et la liberté!

L'association du paysage à des valeurs morales émerge assez nettement dès l'évocation du terme ou, si elle n'est pas immédiate, pour la majorité des personnes interrogées, elle apparaît en filigrane dans le discours. A la représentation du paysage s'attachent en effet des termes comme vie, beauté, liberté, bien-être... On a donc cherché à préciser la place de ces valeurs dans ces représentations et d'en relativiser le sens selon les groupes. Comme précédemment pour la qualification "naturelle" du paysage, une opposition apparaît entre :

d'une part **l'harmonie et la beauté**,
et d'autre part **la vie et la liberté**.

L'harmonie vient le plus souvent dans les propos des adultes, touristes, nouveaux résidents surtout, parfois également élus ou plus rarement agriculteurs. Elle est le plus souvent fortement confondue avec la beauté ("*l'harmonie et la beauté, ça va forcément ensemble*" dit, notamment, un élu de Bretagne), et c'est alors l'harmonie des

formes qui est évoquée : pour ces groupes, il y aurait ainsi des règles esthétiques d'accord entre les formes et les couleurs, mais il est difficile d'aller plus loin dans ce propos, la plupart des personnes interrogées se contentant d'indiquer que certains matériaux de construction, certaines formes ou certaines couleurs "*ne vont pas avec ce qui est autour*", ou "*ne s'intègrent pas*" au paysage alentour, ou à l'inverse, comme pour une grande part des adultes, que les chalets construits sur les versants d'une vallée alpine (présentés sur une photographie) "*s'intègrent bien au paysage de montagne*" sans préciser leur pensée. On peut évidemment interpréter cette appréciation comme l'adhésion aux modèles architecturaux les plus répandus, confortés par les modèles du paysage régional et réutilisés par le discours politique ou technique. On verra effectivement plus loin que l'influence des modèles joue un rôle important dans la structuration des représentations du paysage, mais cette interprétation n'est pas suffisante, quand il s'agit de comprendre cette association du paysage avec ces valeurs morales ou esthétiques.

On sait en effet grâce à des travaux antérieurs³² que *l'harmonie des paysages* renvoie en fait à l'harmonie sociale ou du moins à celle qui a été pensée comme telle par les inventeurs de l'expression à la fin du XVIII^{ème} siècle et qui s'est réduite au XIX^{ème} siècle à l'harmonie esthétique et formelle. L'harmonie des paysages n'était effectivement que celle que la société souhaitait alors voir s'ancrer dans le territoire entre divers groupes fortement distants socialement par leur capacités d'accès à la terre et leur statut, entre société pauvre associée à l'inculture de territoires entiers et société riche liée à la prospérité issue de la culture, de la connaissance scientifique et technique et des capacités de cette société-là à communiquer sa culture aux démunis et à les aider à sortir de la routine féodale. L'harmonie du paysage était ainsi liée au projet révolutionnaire et certainement fortement marquée par les conceptions des physiocrates : à société saine et culte, beaux paysages productifs et offrant un visage de prospérité grâce à une nature devenue salubre et féconde; à société malsaine et inculte, paysages laids et n'offrant que le visage de la misère due à une nature insalubre et stérile. Cette opposition était surtout manifeste dans les discours des agronomes éclairés et d'hommes politiques qui souhaitaient entraîner l'ensemble de la société rurale vers l'abandon des pratiques des "communes", terres collectives de la paysannerie pauvre, dans lesquelles ils voyaient l'origine de la misère et de l'improductivité du sol.

³² La nature et le rural, La question de l'environnement aujourd'hui, ouvrage collectif sous la direction de M. JOLLIVET et N. MATHIEU, L'Harmattan/ARF éditions, Paris, 1989.

Ici, il ne semble pas que le modèle de la fin du XVIII^{ème} siècle ait perduré dans la mémoire collective. Même si, comme on l'a déjà évoqué, les paysages laids, souvent urbains, sont souvent associés à la misère des populations qui y vivent, l'harmonie et la beauté se réfèrent davantage à des valeurs esthétiques que les personnes interrogées ne parviennent d'ailleurs pas vraiment à expliciter. Elles réactivent ainsi les conceptions qui furent beaucoup plus partagées au cours du XIX^{ème} siècle dans les milieux aisés de la bourgeoisie, dans le courant qui se développa autour des voyages pittoresques. Cette association entre paysage et harmonie/beauté est également certainement plus proche des conceptions qui se développèrent dans les années soixante et soixante-dix, dans le mouvement de contestation de l'urbanisation diffuse, dénoncé alors sous le terme de "mitage" dans des documents aux titres évocateurs comme "N'abîmons pas l'Alsace", "Respectons la Bourgogne" ou dans des actions institutionnelles comme celle de la Fondation de France avec l'instauration du Fonds "Harmonie des paysages". C'est d'ailleurs dans ce mouvement que naquit la "sitologie", technique destinée, grâce à des analyses de formes dominantes du paysage, à fournir aux architectes et aux promoteurs des règles d'intégration des constructions dans le paysage. Ces conceptions n'ont vraiment jamais été effacées et on les voit resurgir de temps à autre, comme celle du respect du paysage local qui est toujours en vigueur et qui peut être assimilée à une réduction rapide des revendications d'une priorité donnée aux résidents d'un lieu dans les décisions d'aménagement du territoire.

Cette association du paysage à l'harmonie et à la beauté n'est pas totalement partagée par les jeunes pour lesquels la valeur sociale le plus immédiatement attachée au paysage est la liberté, elle-même associée à la vie. La liberté est comprise ici comme le symbole de la capacité du paysage à offrir un espace d'affranchissement des contraintes sociales, et de choix délibéré d'un mode de vie : la faveur accordée aux grands horizons, le rejet (relatif) du coin de jardin est le corollaire de cette recherche d'évasion où la liberté d'agir selon ses aspirations et de choisir sa vie est en fait l'un des buts essentiels; on retrouve ici la recherche, déjà mentionnée, d'une affirmation de soi, à laquelle un paysage, tel qu'ils le rêvent, offrirait davantage de voies possibles. Dans le contexte d'insécurité sociale que vivent les jeunes générations actuelles, le paysage exprime effectivement un désir de libération, un moment où les craintes d'un avenir sombre, de la confrontation avec l'ordre établi, peuvent s'évanouir momentanément, hors du monde social. La liberté, assimilée également au libre choix de vie, est celle qu'ils revendiquent dans une société qu'ils jugent injuste et trop policée et à laquelle leur paysage idéal permettrait d'accéder :

La mer, de beaux immeubles, des lieux pour faire du sport, pas trop de flics, de belles filles (lycéen de 15 ans, Créteil, originaire du Cameroun).

Un paysage dans lequel tout le monde vivrait libre et égaux (lycéen de 20 ans, Albertville, originaire de la Meuse).

La liberté et le choix de vivre, que tout le monde s'y plaise, mais c'est IMPOSSIBLE donc IRRÉEL. (lycéen d'Albertville, âge et origine non précisées) *p.m.*

Mais en même temps, ils ne se font pas d'illusion sur les capacités de cette société-là à offrir ces valeurs qu'ils souhaiteraient lui voir respecter; en tout cas l'opposition avec les valeurs que les adultes associent au paysage est assez claire : si les jeunes lisent le paysage davantage à la lumière de leur vision de la société, les adultes en font davantage une question d'esthétique.

La liberté prend cependant un autre sens chez les agriculteurs pour lesquels le paysage est le plus souvent synonyme de cette valeur : ce n'est plus la liberté du choix de vivre, d'évasion ou du rêve, c'est la liberté d'entreprendre, de façonner le paysage comme ils l'entendent. Le discours sur le paysan qui dégrade le paysage ne les convainc évidemment pas, même si certains reconnaissent que l'agriculture moderne produit des dégradations de l'environnement et qu'elle est également socialement ségrégative; pour eux, dans leur majorité, le paysage est leur affaire, à condition qu'on leur laisse faire le paysage qui correspond à leurs aspirations économiques et qu'ils défendent par un slogan d'actualité : "*le paysage, c'est des emplois*", dit l'un d'entre eux, fortement opposé à toute idée de protection du paysage qui serait une contrainte supplémentaire dans un contexte de charges contraires, selon lui, au développement de son activité.

Cette opposition harmonie+beauté/liberté+vie pourrait laisser penser que les conceptions que développent les deux groupes antagonistes renvoient également à une contradiction entre le respect de l'harmonie+beauté et celui de la liberté+vie, le beau paysage ne signifiant pas une aussi grande liberté qu'un paysage "ordinaire". En fait, au-delà de la représentation du paysage, ce sont les représentations de l'esthétique et celle de la société elles-mêmes qui sont en jeu, les uns cherchant à faire de l'esthétique un domaine autonome par rapport au social, les autres les liant presque naturellement, ou en tout cas ne pouvant pas les dissocier totalement. En effet, les jeunes considèrent que le paysage signifiant un concept positif, ils ne peuvent le penser en dehors de la société idéale dans laquelle ils souhaiteraient vivre. A l'opposé, les adultes pensent

paysage comme des formes, des couleurs et des règles esthétiques qui devraient exister ou qui, existant, ne sont pas toujours respectées, mais ne lient pas cette esthétique directement au social. C'est par des détournements qu'ils y reviennent, lorsqu'ils évoquent les paysages qu'ils considèrent comme laids, souvent associés à des conditions sociales défavorables ou à un environnement dégradé.

De la même manière, cette opposition pourrait également être envisagée comme concordante avec la différence qui s'exprime entre la plus grande adhésion des jeunes au "naturel" et les adultes qui donnent globalement au paysage une définition plus proche du "construit". En réalité, il est difficile de mettre en parallèle toutes ces oppositions. Elles constituent des axes de lecture différents des représentations sociales du paysage, mais qui ne sont pas superposables. Cependant, il semble que le côté "naturel" du paysage, davantage représenté chez les jeunes, puisse être compris comme concordant avec l'association liberté+vie/paysage : la liberté leur semble être plus accessible dans un paysage produit par la nature "naturelle" que dans un paysage construit où, forcément, la construction relève de règles sociales et d'un ordre imposé par la société; dans le paysage "naturel", l'illusion de l'absence de cet ordre laisse plus de place à l'exercice de la liberté. Par ailleurs, la nature est plus proche pour les jeunes de la vie, conçue ici à la fois comme processus biologique de reproduction des êtres vivants et comme mode librement consenti de conduite et de construction de son parcours individuel.

Chez les adultes, l'interprétation de ces oppositions est plus complexe. D'abord parce que leur conception du paysage n'est pas homogène : ceux pour lesquels le paysage est davantage "nature" que construction sociale, les touristes et les nouveaux résidents, la place donnée au couple harmonie+beauté se comprend dans la mesure où, par définition, la nature est harmonieuse et belle, ou du moins elle est entendue comme telle. A partir du moment où l'homme intervient, le paysage n'est plus harmonieux, ni beau; mais ce n'est pas toujours le cas, certains d'entre eux se posant précisément la question de l'ambiguïté du sens donné au paysage et à ces valeurs :

"j'hésite entre la vie et l'harmonie : il ne faut rien qui choque, des formes assez douces; j'imagine pas des paysages du midi où tout est écrasé; j'aspire au vert." (Femme de 30 ans, nouvelle résidente, Côte d'Or)

Chez les agriculteurs, la place donnée à la liberté, déjà explicitée, dissocie l'harmonie de la beauté. Lorsqu'ils associent beauté et paysage, la beauté peut prendre plusieurs sens : ce peut être celle qu'ils accordent au paysage de "grande nature"

différent de celui qu'ils contribuent à bâtir; ce peut être également, comme chez les jeunes, la beauté associée à la vie au sens de celle des processus biologiques de reproduction de la vie :

la beauté implique la vie; la forêt fourmille de vie (Agriculteur de 58 ans, Côte d'Or)

Ce peut être encore la beauté du paysage qu'ils élaborent par leur travail et où, alors, la valeur qui doit s'imposer est la liberté de le transformer. Mais la beauté est alors considérée dans son sens de travail bien fait, qui permet une production régulière : le paysage perd son sens de naturel, il devient effectivement leur construction, destinée à produire. Les agriculteurs sont très soucieux de la beauté du champ, qui peut être synonyme de propreté, ou de régularité : la plupart des agriculteurs indiquent qu'ils regardent derrière eux le travail fait par le tracteur et sa charrue :

"si on a un joli champ de blé, c'est joli, plus que la friche; les champs, ça fait partie du travail, faut que ça soit propre, si c'est pas entretenu, c'est pas du joli travail par exemple : s'il y a des trous et des bosses, le grain n'est pas du tout pareil : faut que ça soit bien plat; le matériel qui traîne partout, ça fait pas partie du paysage c'est pas joli non plus; mon mari regarde derrière lui pour voir s'il y a pas de trous, pour que le grain pousse régulièrement, pour que ça soit joli à voir sinon, on a des remarques à la récolte : "qu'est-ce que c'est que ce chantier?" qu'on nous dit" (Agricultrice de 44 ans, Côte d'Or)

"un beau paysage : le plus propre possible; par exemple : un labour, les deux vont ensemble : faut que ça soit propre et que ça pousse bien; par exemple : une clôture faut bien aligner les piquets, c'est comme le labour s'il est régulier, c'est plus facile pour ressemer. Faut respecter les limites." (Agriculteur de 51 ans, Côte d'or).

"Une vigne, faut pas que ça soit tordu, elle doit être bien droite et propre pour être belle; faut qu'elle soit adaptée à la mécanisation" (Agriculteur de 50 ans, Hérault)

Ces diverses significations montrent ainsi que l'on ne peut se contenter d'une seule définition du paysage et de ce qu'il implique, mais que dans la compréhension de ce qu'il recouvre dans la société, on est en réalité confronté à des systèmes de représentations différents, où les valeurs elles-mêmes qui sont associées au paysage ne portent pas les mêmes sens.

Cette diversité des sens se retrouve également chez les élus : la liberté est le plus souvent rejetée dans leur conception du paysage, parce que leur statut social et politique consiste précisément à organiser la liberté dont certains de leurs électeurs abusent en dégradant le paysage :

"Ce que je voudrais dire, à travers la liberté (...) la liberté a donné des éléments à certains hommes de détruire le paysage et la liberté, il faut aussi qu'elle soit restrictive en matière de conservation des espaces verts. Il ne faut pas que les gens fassent n'importe quoi. Actuellement, les agriculteurs ont démoli des talus, ont démoli des haies. On démolit des chênes tricentenaires. C'est dommage pour tout ce que nous avons." (Elu de Bretagne)

Mais ils s'accordent en général pour associer paysage et harmonie+beauté, au sens où ces valeurs désignent ce dont la collectivité hérite et doit transmettre aux générations futures. Ici, c'est le gestionnaire du patrimoine communal qui émerge, sans doute sous l'influence des discours patrimoniaux actuels :

"Euh, la valeur attachée au paysage? Ce serait de garder tout ce qu'il y a : l'eau, la vie, les animaux (...) Le jour où tout ça disparaît, s'il n'y a pas, avec le paysage, une qualité de vie, les gens bien sûr, le travail de la terre, ce sera compliqué" (Elu de Bretagne)

Rien d'étonnant alors à ce que les élus citent beaucoup plus souvent que les autres la stabilité parmi les valeurs associées au paysage, celle-ci n'étant pratiquement jamais retenue par les jeunes ou les agriculteurs.

B] Le paysage : nature ensauvagée ou nature humanisée?

Dans le panorama qui se dessine, l'appartenance du paysage au naturel ou au construit reste donc une question vive : si la grande majorité des personnes interrogées reconnaissent la signification naturelle du paysage, il semble qu'un glissement se soit fait dans les représentations sociales vers une nature plus naturelle qu'auparavant, en particulier avec le déclin apparent du modèle pastoral et avec l'appréciation la plus fréquente formulée sur le rôle de l'homme et de la société. Même s'il s'agit d'un fantasme, ou d'une vision déformée par l'influence de conceptions "écologistes" ou autres, la place de la nature "naturelle" dans ces représentations est plus forte que la place du social, ou en tout cas, si le paysage doit être un concept positif, le rôle de

l'homme est alors considéré comme négatif dans la construction du paysage. Ce qui reste de la nature dans le paysage n'est plus une nature élaborée, mais une nature déshumanisée, où tout ce qui est considéré comme "nature spontanée" passe avant ce qui est de l'ordre de l'"artificiel". **Nature sauvage** alors? Si le terme est peu utilisé par les personnes interrogées, il reste que cette qualification acquiert ici, au regard des représentations, une pertinence qui remodèle le paysage et remet en question de nombreuses certitudes; elle pose également le problème de l'autonomie de la formation des représentations du paysage par rapport aux courants d'idées qui circulent dans la société et de la place du vécu par rapport au visible.

1°) Beaux paysages, belle nature sans l'homme.

C'est en effet cette nature intacte qui émerge dans ces représentations que livrent quelques-unes des personnes interrogées, mais qui est souvent sous-jacente à l'ensemble des discours; à la question "Que représente le paysage pour vous?", elles répondent :

Un lieu qui n'a pas été "abîmé" par l'homme, ce qui est à mon avis de plus en plus rare (lycéen de 21 ans, Albertville, résident à Nice, originaire du Nord).

La nature, des endroits où on peut admirer la vraie nature, belle, pas toujours celle créée par l'homme (Agriculteur de 55 ans, Aisne).

Les arbres, la mer, la nature, pas de béton, tout est agréable à l'oeil, tout ce qui n'agace pas ma vue; pas de décharge, pas trop de camping sauvage, ce qui reste pur, pas touché, pas de construction bizarre dans les endroits où il ne faut pas (Nouvelle résidente de 34 ans, Finistère, originaire d'Ile-de-France).

Les forêts (cirques de Mafate, Cilaos, Salazie à la Réunion) les plages à l'île de la Réunion, en Vendée : les végétations, car elles sont en majorité naturelles et s'opposent aux modernes (lycéenne de 16 ans, Créteil, originaire de La Réunion)

L'Amazonie (forêt vierge), la savane africaine, les déserts, parce que ce sont des endroits que l'homme n'a pas encore tout à fait détruits, ils ont encore leur beauté naturelle, le paysage et la nature sont en harmonie (lycéenne de 15 ans, Créteil, originaire du Mali).

Les montagnes enneigées, une rivière qui s'écoule en Ardèche avec une cascade, une plage de sable blanc aux Antilles, parce que sans industrie, sans modernisation, sans technique, la nature inchangée, qui vit, qui est paisible, sans bruit de voiture ou autre qui ne soit pas naturel (lycéen de 21 ans, Albertville, résident à Lyon, originaire de la Drôme).

Les océans, les pôles, les déserts : la présence humaine y est la moins visible (Lycéen de 21 ans, Albertville)

Celui qui se passerait de l'homme, sans artifice (lycéenne de 16 ans, Créteil, de parents algériens).

C'est sûr, quand on parle paysage, pour moi, c'est toujours le paysage à l'état naturel (Agriculteur de 47 ans, Finistère).

En premier lieu, comme on a pu le voir, ces avis extraits isolément du contexte du discours doivent être complétés : ils ne sont en effet pas exclusifs de la présence, dans les représentations, du paysage "construit". En second lieu, les jeunes associent davantage que les adultes le paysage à la nature qui implique, a contrario, que l'homme détruit cette nature-là. Mais, en troisième lieu, ce qui surgit de ces avis, c'est que le paysage fait immédiatement référence à ce qui n'est pas artificiel, non touché par l'homme, ce qui en fait correspond bien à l'idée de la nature "sauvage", ou "grande nature" et qui est confirmé par les choix des photographies ou des éléments de la composition paysagère : les paysages choisis comme représentatifs de leur conception du paysage illustrent des paysages de grande nature, plutôt "intacte", que l'on qualifierait effectivement de sauvage. Mais cette assimilation paysage/nature sauvage apparaît beaucoup plus à propos de deux questions : la première cherche à préciser quels sont, pour chaque individu interrogé, les trois plus beaux paysages auxquels il pense immédiatement, la seconde s'attache à faire lire les signes de transformations visibles dans des paysages "ordinaires" mais relativement divers³³.

La première question renvoie à la place des "modèles paysagers" qui sera abordée ultérieurement. La seconde question, qui porte donc sur le constat des effets du changement, fait surgir avec davantage de force une vision "naturaliste" : dès que les transformations du paysage sont évoquées, l'homme, plus que la société d'ailleurs, est accusé de dégrader la nature sans laquelle il n'y pas de paysage. La grande majorité des enquêtés attribuent d'emblée à l'homme, sous un aspect négatif, les transformations du paysage, selon deux orientations différentes :

1) l'une renvoie à l'idée que la nature est par essence pure et que toute intervention de l'homme est une atteinte à cette pureté;

2) l'autre consiste à utiliser des poncifs certainement puisés dans les médias pour dénoncer les dégradations du paysage : les signes de transformations les plus repérés sont en effet l'urbanisation, la désertification et les lignes électriques (ou la

³³ Ces photographies représentent : abords d'une ville, paysage agraire avec cultures sous serres, versant d'un colline reboisée en bandes régulières de résineux mais comportant une ligne M.T. au premier plan et une maison isolée, une rue de village avec des maisons restaurées et une maison aux portes et fenêtres fermées où est affiché "à vendre", une vallée de Savoie avec de nombreux chalets à fonction apparemment touristique, versant de colline avec une parcelle de vignes et un champ de blé entourés de landes et de friches où l'on lit très bien le parcellaire.

pollution pour les jeunes), et qui sont les manifestations les plus apparentes de l'intervention contemporaine de la société dans le territoire; les autres signes de transformations repérés se réfèrent également à des clichés, mais sont moins fréquemment cités, ou lorsque la personne interrogée cherche à détecter ce qui pourrait signifier transformation, elle le fait dans le sens inverse de la réalité, parce que cette lecture inverse alimente cette assimilation du paysage à la nature : il en est ainsi de la lecture d'un paysage où, manifestement, la friche sous forme de lande progresse, alors que toutes les personnes qui se sont exprimées sur cette photographie estiment qu'il s'agit d'un défrichement aux dépens de la nature. Cette transformation est jugée négative parce que c'est l'homme qui agresse la nature et la "dénature" en quelque sorte, ce qui renvoie à la première orientation. On reviendra sur ces lectures des transformations du paysage plus loin parce qu'elles alimentent la réflexion sur les différents modèles qui influencent les représentations du paysage.

2°) Humanisation du sauvage ou naturalisation du paysage.

Ce qu'il faut cependant retenir en conclusion de cette dernière remarque et de cette première partie, c'est cette évidente place que prend la "grande nature" dans le paysage, tout en précisant que cette place est soumise à une forte ambiguïté, qui tient d'une part au fait que cette nature-là n'efface pas le paysage de nature construite et d'autre part que si elle vient en tête de ce que représente aujourd'hui le paysage, globalement, elle n'en est pas pour autant relativisée à son usage réel : il n'est pas question pour les personnes interrogées de vouloir vivre dans une telle nature déshumanisée, mais de la conserver comme spectacle accessible, possible. Alors, évidemment, son accessibilité soulève une contradiction immédiate : si cette nature est effectivement accessible, c'est son caractère de "grande nature sauvage" qui est remis en cause. On pourrait alors faire l'hypothèse que cette nature-là a toujours existé dans l'imaginaire social, mais que ce qui est nouveau, c'est que cette grande nature, propulsée sur le devant de la scène paysagère par tout un ensemble de courants médiatiques, est précisément devenue accessible et "visitable", ne serait-ce que par l'intermédiaire de ces médias. Elle s'est ainsi introduite dans les modèles paysagers comme une nature saisissable, abordable, dans le domaine du possible, donc du réel, alors qu'elle ne relevait que de l'imaginaire pur. Mais elle ne peut définitivement chasser le paysage "construit" parce que pour exister, pour être saisissable, cette nature sauvage a besoin du construit : le paysage construit humanise le sauvage, ou le sauvage naturalise le paysage; c'est pourquoi la friche photographiée est lue à l'envers de sa réalité, comme défrichement. La seconde hypothèse consiste à proposer que, confrontés à l'ensemble des "agressions" du paysage que la plupart des personnes

interrogées constatent dans leur territoire quotidien, elles ne voient plus d'autre possibilité de désir de paysage que dans une nature intacte, d'où l'homme est apparemment absent, alors qu'il l'humanise par son regard.

Dans le même temps où la nature sauvage lointaine devient saisissable, le paysage du lieu où l'on vit, celui que l'on voit tous les jours ou les paysages humanisés que l'on a eu l'occasion de voir dans ses voyages, qui portent la marque de la dégradation, se naturalisent parce que cette naturalisation est la seule voie possible d'un accès au désir d'y vivre : appropriée par le regard, imprimée dans le regard, la nature sauvage déshumanisée est projetée sur les paysages "ordinaires" comme une possibilité de retour à une harmonie éventuelle; on comprend alors la première place que la campagne occupait dans les représentations du paysage recule au profit de cette nature-là. Harmonieuse et pure par essence, la nature déshumanisée offre aux paysages anthropisés une chance de s'harmoniser.

Bien évidemment, ces hypothèses ne peuvent s'extraire du rôle que jouent les courants médiatiques dans la formation de ces représentations du paysage : aucun individu n'est isolé aujourd'hui de ces images qui circulent par le biais de la presse, de la télévision, etc., de ces "modèles paysagers" qui modifient son regard et que l'on ne peut ignorer aussi longtemps pour tenter de comprendre comment fonctionnent les systèmes de représentation de chaque groupe.

III. PAYSAGES SOUS INFLUENCES.

Il est impossible de comprendre en effet comment se structurent les représentations du paysage si l'on fait abstraction de ces modèles qui contribuent à organiser les modes de qualification du paysage. Dans des recherches antérieures (cf. supra), on a pu montrer qu'effectivement, ces représentations s'organisent autour de références notamment esthétiques : des modèles paysagers ont pu être identifiés, comme le modèle pastoral, le modèle régional, le modèle pittoresque, le modèle sublime. En réalité, ces modèles, références forgées par l'histoire qui constituent des manières de qualifier le paysage et de l'évaluer au regard de ce que chaque individu voit dans le territoire, ne sont pas uniquement des modèles esthétiques ou symboliques, mais peuvent également se référer à d'autres domaines, comme le technique, les modes de vie, la profession, etc.

Ces références ne permettent pas uniquement de qualifier le paysage; elles sont également utilisées pour élaborer son propre "paysage" individuel, celui que forment la maison et son jardin, mais également celui de la commune, celui de l'agriculteur ou celui que les élus maîtrisent dans le territoire communal. Chacun des domaines où se constituent ces modèles est alimenté par des "inventeurs", groupes sociaux ou professionnels, qui, le plus souvent, ne font que réinterpréter un modèle existant en le modifiant au gré des idéologies de la nature, mais également de l'architecture, de l'agriculture, de l'aménagement du territoire, etc. Aussi ces modèles ne sont pas indépendants des processus qui animent et recomposent les sociétés. Ils constituent des sortes de révélateurs de la pensée sociale : à travers eux, la société se contemple elle-même.

L'enquête réalisée a permis d'identifier certains de ces modèles qui circulent aujourd'hui dans la société française, mais la difficulté de leur définition précise provient des multiples modes d'imbrication de ces divers domaines qui interagissent les uns sur les autres en modifiant constamment ces références. En outre, ces domaines ne sont pas autonomes et s'alimentent mutuellement à travers les diverses sources de production et de circulation de la pensée paysagère, que ce soit la peinture, la télévision, mais aussi à travers les pratiques sociales du paysage, comme le voyage, qui sont autant de lieux ou de moments où les modèles existants sont repensés et recomposés selon des variantes propres à chaque groupe social.

L'un des résultats les plus novateurs de cette recherche réside dans la mise en lumière du processus d'internationalisation des modèles, qui, comme on le sait, rigidifie des positions sociales autour du régional. Dans les enquêtes, en effet, apparaît la double dimension du mondial et du local : de modèles qui étaient surtout européens, le regard de la société française est passé à des modèles éclatés sur l'ensemble de la planète, avec un effet rétroactif sur la pensée du paysage quotidien.

A] Du pastoral au Grand Nord.

1°) Les plus beaux paysages sont les plus sauvages.

Les modèles qui structurent les représentations des paysages s'organisent autour de hauts lieux localisés essentiellement en France et dans d'autres pays d'Europe pour les adultes avec quelques références extérieures à ces pays, celles-ci étant beaucoup plus nombreuses pour les jeunes. Ces modèles appartiennent surtout à la grande nature, beaucoup moins à la campagne, résultat qui modifie quelque peu les réflexions précédentes dans la mesure où la campagne occupait encore une place importante. On a assimilé ici, ce qui peut être cependant discuté, ces références aux trois plus beaux paysages qui viennent spontanément à l'esprit de chaque personne interrogée. En effet, on a supposé que ces "beaux paysages" repérés dans la mémoire de chaque individu constituent des références qui marquent leur imaginaire et que c'est à partir de ces paysages que leur représentations s'organisent : soit par comparaison, soit par association, les autres paysages sont évalués ou qualifiés avec ces références, sans pour autant que tout autre type de paysage soit rejeté.

Les grands pôles de ces hauts-lieux sont surtout, en France, et d'une manière similaire pour les jeunes et les adultes : les Alpes, qui recueillent une grande majorité des citations, la Bretagne, le rebord sud du Massif Central. Outre ces références communes, les adultes ajoutent des paysages de Bourgogne et de Dordogne, le Mont Saint-Michel, Paris et quelques paysages dont la représentativité ne peut être considérée comme significative en raison du faible nombre d'occurrences. Les jeunes ajoutent pour leur part des paysages du littoral atlantique et le pôle Paris est davantage cité que par les adultes.

En Europe, les adultes citent quelques lieux situés surtout en Autriche, Ecosse, Norvège, Espagne, Allemagne. Les jeunes citent les mêmes lieux auxquels ils ajoutent Venise et quelques lieux de Grèce. Mais ce qui distingue le plus les jeunes des adultes

ce sont les références extérieures à l'Europe : si les adultes expriment d'une manière assez forte un attrait pour les paysages du Maroc, leurs autres références hors Europe sont relativement peu présentes, si ce n'est celles du "Far West " américain; elles se situent donc dans le grand ouest américain, au Canada ou en Asie et au Sahara. Les jeunes sont beaucoup plus "planétaires", avec de fortes occurrences dans le grand ouest américain, dans les Antilles, en Amazonie, en Afrique des savanes, dans le "Grand Nord", en Asie et dans le Pacifique (cf. cartes des paysages les plus beaux cités par les jeunes et les adultes).

Ces hauts lieux sont presque tous des paysages de "grand site naturel" de montagne ou, beaucoup plus rarement de "grand site culturel" au sens où les institutions internationales qui ont proposé des textes de conventions ou de recommandations les entendent. C'est ce qui ressort de l'analyse fine de ces paysages cités au titre des paysages les plus beaux. Ils sont beaucoup plus rarement des paysages de campagne cultivée ou pastorale³⁴, ou en tout cas, même si ces paysages peuvent être également être qualifiés de paysages agraires, ce n'est pas cet aspect qui est remarqué. C'est surtout l'aspect naturel, sauvage, grandiose pour les paysages "naturels", alors que c'est davantage le caractère de grand site symbolique et historique et reconnu à l'échelle internationale pour les sites "culturels".

Ces choix peuvent être interprétés de manières différentes :

1) un effet régional indéniable est remarquable en raison des lieux d'enquête : le littoral de la Bretagne d'une part et des paysages bourguignons sont en effet cités par les personnes interrogées dans ces régions : en Bretagne, certains lieux reviennent quelque soit le groupe interrogé; il s'agit souvent du lieu de la promenade dominicale pratiqué depuis longtemps : c'est le cas de la "Pointe de Penquernéo", cap situé au débouché du Bélon et de l'Aven dans l'océan atlantique, que tous les habitants de la région connaissent comme un lieu de spectacle de la mer, où l'on vient voir les tempêtes; pratique signalée par A. CORBIN³⁵ comme significative du romantisme, elle s'est en tout cas fortement socialisée, et on peut douter de la période d'émergence de cette pratique, car il semble que ce type de lieu était déjà connu avant le XIX^{ème} siècle. Dans ce contexte, les agriculteurs en particulier tiennent un discours dual, centré d'une part sur le paysage agraire et les problèmes que pose la fragilité de l'agriculture dans la gestion du paysage et d'autre part sur les paysages sauvages du littoral

³⁴ Pour les grands sites naturels, les occurrences sont égales pour adultes et jeunes (67 au total entre grand site naturel, montagne et littoral (moins fréquent). Pour la campagne cultivée ou pastorale les occurrences sont seulement de 8.

³⁵ Alain CORBIN - Le territoire du vide, op. cit.

et notamment sur ce lieu qu'ils citent comme un belvédère pratiqué par de nombreuses générations antérieures.

2) la permanence des hauts lieux alpins, fortement productifs de modèles, tels qu'ils apparaissent au cours du XIX^{ème} siècle avec les voyages et expéditions scientifiques ou la découverte de la grande nature par la bourgeoisie européenne³⁶.

3) l'apparition de nouveaux hauts lieux paysagers comme le rebord sud du Massif Central, les Cévennes et les Causses en particulier, peut se comprendre à travers la forte médiatisation dont ils ont fait l'objet ces dernières années comme paysages de grande nature : nouveau modèle lié à la mode des grands espaces "vierges" ou plus précisément considérés comme tels et qui ont été souvent à l'origine de campagnes de publicité par la Région Languedoc-Roussillon.

4) Les paysages de grande nature d'Ecosse, de Norvège d'une part, d'Autriche ou d'Allemagne d'autre part témoignent de la permanence ou de la socialisation des hauts lieux du romantisme réactivés récemment par l'attrait pour ces espaces de landes, de fjords ou de haute montagne alpine. Il y a là de toute évidence résurgence de modèles - déjà existants dans les milieux d'esthètes, peintres et écrivains - qui manifestent la recherche de grands horizons sauvages, susceptibles de provoquer l'émotion et la sensation de la solitude face à la nature.

5) chez les adultes, l'émergence du Maroc est peut-être dû aux pratiques de voyages organisés tels qu'ils se sont répandus dans les milieux ruraux avec des tours-opérateurs liés au Crédit Agricole et à une certaine socialisation de l'exotisme. Mais elle contribue en même temps à la formation du modèle sauvage dans la mesure où les paysages évoqués sont le plus souvent ceux du Haut-Atlas ou des zones arides ou semi-désertiques.

6) chez les jeunes enfin, l'éclatement des références sur l'ensemble de la planète témoigne à la fois du désir d'évasion, de l'imaginaire fortement influencé par les images qui circulent à travers les diverses sources médiatiques, mais également de la recherche de paysages se distinguant du quotidien, du spectacle de la dégradation et de l'incapacité de la société actuelle d'organiser les paysages où ils vivent.

³⁶ Au XIX^{ème} siècle, Elisée RECLUS, dans sa vision romantique du paysage avait dénommé les Alpes "le boulevard de la liberté". L'attribution de cette valeur aux "grands horizons", terme également utilisé par l'auteur de la Géographie Universelle, renvoie évidemment à la liberté comme valeur paysagère partagée surtout par les jeunes.

Cette prégnance de la grande nature est révélatrice de l'opposition entre le constat d'un ordre social considéré comme désordre, risque, ou injustice et la construction imaginaire d'un ordre naturel où, sur fond de paysage grandiose, la nature impose une loi apparente : **nature refuge**? Peut-être. En tout cas, peu importe si cette loi de la nature signifie la sauvagerie, comme on peut le voir fréquemment dans les documentaires exposant le fonctionnement de la nature dans ces espaces lointains et sauvages où l'animal faible se fait dévorer par le plus fort : c'est un ordre naturel, originel, qui assure la reproduction de ces paysages depuis toute éternité, du moins le suppose-t-on. C'est cet ancrage dans la très longue durée qui rassure face à l'incertitude dans laquelle les paysages où l'on vit se trouvent aujourd'hui. Aussi les voit-on plus naturels que nature. Le spectacle du fonctionnement des écosystèmes de la savane africaine, par exemple, expose des règles qui semblent se répéter identiques à elles-mêmes depuis la nuit des temps; il devient alors une preuve que ces paysages grandioses du Kilimandjaro composant la toile de fond de la scène sauvage du lion dévorant la gazelle sont, eux, à l'inverse des paysages de banlieue ou même de nos campagnes, sans faille, sans risque, purs.

"Le paysage, ce sont les arbres, la mer, la nature, pas de béton, tout ce qui est agréable à l'oeil... ce qui est pur, pas touché." (un nouveau résident du littoral)

D'ailleurs la pureté est une valeur qui revient dans la qualification de ces paysages de grande nature. Purs, c'est-à-dire non marqués par l'homme. Evidemment, on pourrait rétorquer que la scène de l'animal sauvage fort dévorant le faible est la manifestation d'une injustice naturelle; mais cette injustice naturelle n'est pas ressentie comme telle puisque les lois de la nature, sous-jacentes aux commentaires de ces films assurent la reproduction du tableau. La répétitivité des processus, des migrations animales, des comportements des êtres vivants selon des cycles saisonniers apparemment imperturbables constitue un gage de perpétuité. Là, au moins, on est loin des mesquineries et des dégradations dont l'homme est l'auteur dans les territoires dits civilisés. En outre l'aspect grandiose des paysages de ces grands écosystèmes lointains, qu'ils soient africains, du Grand Nord, ou d'Amazonie, renvoient au spectateur lui-même une image de pionnier, de découvreur, qui se sent puissant donc libre face à la puissante nature :

"Les déserts : c'est vierge, il changent en permanence, et on a l'impression d'être toujours des pionniers; les glaciers car c'est immense, puissant et vivant; l'Ecosse, le vert des prairies avec une mer déchaînée, des moutons et de jolies maisons rouges (beaucoup de

couleurs différentes)" (Lycéen de 21 ans, Albertville, originaire de l'Isère).

"Les montagnes enneigées, une rivière qui s'écoule en Ardèche avec une cascade, une plage de sable blanc aux Antilles, parce que sans industrie, sans modernisation, sans technique, la nature inchangée, qui vit, qui est paisible, sans bruit de voiture ou autre qui ne soit pas naturel" (Lycéen de 21 ans, Lyon, originaire de la Drôme).

"La mer de nuages, le désert, un coucher de soleil sur des montagnes enneigées parce qu'il y a de belles couleurs, toujours harmonieuses, sans défaut, un paysage c'est toujours parfait" (Lycéenne de 17 ans, Albertville, originaire d'Algérie).

"Les océans, les pôles, les déserts : la présence humaine y est la moins visible" (Lycéen de 21 ans, Albertville, originaire de Nice et du Nord).

"Les Monts d'Auvergne, la chaîne des Alpes, les bords de mer, parce qu'ils sont naturels, calmes et pleins de vie" (Lycéen de 16 ans, Créteil).

Dans ce modèle de la nature sauvage, il est cependant possible de distinguer des types distincts, qui expriment un rapport différent au paysage : le modèle de la plage de sable blanc du Pacifique n'est évidemment pas le même que celui du Grand Nord. Il n'est d'ailleurs pas nouveau, et sans doute en droite ligne du modèle exotique qui émergea très tôt dans l'histoire (les voyages des grands explorateurs de la Renaissance), mais qui s'ancra plus particulièrement au XIX^{ème} siècle avec le mouvement de la colonisation : cliché du Paradis auquel, d'ailleurs, les jeunes eux-mêmes attribuent l'image d'un leurre. Lorsque l'un des leurs évoque les plages de sable fin bordées de cocotiers des îles sous le vent, ses camarades en rient et le traitent de "ringard". Quant au modèle du Grand Nord, il exalte la passion du pionnier, la confrontation au risque, la recherche de la solitude face aux grands espaces ou de l'acte héroïque.

2°) Nouveaux modèles paysagers : vers la mondialisation du paysage.

Les sources de ces modèles nouveaux ou réactivés sont facilement imaginables; c'est la télévision qui arrive en tête, suivie du cinéma et de la publicité, de revues diverses, de la peinture auxquels renvoient les images que l'on expose chez soi, dans diverses pièces de la maison.

L'écran, producteur de modèles.

Il est clair que la majorité de ces paysages de grande nature sont puisés dans ceux que les personnes interrogées ont pu voir et mémoriser dans le spectacle d'émissions de télévision dont les intitulés reviennent très fréquemment dans leurs discours : Ushuaïa en tête, mais aussi les émissions du Commandant Cousteau, Thalassa, Faut pas rêver, sont devenues des sources d'inspiration essentielles de ces nouveaux paysages dont l'étrangeté, l'éloignement, le grandiose confine au sublime. Le succès de ces émissions est d'ailleurs une preuve de l'efficacité de ces productions de paysages d'une autre nature, démesurée, comme inspiratrices de modèles.

En fait, plusieurs types de modèles peuvent y être identifiés :

- 1) le paysage de l'exposition volontaire au risque de la nature sauvage, de l'épreuve qui fait de soi un héros, un aventurier dans un univers aux lois dures dont celle de "l'aléatoire"³⁷ est la plus valorisée.
- 2) le paysage comme scène de la vie biologique dont les rites et les cycles sont démontés comme un "*pittoresque biologique*" et comme une garantie de l'éternité naturelle que les nouvelles incertitudes de la technicité de l'homme met en péril : là, comme on a pu l'explicitier précédemment, le paysage n'est montré que comme le cadre de ces processus biologiques, mais il en devient également le réceptacle, l'enveloppe qui assure la pérennité de cette régularité de la loi naturelle.
- 3) le paysage comme scène du déroulement de vies d'ethnies ou de groupes humains apparemment anodins, mais qui prennent un relief particulier grâce à des pratiques de nature ou sociales qui transcendent le paysage lui-même en un objet exceptionnel, inséparable de ces vies ou de ces pratiques étranges, comme un "*pittoresque moderne*", mais menacé par la modernité.

Le rôle de la télévision ne peut cependant pas être cantonné à ces émissions surtout consacrées à la découverte d'horizons lointains, peu communs autant par le spectacle des processus naturels que par les relations qui s'y déroulent entre cette nature et les groupes humains qui y vivent. En réalité, ce sont de multiples images de paysages de toute sortes qui s'offrent au regard du téléspectateur et qui sont mémorisées, et agissent comme des parcelles ou amorces de modèles : en s'agrégeant grâce à des caractères communs, ou à une appartenance à un même ensemble de référents, elles contribuent à faire sens, à composer un modèle. Ainsi des paysages utilisés dans la publicité, et qui relèvent souvent d'une même culture de la nature

³⁷ L'aléatoire ne devrait pas être considéré comme une loi. Mais dans la mesure où il devient l'un des caractères essentiels de la fréquentation de la nature, il prend le sens d'une loi.

exceptionnelle ou de la nature paradisiaque : reviennent ainsi dans ces images évoquées par les personnes interrogées de multiples noms de "spots" publicitaires comme Hollywood Chewin Gum, Evian et les Alpes, Volvic et les volcans d'Auvergne, l'AX Citroen et la Grande Muraille de Chine, les produits de beauté et les îles sous le vent, le fromage Saint-Nectaire et l'Auvergne, Woolmark et les paysages d'Ecosse, les marques de foie gras et le Périgord.

Ici également, plusieurs modèles distincts peuvent être identifiés :

- 1) le premier constitue un paysage totalement imaginaire inspirant un Eden où de jeunes adultes et surtout de belles femmes semblent goûter dans l'harmonie et la liberté au plaisir d'une nature pure (Hollywood Chewin Gum et les produits de beauté),
- 2) un modèle offrant le spectacle de l'un des sites culturels les plus réputés au monde, et remarqué ici autant par le paysage grandiose s'étendant à perte de vue que par la fantastique prouesse de l'ouvrage humain, auquel est assimilé le produit vanté (l'AX Citroen et la Grande Muraille de Chine),
- 3) un modèle de grande nature pure, garantie de la pureté du produit par l'imposante masse de "nature" qu'il suggère comme "usine" éternelle destinée à la fabrication de ce produit (Evian, Volvic),
- 4) un modèle de nature également, mais plus agraire, où se lit à la fois la pureté naturelle et l'ancrage historique des traditions rurales (le fromage Saint-Nectaire et l'Auvergne, Woolmark et les paysages d'Ecosse, les marques de foie gras et le Périgord); c'est à la fois la nature et l'usine ou l'atelier verts que l'on expose comme associés dans la production d'une qualité.

On retrouve dans ces modèles les valeurs auxquelles le paysage est attaché dans ses significations : harmonie, liberté, pureté, grandiose, fantastique, rêve, paradis, bien-être, etc. La contribution de ces images à la constitution de modèles se fait en réalité par un processus complexe de convergence, d'adhésion et d'élaboration consciente ou non (selon que l'on se place du côté du producteur ou du côté du spectateur de l'image).

Des tendances identiques apparaissent dans les modèles de paysages qu'inspire le cinéma. Le cinéma (ou les films projetés par la télévision) contribue en effet à l'élaboration de ces modèles, dans des directions différentes :

- 1) Une première orientation va vers le pôle américain du Grand Ouest, modèle récurrent du western, souvent cité par les agriculteurs, qui se déplace un peu dans l'espace et se recompose avec l'apport des paysages de Danse avec les loups, de Thelma et Louise ou de La mort aux trousses (le mont Croshmore

surtout) : mythe du rêve américain, de la liberté et de l'aventure dans une nature pour le moins sauvage ou immense.

2) une autre vers la grande nature où l'animal joue un rôle de fixateur du caractère naturel et sauvage, et souligne à la fois l'injustice humaine opposée à l'innocence de l'animal sauvage (le Grand Bleu, l'Ours); ici apparaissent en particulier les paysages sous-marins, qui, jusqu'alors, n'ont jamais été évoqués.

3) une autre vers un paysage campagnard ou intermédiaire entre le sauvage et le campagnard recomposé par des sagas rurales ou d'histoire romanesque (L'arbre aux sabots, Un taxi mauve).

4) un modèle récurrent de la grande nature exubérante, exotique, exaltant la découverte passionnée et aventureuse de nouveaux mondes (Christophe Colomb, La forêt d'émeraude).

5) des paysages imaginaires, toujours de grande nature recomposée à partir du réel, mais projetée comme scènes de grands mythes qui resurgissent dans l'inquiétude de l'époque actuelle : ici, on se propulse loin en arrière ou loin dans le futur, cherchant à trouver des signes permettant de se rassurer dans le présent (La guerre des étoiles, Jurassic Park).

A partir du moment où ces paysages (ou des bribes de paysage parfois) s'affichent dans la production cinématographique ou télévisuelle, la capacité de ces modes de production à provoquer le rêve ou à détourner le regard de la réalité donne à ces paysages une illusion positive qui les rend aptes à devenir modèles. Il faut d'ailleurs remarquer que ce qui reste du spectacle de ces productions cinématographiques est précisément le paysage, alors que l'on a oublié le titre du film lui-même : une personne, par exemple évoque le paysage d'une grande cascade au Canada, mais a oublié les noms des acteurs, l'aventure elle-même, l'intitulé du film; cet oubli de l'intrigue et du nom du film montrent bien que ce type de production d'images est une source essentielle de nouveaux modèles paysagers qui se socialisent.

Livres et revues, cultures de l'évasion et de l'exceptionnel.

Le paysage de la grande nature a pratiquement effacé les paysages qu'enseignaient les revues de géographie et les manuels scolaires, les grands types que les géographes se sont efforcé d'analyser dans leurs formes, leurs structures et leurs sociétés. Une seule référence aux paysages clos et aux openfields reste en effet dans les citations relevées des enquêtes, issues des manuels de géographie. La mémoire a sélectionné davantage de grands sites, comme les falaises d'Étretat, la chaîne de l'Himalaya, la Chaussée des Géants en Irlande, les chutes du Niagara. Mais un nouveau

modèle s'instaure peut-être avec des références beaucoup plus nombreuses aux photographies aériennes des paysages anthropisés ou "naturels".

Les revues et livres ouverts sur les paysages et remarqués comme sources d'inspiration sont le plus souvent :

La revue GEO, la plus citée, autant comme revue de connaissance que comme revue de reconnaissance de paysages que l'on souhaiterait voir. Mais si GEO est autant portée sur des paysages anthropisés que sur des paysages "naturels", ce que retiennent les personnes interrogées, ce sont évidemment les seconds. Dans les pages de GEO, on recherche un moment d'évasion ou le but d'un prochain voyage :

On regarde les paysages où on aimerait aller (nouvelle résidente, sans profession de 41 ans, Côte d'Or)

La même fonction est remplie par les livres consacrés à des régions ou à des pays étrangers en général très illustrés de photographies : on y contemple d'une part des paysages agraires mais surtout les paysages naturels ou les sites "culturels" les plus réputés de la région ou du pays, châteaux et monuments, modèles récurrents de l'époque de Mérimée, ou des grands paysages du Canada ou d'Asie, destinations fréquentes du regard.

Une exception à ces types de livres et revues ramène les paysages anthropisés sur le devant de la scène : il s'agit des livres que l'on conserve dans la famille parce qu'ils illustrent la mémoire des ancêtres, des grands-parents qui ont exercé un métier en rapport avec le paysage ou que l'ouvrage resitue dans un paysage particulier, très lié à ce métier là. Par exemple, l'une des personnes fait référence aux paysages des canaux où traînaient les chalands et les bateaux qu'elle conserve comme mémoire de son grand-père marinier. Modèle de paysage ou modèle de vie? Sans doute les deux, ou en tout cas superposition de l'un sur l'autre. On y reviendra.

Déclin des modèles picturaux et littéraires.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les références picturales et littéraires soient beaucoup plus rares, bien que l'on puisse penser que le succès des grandes expositions récentes des impressionnistes, par exemple, ait pu réactiver ces formes de regard. Rares, elles le sont en effet, davantage pour la littérature que pour la peinture, mais pas totalement absentes. Les peintres les plus cités appartiennent en effet au groupe des impressionnistes : Cézanne, Van Gogh, Monet, Manet (Le déjeuner sur

l'herbe revient plusieurs fois), Utrillo surtout, plus rarement Toulouse-Lautrec et ses paysages urbains et Gauguin, qui est essentiellement cité par les personnes interrogées en Bretagne, ce qui n'a rien de surprenant. Le rôle du paysage pictural est cependant reconnu par ceux qui y portent un intérêt ou ont une culture artistique :

Ce qui me plaît ici, c'est le côté esthétique de la nature, ça m'inspire le beau, la beauté, l'équilibre, les peintres de la région l'ont bien représenté, il est bien retranscrit par la peinture, on communique ce qu'on ressent (touriste de 44 ans interrogé à Pont-Aven, résident à Paris 13^{ème}).

Rien de surprenant non plus dans la localisation sociale de ces références dans des groupes de personnes qui appartiennent le plus souvent aux professions de cadres, de professions libérales ou d'enseignants. Mais en réalité, ce ne sont pas ces groupes qui font le plus référence à la peinture comme source d'inspiration paysagère. Ce sont en effet les jeunes dont les parents appartiennent à ces groupes, étudiants d'une classe d'hyppokhâgne du lycée de Savigny-sur-Orge qui évoquent le plus la peinture comme production de modèles paysagers. Non seulement ils citent ces peintres et leurs oeuvres comme paysages marquants leur culture, mais en outre, ils se démarquent de l'ensemble du groupe "jeunes" en n'adhérant que peu aux modèles de la "grande nature". Pour eux, le paysage est surtout la campagne bucolique, celle que précisément Cézanne, Van Gogh, Monet, notamment, ont peinte. La place de ces modèles picturaux chez ces étudiants de classe préparatoire, manifeste non seulement un effet de leur culture, mais également une sorte de revendication de leur position sociale d'étudiants privilégiés ou appartenant déjà à l'élite.

A l'inverse, les groupes sociaux auxquels appartiennent leurs parents placent la grande nature telle qu'elle est médiatisée par la télévision ou le cinéma bien avant les modèles picturaux de la campagne qui sont en tout cas presque toujours des grands noms du mouvement impressionniste, en dehors d'un cas, qui rappelle, dans son exceptionnalité, les capacités de l'imaginaire pictural à créer des paysages hors du commun, éloignés de la réalité comme un voyage hors du temps : Dali et la mer, la lumière et des visages.

Quant aux références littéraires, elles sont donc encore plus rares et très concentrées chez les mêmes groupes : adultes appartenant aux professions libérales ou d'enseignants, étudiants de la classe préparatoire du lycée de Savigny-sur-Orge. Elles appartiennent à une littérature relativement "populaire", comme les oeuvres de Giono, de George Sand (*La mare au diable*), ou plus classiques (Lamartine, *le Lac*) dans

lesquelles sont décrits des paysages des campagnes d'autrefois ou une nature romantique, ou resurgissent encore comme les vestiges d'un enseignement parfois lointain. Giono et ses paysages de Provence sont le plus souvent cités par des adultes déjà âgés, pour lesquels la Provence a représenté un modèle d'exotisme, dans la vague des congés payés et des films de Pagnol, pourtant ignorés des mêmes personnes (ou plus exactement non cités). D'autres modèles plus "naturels", à la limite du fantastique sont issues d'ouvrages comme *Les Hauts de Hurlevent*, ou de romans dont on a oublié le nom et l'intrigue, comme pour les films, mais dont les descriptions paysagères subsistent (paysages de Russie, du Canada, du Grand Nord).

La peinture de paysage ni les descriptions littéraires ne sont donc plus les sources primordiales des modèles paysagers, comme certaines théories l'affirment. L'ont-elles d'ailleurs jamais été? Ce n'est pas parce que, du point de vue sémantique, le paysage a une origine picturale poursuivie par la production littéraire que l'on doit étendre à l'ensemble de la société la portée de leurs modèles picturaux. Ceux-ci ont été certainement des références chez ceux pour lesquels le paysage avait une signification esthétique et qui appartenaient à l'élite sociale. Pour les autres, il est évident que ces références sont devenues peu à peu opératoires, mais de manière partielle, sans constituer un "corpus" de modèles primordiaux. Lorsque les personnes interrogées se réfèrent à la peinture ou à la littérature, ils le font au titre d'une mémoire souvent formée à partir de la culture de leur éducation scolaire ou de ce que la société véhicule comme références puisées dans une "culture générale". L'exemple fourni par l'une d'entre elles à propos de la musique est d'ailleurs révélatrice de ce fonctionnement : cette personne évoque en effet la mémoire qu'elle conserve d'un exercice réalisé à l'"école", consistant à reconstituer le paysage à partir de la symphonie de Beethoven, "La Pastorale"; certes, cet exercice imaginé par un enseignant possédant une certaine culture, a contribué à ancrer le modèle "pastoral" dans la culture de l'élève, mais ce n'est pas pour autant que toute sa culture personnelle s'est fondée sur le domaine des arts. Les modèles picturaux et littéraires ont été vraisemblablement à l'origine de l'invention du paysage en tant que notion indispensable aux peintres et aux écrivains, et aux groupes sociaux qui en ont fait un moyen de s'appropriier le pays et se ménager un mode de vie distinct des classes populaires, mais on peut douter qu'ils aient forgé toutes les sensibilités populaires au paysage. Dès lors, on ne peut valider l'idée que la société dans sa globalité fait siens les modèles inventés par les artistes, qu'elle est "en retard" sur la pensée des esthètes. Elle y adhère, certes, plus ou moins fortement, mais en conservant ses propres références, ses propres sensibilités.

Mais à partir du moment où, comme aujourd'hui, le paysage se "socialise", qu'il devient une notion aux multiples usages, les sources d'inspiration ne sont plus les mêmes; elles s'étendent à l'ensemble des productions d'images paysagères que sont la publicité, la télévision, le cinéma, les revues de tourisme, beaucoup plus pratiquées que la peinture ou la littérature. Le déclin du paysage pictural et littéraire est en réalité un effet de la socialisation du paysage qui trouve dans la masse gigantesque des productions d'images paysagères à l'échelle planétaire ses nouvelles références. Le paysage se recompose ainsi autant dans le réel que dans ses représentations. Il se mondialise, comme bien d'autres domaines.

Mais en se mondialisant, il redonne au local une vigueur revendicative et sécurisante : quelques peintres "plus" régionaux sont cités au titre de la reconnaissance qu'on leur doit comme ayant valorisé les paysages du pays où l'on vit : Gauguin est l'un de ceux là, d'autant que sa renommée dépasse la Bretagne. A Montpellier, F. Basile, peintre du Languedoc et de la Provence est remarqué pour les paysages qu'ils a peints de la région par une personne vivant à Castelnaud-le-Lez, commune où, précisément le peintre a vécu.

La "culture picturale paysagère" s'arrête cependant à ces grands peintres, ou plus exactement, elle fait un saut, presque brutal, dans le domaine des peintres "ordinaires", des représentations que l'on pourrait qualifier de peinture ou art commerciaux, utilisés pour orner les murs de sa maison. Ce sont celles que l'on fixe au-dessus du bahut du salon, dans l'entrée de la maison ou la chambre à coucher, dans la cuisine et qui renvoient à plusieurs modèles.

1) Le modèle du "paysage régional" constitue l'un des premiers modèles cités ou exposés par les personnes interrogées de manière assez indistincte selon les groupes. En Bretagne, les "marines" de peintres méconnus, dans l'Hérault une représentation du Pic Saint-Loup, une autre de la garrigue avec un maset, un étang littoral du Languedoc. Ils signent l'appartenance à sa région, l'affirmation du "*chez nous*", comme une sorte d'assurance que l'on est bien d'ici et pas d'ailleurs.

2) le modèle de la scène de campagne verdoyante, d'une prairie bordant un étang où boivent des "*bêtes à cornes*" (sic), recomposition souvent clinquante du modèle pastoral mais se distinguant des toiles des grands peintres par la présence affirmée des animaux, manifestation élémentaire de l'appartenance à une ruralité délibérément paysanne.

3) les scènes de chasse ou de forêt, sous forme de posters ou de tapisseries réalisées parfois par la maîtresse de maison elle-même : réappropriation des tapisseries princières qui ornaient les murs des grands salons des châteaux, elles projettent le propriétaire dans l'illusion de l'univers du maître des lieux, du châtelain.

4) les posters de paysages de montagne sous la neige, de paysages sauvages lointains, intrusions de la grande nature dans l'intimité de la maison: "*ça me change des tâches quotidiennes*" précise une femme d'employé en Bretagne. Recherche d'évasion bien évidemment, mais renvoyant directement à ce que représente le paysage de la vie sociale. Comme l'indique un enseignant interrogé lors de ses vacances, ces images de paysages sauvages que l'on place sur un mur de la maison "*ça nous permet de lutter contre la peur de la nature*". D'une certaine manière, l'imaginaire risque de la rencontre avec la nature que suggère la scène de ces paysages transpose sur un autre plan, plus héroïque, le combat quotidien contre les contraintes de la vie sociale. Il s'agit bien évidemment d'une forme d'évasion, mais qui permet de soutenir et d'accepter ce combat permanent avec la vie quotidienne. Dans ces paysages qui transportent le spectateur dans un autre univers, on imagine des lois implacables de la nature qui ramènent à leur juste valeur celles de la vie en société, qui, ainsi, deviennent plus acceptables.

En tout cas, lorsque l'on affiche une peinture sur les murs du salon, comme chez cette femme de pêcheur, ce n'est pas la "grande peinture" des Gauguin, Maufra ou Sérusier, artistes régionaux célèbres de Bretagne. "*Je n'aime pas beaucoup Gauguin, je trouve que c'est trop violent; je préfère les tons pastels*". Dans cet apparent affadissement de l'art, se cache en réalité également la peur de représentations de son propre pays qui ne correspondent pas à celles qu'elle s'en fait, qui le dénaturent. La puissance exotique des oeuvres des maîtres de l'École de Pont-Aven - et en particulier de Gauguin - trouble cette femme dont le mari pêcheur part 12 mois de suite sur un navire de pêche industrielle dans l'océan indien ou l'océan pacifique. Si elle ne le dit pas, on peut imaginer que Gauguin qui a exotisé la Bretagne et a représenté les bretonnes comme des vahinés avant même de les rencontrer dans ses séjours à l'autre bout du monde, effraie l'épouse du marin dont le chemin passe par ces lieux lointains. Elle préfère une Bretagne "pastel", qui confine son imaginaire dans une réalité qu'elle rétrécit volontairement à une représentation "neutre", sans cette "violence" de Gauguin qu'elle a si bien identifiée comme trop réelle pour elle-même.

Cet exemple apporte en tout cas un enseignement capital pour la compréhension du rôle que joue la production artistique dans les représentations sociales du paysage : que l'art constitue une forme d'élaboration de modèles paysagers qui structurent ces représentations, nul ne peut en douter. Mais c'est peut-être parce que les peintres les plus opératoires, ceux dont la production est en réalité plus porteuse de sens - esthétique, cela va sans dire - mais aussi parce que ce sens esthétique ramène au social, que la majorité des individus, dont la culture artistique (au sens de la connaissance de l'art officiellement et savamment reconnu) n'a pas été suffisamment poussée, les rejettent précisément au titre de ce sens social qui leur fait affronter brutalement la réalité : ils se cantonnent alors à des formes de représentations qui les rassurent, qui ne les projettent pas aussi loin dans la découverte de leur statut social et de leur condition. Au fond, on peut imaginer que la population bretonne, qui connaît parfaitement Gauguin et ses peintures, parce qu'elles circulent dans la presse locale, fréquemment, découvre la fragilité du paysage de la Bretagne (que les bretons ont construit) face au pouvoir exotisant du peintre parisien venu imaginer un devenir nouveau pour leur pays, celui d'un paysage de spectacle déplacé vers les îles sous le vent. De la même manière que les impressionnistes peignaient les campagnes de l'Ile-de-France comme de nouveaux spectacles pour parisiens endimanchés, les "grands" peintres ont devancé le devenir des paysages dans leur pouvoir imaginaire prospectif, devenir qui, pour ceux du pays, peut être difficilement acceptable parce qu'il remet en cause leur propre statut d'enfants du pays, maîtres chez eux et de leur avenir.

C'est peut-être pourquoi ils préfèrent avoir recours à une peinture productrice de modèles paysagers qui, soit les ancrent dans un cadre régional où ils se reconnaissent, soit les rassurent parce qu'ils ne les projettent pas trop loin dans un avenir où ils craignent de perdre leur identité.

3°) Les voyages confortent les modèles paysagers.

On ne saurait attribuer un rôle fondateur des modèles paysagers aux seules représentations picturales, littéraires, médiatiques, etc. du paysage. Il est indéniable que la vision de la réalité que permettent les voyages constituent également des sources de références, d'autant plus que cette pratique sociale s'est répandue d'une manière considérable dans les dernières décennies, à la fois grâce à la diffusion des images attractives auxquelles on a fait allusion précédemment et grâce au développement extrêmement rapide de l'"industrie" touristique.

Il est même surprenant de constater l'évolution des objectifs de la majorité des personnes interrogées qui pratiquent le voyage comme moyen de découverte de paysages nouveaux et non plus seulement comme moyen de passer des vacances "tranquilles". Même si la période de crise ne semble pas propice à la pratique des voyages pour tous, et qu'un grand nombre de personnes sont exclues de ce "luxe", la diminution du coût des voyages et leur popularisation ont permis à des groupes sociaux apparemment défavorisés de partir à la découverte de pays lointains à des prix certes encore difficiles pour des revenus faibles, mais qui n'interdisent pas l'aventure. Comme témoignage de ces pratiques, l'observation involontaire et certes un peu indiscreète d'une rencontre, dans un supermarché de Bretagne, de deux familles qui, à la fin du mois d'Août, se racontent leurs voyages respectifs en Amazonie! Il s'agissait de toute évidence de deux familles peu aisées qui n'ont pas hésité à faire un sacrifice financier pour réaliser un rêve : découvrir une nature mythique, c'est-à-dire "faire l'Amazonie", partir en Guyane pendant trois semaines, parcourir des fleuves de la forêt tropicale en pirogue et revenir avec la mémoire d'une nature "sauvage", où l'on a vu des indiens et des caïmans, des arbres gigantesques, ou l'on s'est fait dévorer par les moustiques. Aventure, donc, mais aussi souhait accompli de se poser parmi ceux qui rompent avec un certain type de vacances et découvrent ce "*pittoresque biologique*" ou ce "*pittoresque moderne*" qui leur permet de se raconter et de se distinguer parmi ceux de leur "classe". Malheureusement ces personnes n'ont pu faire l'objet de l'enquête, ce qui aurait pu être intéressant. Cette mention indiscreète de quelques propos saisis au hasard au milieu d'un rayonnage de supermarché est cependant révélatrice du processus de consommation de paysages de grande nature qui se manifeste aujourd'hui au même titre que l'on achèterait un lot de bouteilles de vin en promotion.

Le voyage comme mode de constitution de modèles paysagers est une évidence, mais ce que l'enquête révèle c'est précisément la correspondance entre les modèles précédemment identifiés et ceux que le regard porté sur la réalité permet de se construire. Cependant, la réalité ouvre d'autres champs de découverte et de constitution de modèles. Ils n'appartiennent pas forcément à l'esthétique, mais également au domaine technique ou aux modes de vie, au social.

L'esthétique du voyage.

De nombreux textes ont été publiés sur les pratiques du voyage comme productrices de références paysagères. Ils mettent en avant le processus de recomposition des territoires traversés selon des modèles de pensée du paysage que l'on a déjà largement évoqués auparavant. Ils soulignent par ailleurs le caractère

éminemment sélectif, au plan social, de l'élaboration de ces modèles liés aux pratiques de voyage des savants, des esthètes, représentants de la bourgeoisie ou de l'aristocratie : voyages scientifiques et voyages pittoresques reconstruisant le regard dans des objectifs de distinction sociale et d'appropriation symbolique puis parfois matérielle des paysages.

La grande nature et les sites culturels, tels qu'ils ont été abordés ci-dessus apparaissent effectivement comme les objectifs des voyages de la grande majorité des personnes interrogées. Ce sont ceux-là qui ont marqué leur mémoire, qui se sont inscrits comme des moments structurant leur regard. On n'y reviendra pas. Cependant, on peut se demander si cette grande nature est dans la continuité de ce que ces milieux des savants et des esthètes avaient fait émerger au XVIII^{ème} siècle (et à partir du XV^{ème} parfois) selon les processus que divers auteurs ont bien décrits³⁸. La voie semblait en effet tracée par ces inventeurs de la grande montagne et du littoral comme objets de spectacle, mais peut-on dire que la société contemporaine n'a fait que suivre un mouvement engagé depuis plusieurs siècles? Certes, les représentations que se font aujourd'hui les personnes interrogées dans l'enquête relèvent parfois du même processus de construction et des mêmes idéologies. Dans les discours actuels, certains aspects de la vision rousseauiste resurgissent, lorsqu'en particulier sont associées à la grande nature des valeurs de liberté, de pureté ou d'harmonie. Mais il est évident que ces modèles de grande nature se sont en même temps diversifiés et étendus à d'autres catégories de nature : le *pittoresque biologique* ou le *pittoresque moderne*, qualifications précisées antérieurement, ne paraissent pas être directement issues des regards du XVIII^{ème} siècle. Elles se posent comme des formes de modèles contemporains à l'élaboration desquelles le mouvement écologiste (ou naturaliste) a fortement contribué. De la même manière, même si les voyages des savants ou des esthètes des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles relevaient certainement d'une mise à l'épreuve face à la toute puissance de la nature et de l'accomplissement du rêve prométhéen de l'homme³⁹, les pratiques de voyages contemporains qui élisent pour terrain de découverte des grands espaces lointains (nord canadien, Amazonie, savanes africaine, etc...) ne cherchent pas toujours cet affrontement au risque - bien qu'il existe également dans ces simulacres d'aventure - et révèlent davantage une recherche de rupture avec la contrainte sociale ou le moyen de se rassurer par le spectacle apparent de l'éternité de la nature face à un avenir incertain de l'humanité. S'il est évident que l'élite sociale de

³⁸ voir notamment notes n° 17 et 18

³⁹ voir notamment Chateaubriand : "Me voilà tel que le Tou-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leurs cimes sur mon passage" Chateaubriand (F.R. de) *Le Voyage en Amérique*, in *Morceaux choisis* par René Canat, éd H. Didier, Paris et Privat, Toulouse, 1936.

l'époque de Rousseau, et cet auteur en particulier, cherchaient dans la nature un moyen de s'éloigner du domaine injuste des hommes, ils n'étaient pas confrontés à l'idée du risque majeur de la disparition de l'humanité que pourrait entraîner, comme aujourd'hui, le développement non précautionneux et démesuré des technologies.

L'esthétique du voyage contemporain serait davantage, alors et en particulier, fondée sur la recherche d'un coin de planète qui échappe au dangers de la modernité, qui s'est donc "mondialisé" d'une part, et qui se concentre sur des scènes d'où l'homme est apparemment absent, où le biologique "parfait" et intact fonctionne sous les yeux du spectateur.

Le paysage aérien, nouveau modèle paysager?

Le voyage a pris d'autres dimensions, évidemment, avec d'autres moyens de transport. Si les milieux aisés des deux siècles antérieurs découvraient le paysage à la vitesse des diligences et au ras du sol, aujourd'hui, l'avion est devenu un nouveau moyen de voir le paysage. Mais est-ce du paysage? Si l'on en croit certains théoriciens actuels, le paysage ne peut exister que si le spectateur est immergé dans le spectacle, et ne le regarde qu'en étant situé au niveau du sol. Le territoire vu "d'en haut" ne serait donc pas du paysage. La photographie aérienne zénithale, en tout cas attire les foudres des plasticiens du paysage, mais peut-être est-ce un effet de leur volonté de se démarquer des théories des géographes qui utilisent cette représentation du territoire pour analyser les structures et les dynamiques du paysage. Hors, il semble bien que le développement du voyage en avion ait modifié la manière de voir le spectacle de la nature. En tout cas, il fallait se poser la question.

Chez les personnes interrogées qui ont eu l'occasion d'utiliser l'avion comme moyen de transport - elles sont d'ailleurs nombreuses - le spectacle vu depuis le hublot est en tout cas un moyen de regarder un spectacle. D'abord, on se dispute le hublot : tel ce couple interrogé qui, face à la question portant sur l'intérêt d'une place assise dans l'avion à côté de la fenêtre, engage une discussion sur le droit que s'arrogé systématiquement le mari de choisir ce siège privilégié. Il y a donc bien un intérêt à contempler depuis quelques milliers de mètres d'altitude le spectacle de la terre. Car il s'agit bien d'un spectacle :

"Je me souviens, en revenant d'Espagne, on a survolé les Pyrénées, c'était magnifique; on voyait toutes les vallées et la neige sur les sommets" (agriculteur de 75 ans, Riec-sur-Belon, Bretagne).

"Je me souviens être revenu une fois de Madrid. On volait à 12000 mètres, et en passant sur la France, je voyais toute la vallée de la Loire jusqu'à l'embouchure (...) c'était extraordinaire. (...) Quand j'étais en Mauritanie, j'ai survolé le Banc d'Arguin. Le Banc d'Arguin, c'est le rassemblement de milliards d'oiseaux; c'était un Beachcraft, un avion qui est bien, mais j'avais pas l'appareil photo nécessaire, mais on survolait des millions de flamands roses. Vous auriez vu tous ces trucs-là! Ah, ça m'a inspiré" (élu de Bretagne)

" Le paysage qui m'a marqué, c'est la vue du ciel lorsque je suis en avion au-dessus des nuages" (lycéenne de 18 ans, Albertville)

Si ce regard porté depuis les airs apprécie l'objet vu comme un spectacle, une relation esthétique s'établit avec cet objet, qui n'est d'ailleurs pas forcément le territoire lui-même, mais la nature, dans ses manifestations les plus diverses : le ciel aussi devient paysage. On pourrait alors concevoir que la pratique du voyage en avion a élaboré un nouveau modèle paysager, de la même manière que les esthètes avaient inventé le panorama au XVIII^{ème} siècle en utilisant une chambre claire articulée sur un pivot vertical qui permettait de fixer le spectacle selon une rotation de 360 degrés. En outre, cette vision aérienne permet au spectateur de prendre de la distance par rapport à l'objet qu'il voit, c'est-à-dire de ne plus le considérer comme objet uniquement matériel, et de se mettre en position de construction d'une relation sujet-objet de nature qui relève de l'esthétique, du symbolique ou du phénoménologique. En ce sens, ce regard est constitutif d'un modèle paysager, mais la différence avec les autres réside peut-être par l'absence de limites qu'il offre au regard : vu du ciel, le spectacle du territoire ne s'organise plus en plans successifs mais est de l'ordre de l'infini et change la vision paysagère du monde : le paysage vu au sol est limité au dernier plan, qui ferme l'horizon; le paysage vu d'avion dépasse l'horizon, qui se déplace sans cesse : au-delà de l'horizon, il y a toujours la terre. Le paysage aérien est peut-être ainsi celui qui renvoie le mieux à la finitude de la terre.

Le voyage, un moyen de comparer et d'observer des modèles techniques..

Cependant, le voyage est également le moyen de comparer son propre paysage quotidien à d'autres cadres de vie et d'y trouver des modèles qui relèvent d'autres domaines que celui de l'esthétique, et en particulier du technique, afin de relativiser ce paysage dans lequel on vit. Ici, ce sont surtout les groupes sociaux dont la profession

est concernée par la mise en forme de l'espace qui utilisent le voyage comme moment d'observation et de mémorisation de ces modèles : les élus et les agriculteurs. Les autres sont également concernés, mais ils sont davantage tournés vers la recherche de modèles esthétiques, qu'ils utilisent par exemple pour l'aménagement de leur jardin.

Se déplacer dans le territoire, pour les agriculteurs, constitue en effet un moyen de regarder d'autres campagnes, et d'enregistrer d'autres pratiques agricoles, qu'ils utiliseront ensuite dans leur propre activité; il y a chez eux une véritable curiosité à l'égard de tout ce qui constitue leur milieu de vie et qui ne se cantonne pas seulement à l'observation des pratiques des autres agriculteurs. C'est le paysage en tant qu'objet d'interaction entre la nature et leur profession qui est au centre de leur regard et qui implique, dans les déplacements, un comportement particulier :

"Dans le bus, je me mets toujours à côté de la fenêtre pour regarder, pour voir si c'est, par rapport à ce que je vis ici, si c'est sec, si c'est une belle région, une bonne région, un petit peu agricole,...bref" (agriculteur de 45 ans, Riec-sur-Belon)

Cette citation est très révélatrice de l'ambiguïté du sens donné au paysage par les agriculteurs, en particulier dans l'hésitation à qualifier la région par un adjectif puisé dans le registre de l'esthétique ou dans celui du technique : belle ou bonne. Ce mode d'appréciation ramène au regard que portent les agriculteurs sur le travail qu'ils font; les sillons tracés par les socs de la charrue sont beaux lorsqu'ils sont à la fois droits et réguliers, pour permettre une levée homogène des semences et une croissance uniforme des plantes, c'est-à-dire une belle ou bonne récolte. Mais on ne peut pas rejeter cette vision hors du champ de l'esthétique. Elle fait partie de leur manière de regarder la campagne, qui se superpose au technique, certes, mais n'en définit pas pour le moins une forme d'esthétique, que l'on pourrait rapprocher de celle du "designer" cherchant à allier forme et fonctionnalité dans ses recherches de l'objet qu'il dessine. Simplement, le but de l'agriculteur n'est pas de chercher à tracer un beau sillon pour lui-même. C'est la fonctionnalité qui est l'objectif final, c'est-à-dire le rendement du semis que le sillon accueillera, mais elle passe par un mode d'appréciation esthétique de la trace du soc, qui n'est pas la même esthétique que celle qu'ont élaborée les savants et esthètes des siècles précédents.

Chez les élus, si le voyage est également un moment d'observation et de mémorisation de modèles paysagers, ceux-ci ne sont pas les mêmes que ceux des agriculteurs; ils relèvent davantage de la recette d'aménagement ou d'équipement que

l'on va pouvoir reproduire dans sa commune : organisation de la place communale, ou modes administratifs de gestion des ressources naturelles du territoire que l'élu doit assurer.

"J'étais en Auvergne, j'étais en Alsace, dans les réserves. J'ai vu des parcs, justement, ils sont préservés, avec des aigles et des choses comme ça. Je trouve ça formidable, hein. J'ai apprécié ce que font certains élus, les agents du patrimoine pour conserver tout ça" (Un élu de Bretagne)

Que les élus cherchent à s'inspirer de modèles techniques pour les reproduire dans leur commune, afin de valoriser leur mandat, ceci n'a rien de bien nouveau, lorsqu'on observe les aménagements et équipements réalisés par les municipalités et la répétitivité qu'ils manifestent. Ce qui aurait pu paraître nouveau, c'est l'extension de cette pratique d'imitation au domaine du paysage; mais ils tiennent à son égard un discours très centré sur le paysage de la commune et sur son originalité, alors qu'ils ne font que répéter ces modèles techniques issus d'ailleurs, d'un contexte différent. L'inspiration créative que pourrait impulser une réflexion sur le paysage, en raison précisément du caractère unique de chaque point de vue (entendu au sens d'un paysage), est ici gommé au profit des pratiques répétitives, et d'un manque d'imagination peut-être dû à la fois à la peur d'innover et de considérer que le meilleur moyen pour ne pas s'attirer d'inimitiés électorales est précisément de se couler dans la normalité, de faire comme les voisins chez lesquels les électeurs ont l'occasion de voir ces nouveaux modèles techniques : s'ils existent chez le voisin ou dans une commune autre, c'est une preuve que ce modèle a pu passer auprès des électeurs sans créer de conflit. Il est alors bon à prendre, à calquer, quitte à ce que l'on y apporte une petite touche différente qui marque la distinction de l'élu. C'est notamment le cas des aménagements de places, d'entrées de village, de parkings, etc. qui répètent, avec l'aide efficace des services de l'Etat et en particulier de ceux du Ministère de l'Equipement, des modèles identiques sur l'ensemble du territoire national avec des adaptations locales signifiant la marque du maire.

Toutefois, l'extension de cette pratique d'imitation de la part des élus au domaine du paysage les pousse vers un investissement de plus en plus important dans la patrimonialisation du territoire. Mais celle-ci ne relève-t-elle pas non plus de la répétition d'un modèle de gestion des ressources naturelles ou de l'architecture traditionnelle locale, promu par d'autres administrations davantage porteuses de l'idée de nature, du paysage et du patrimoine? La citation précédente est en tout cas suffisamment évocatrice à cet égard. Effectivement, en contrepoint du caractère créatif

que suppose l'idée de l'aménagement paysager, le paysage a été associé pendant longtemps et sans doute pour longtemps encore à celle de la protection ou de la sauvegarde. C'est en tout cas sous ce type d'action que le paysage a débuté sa carrière politique, pour ainsi dire, avec la loi de 1906 puis celles de 1913 et de 1930. Aussi, pour les élus, l'évocation du terme de paysage fait-elle surgir presque immédiatement celle de la protection, avant même celle de l'action d'aménagement. Cette référence constitue ainsi un modèle de l'action politique qui est en fait aussi opératoire que celui du modèle technique d'aménagement. Il l'est d'autant plus que la progression de l'idée de patrimoine vers le naturel a étendu également au paysage cette conception patrimoniale. S'il est vrai que le paysage a connu un essor dans les milieux politiques et que l'idée fondamentale de ses protagonistes consistait à le promouvoir comme un concept global d'aménagement destiné à réintroduire les dimensions sensible, symbolique, mais aussi écologique dans l'aménagement du territoire, le modèle protectionniste qui était combattu à ce titre, parce qu'il focalisait le regard vers l'exceptionnel ou le remarquable a suivi une trajectoire détournée par le patrimoine. Celui-ci a constitué en quelque sorte un moyen de persister dans la conception même que le politique se fait du paysage. Il opère un glissement vers d'autres paysages ou d'autres objets du bâti ou de nature, parmi lesquels, précisément, la nature sauvage trouve sa place légitime. Ou alors, ce sont des pratiques sociales traditionnelles et leurs effets paysagers, comme en témoigne l'opération de labellisation des paysages engagée en 1993 par le ministère de l'Environnement. Il y avait en effet derrière cette action une conception très patrimoniale du paysage dans le sens où celui-ci a été construit par des activités aujourd'hui en difficulté économique, mais que, au nom à la fois du maintien de l'emploi, de savoir-faire vernaculaires et des formes spécifiques du paysage local, le ministère de l'Environnement cherchait à soutenir. Ce modèle d'action politique a fait son chemin auprès des élus qui l'ont ainsi intégré dans leur propre action en cherchant à le reproduire sur d'autres objets.

L'exemple évoqué par l'un des maires qui ont répondu à l'enquête correspond d'ailleurs parfaitement à la mise en oeuvre de ce modèle, puisqu'il a été inscrit au titre d'un label paysager du ministère de l'Environnement : les "*pierres debout*" de la commune de Névez, dans le Finistère, ont été en effet reconnues comme expression paysagère d'une activité économique spécifique à un pays mais obsolète; la taille du granite et de l'utilisation des blocs de cette roche taillés sous formes de parallélépipèdes rectangles posées verticalement pour composer la base de certaines maisons ou de clôtures est revendiquée par le maire de cette époque comme une action paysagère patrimoniale dont il est particulièrement fier.

Cependant, dans ces actions, le rôle du voyage comme pratique constitutive d'un modèle paysager peut être mise en doute. La circulation des mesures et procédures joue évidemment son rôle et pourrait être considérée comme plus déterminante que le voyage lui-même. C'est dans l'interaction entre les deux que l'on peut imaginer les capacités de mise en oeuvre de ces modèles. D'abord parce que c'est le voyage qui permet de faire prendre conscience à l' élu du caractère original du patrimoine paysager de sa commune : par comparaison, indubitablement, des différences et des ressemblances. Puis par la rencontre d'autres élus ou de techniciens qui ont pour mission de promouvoir ces nouveaux modèles. Chez les techniciens ou scientifiques qui analysent ces disparités ou les spécificités des paysages, le voyage, l'exploration du terrain est un moment privilégié de la consolidation de l'idée de patrimonialisation. Peu à peu se met ainsi en place le modèle du paysage patrimoine qui trouve ses différentes formes d'application. La procédure, institutionnalisée par les techniciens, n'est que l'aboutissement d'un processus de reconstruction et d'instauration au rang de patrimoine d'objets de nature ou d'architecture qui donnent à l' élu une nouvelle forme d'action, mais qui ne correspond pas forcément au sens commun du patrimoine. Peu importe, si ce modèle paysager est un moyen de trouver un consensus social autour de l'action de l' élu. Encore faudrait-il y voir de plus près et analyser précisément ce que ce terme recouvre pour les différents groupes sociaux concernés.

Le voyage comme mode d'observation d'autres vies et des disparités sociales.

L'observation du paysage n'est cependant pas uniquement orientée vers la recherche de spectacles inhabituels mais correspondant à un modèle circulant dans "l'air du temps" ou de modèles techniques destinés à se ranger dans le camp des "modernistes". Il constitue un moment essentiel où la découverte d'autres modes de vie et les "injustices" sociales marquent la mémoire à travers les formes visibles qu'elles prennent dans le paysage : c'est véritablement là où le regard bascule dans un autre domaine, celui du social, même si l'adhésion aux modèles techniques précédents constituent déjà une forme de mise en oeuvre de pratiques socialement définies. Ici, le paysage est un regard porté directement sur les effets différenciés de la diversité et des disparités sociales.

Cette observation débute par le constat d'autres modes de vie, d'une forme complexe d'acceptation de la différence et à la fois de refus de situations d'injustice. Ces moments d'observation sont en effet des paysages marquants de l'épisode du voyage :

"ce qui m'a marqué, au Maroc, ce sont les bidonvilles et toute cette misère dans les villes, c'est horrible, quand on pense qu'il y a des gens qui vivent encore comme ça aujourd'hui, alors que nous, on peut pas dire qu'on soit riche, mais quand même!" (agricultrice, 73 ans, Riec-sur-Belon, Finistère)

"La ville de Los Angeles avec les grouillements de voitures, la ville de Bombay avec la pauvreté et le surpeuplement, une mer noire polluée avec des pétroliers. Les files de voitures évoquent le bruit et la pollution, le surpeuplement évoque la pauvreté, la saleté, la mer "noire" l'extinction de vie des poissons et la pollution des océans (lycéen de 15 ans, Créteil, résidant à Créteil).

"Les bidonvilles (n'importe où dans le monde) parce qu'ils sont le symbole de la misère" (Lycéen de 16 ans, Créteil, résidant à Créteil).

On quitte effectivement le domaine de la grande nature, éternelle, pure et régie par des lois immuables pour rejoindre le champ du social et des problèmes d'environnement. S'il est vrai que les questions qui amènent ces réponses sont légèrement orientées vers la demande de désignation de paysages "laid", on peut cependant se poser la question de la pertinence du terme paysage pour dénommer de telles scènes. Comme on a pu l'indiquer en effet, le paysage recouvre généralement ce qui est beau. Et ce n'est que lorsque la question associe paysage à laideur que sont livrées ces descriptions où surgissent les problèmes sociaux et ceux de l'environnement. On serait alors enclin à penser que l'on n'est plus ici en présence du paysage, concept dont la représentation généralement admise est positive, mais de l'interaction entre la société et la nature c'est-à-dire de problèmes d'environnement. D'ailleurs, ces problèmes qu'évoquent les personnes interrogées sont le plus fréquemment des problèmes de pollution ou de surpeuplement ramenant à des situations d'injuste accès au confort et au partage égal des richesses et des ressources.

Le voyage, qu'il soit réel ou qu'il se fasse par l'intermédiaire des médias ouvre ainsi un autre champ, qui se distingue radicalement de la grande nature ou de la campagne bucolique, encore que celle-ci ne soit que peu valorisée. La recherche des paysages laids ou des environnements dégradés n'est évidemment pas le but des voyages, mais le voyage ouvre ce champ qui alors oppose de manière de plus en plus forte la nature à l'environnement. Le paysage, parce qu'il contient l'idée d'un idéal, ne peut être vraiment laid, mais lorsque le spectacle est laid, il bascule vers la société et les problèmes d'environnement qu'elle affronte. De la grande nature qui isole l'homme au centre d'un milieu intact mais lointain, détaché de la réalité vécue chaque jour, on

passé ici au "paysage" quotidien avec ses problèmes et son association à l'incapacité de la société, ressentie par les personnes interrogées, de les résoudre.

B] Retour au quartier et au champ, vers un paysage populaire.

Au retour du voyage, la question se pose désormais de la place que les modèles identifiés et recomposés lors de la découverte d'autres horizons occupent dans la production du paysage "ordinaire". Précisons ce dernier terme, ordinaire. Il est utilisé ici pour distinguer la production du paysage exceptionnel ou remarquable des paysages qui ne le sont pas, qui relèvent de territoires dont l'aspect n'a pas attiré de marque de reconnaissance particulière par la société ou l'un de ses groupes. Or, précisément, ce qui semble bien distinguer les paysages exceptionnels des paysages ordinaires, c'est que ceux-ci ne renvoient à aucun des modèles qui ont pu être identifiés précédemment. C'est parce qu'un paysage correspond à l'un des modèles inventés par l'un de ces groupes sociaux qu'il devient exceptionnel : ainsi en a-t-il été des paysages pittoresques, qui étaient désignés par la bourgeoisie oisive du XVIII^{ème} siècle comme dignes d'être peints, mais qui peu à peu, sont devenus des paysages "sortant de l'ordinaire", étonnants parce que rares ou rarement vus (les monuments naturels par exemple). Ainsi en a-t-il été également du sublime, au rang duquel furent classés les paysages horribles de la montagne ou du littoral mais que l'on avait apparemment maîtrisés en surmontant la peur qu'ils suscitaient.

On pourrait dire que tous les nouveaux modèles qui surgissent sont susceptibles de qualifier de l'exceptionnel ou du remarquable, alors que tout ce qui ne renvoie à aucun modèle paysager relève de l'ordinaire ou plus exactement du populaire, au sens où aucun groupe particulier, se distinguant du peuple, se hissant hors du peuple, n'en a fourni d'image de l'exception. Peut-être, a contrario, la production de modèles relève-t-elle de l'incapacité de la société à fournir des modèles de paysage "populaire" qui rencontrent l'adhésion de l'ensemble des groupes sociaux concernés, à la fois de ceux qui contribuent à l'émergence de modèles centrés sur de l'exceptionnel et de ceux qui les enregistrent et les utilisent, dans des pratiques sortant le plus souvent de la production ou de l'usage quotidiens du territoire.

C'est donc là, dans ce domaine plus "pratique" du paysage quotidien, que la réflexion doit être poussée, vers la recherche de la manière dont les groupes interrogés se représentent le paysage qui n'est pas exceptionnel, celui de tous les jours, que chacun vit dans l'exercice habituel de ses activités "ordinaires". Dans ce but, l'enquête a comporté un ensemble de questions davantage orientées vers la compréhension de ce

que représentent les transformations vécues du paysage et vers les pratiques auxquelles les uns et les autres se livrent pour produire, consciemment ou en la subissant, cette scène dans laquelle ils évoluent.

1°) Le paysage quotidien : nature ou société dégradées.

Le paysage quotidien relève, dans la vision qu'ont les personnes interrogées de ses transformations actuelles de deux modes différents d'appréciation qui tiennent à l'assimilation du cadre de vie d'une part à la **nature dégradée** et d'autre part à la **société dégradée**. Ces deux modes d'évaluation du paysage quotidien se réfèrent en fait à des schémas relativement galvaudés, qui se retrouvent dans la majorité des discours politiques ou médiatiques, mais à travers lesquels il est possible de saisir des aspirations ou des sensibilités exprimant des désirs d'organisation du territoire qui pourraient permettre de cerner les contours d'un paysage populaire.

La dégradation de la nature fait référence à l'excès de son exploitation par l'homme selon cinq processus de transformation du paysage très récurrents dans les discours : remembrement, lignes électriques, urbanisation, pollution et abandon. Ces cinq processus de transformation paysagère leur permettent de qualifier le paysage dans lequel ils vivent ou en tout cas, c'est à travers eux qu'ils se bâtissent une représentation des transformations de leur cadre de vie. Mais ce sont surtout les trois derniers qui, d'une certaine manière symbolisent la lecture paysagère qu'ils font de leur cadre de vie, ou en tout cas qui permet de relier paysage et cadre de vie. La dégradation de la société est évoquée lorsque les transformations du paysage attirent le regard sur les signes d'injustice ou sur la misère (qui sont généralement associées) ou encore sur le surpeuplement et la contrainte sociale (au sens de l'obstacle à la liberté d'agir). Mais là encore, d'une part, les divers groupes interrogés ne donnent pas la même place à chacun de ces processus, d'autre part, les processus de dégradation de la nature renvoient le plus souvent à des problèmes sociaux.

Le paysage de l'abandon : nature ou société abandonnées?

Le thème de l'abandon est le plus souvent cité par les agriculteurs et par les élus, moins souvent par les autres groupes d'adultes, pratiquement jamais par les jeunes. On devine évidemment la part de stratégie professionnelle derrière ces discours, qui, cependant, sont édifiants pour ce qu'ils signifient dans les dynamiques sociales contemporaines.

Si les signes d'abandon remarquables dans le paysage évoquent pour les agriculteurs et les élus le risque de retour à la nature sauvage, l'embroussaillage, les dangers d'éventuels incendies, ce sont le devenir de la société rurale et le rôle de l'agriculteur dans l'entretien de la nature qui émergent avec eux. Pour les élus, l'abandon, synonyme de désertification, devient très vite un argument de revendication de moyens pour les municipalités qui assimilent la diminution du nombre d'agriculteurs à la baisse du nombre d'habitants, même si celle-ci n'est pas justifiée par les chiffres d'évolution de la population. Derrière la décroissance du nombre d'agriculteurs se profile une imaginaire et stratégique dépopulation, prétexte pour dénoncer la disparition des commerces, l'animation du village ou du bourg ou le risque de voir ces terres abandonnées appropriées par des habitants qui y réalisent un espace à la mesure de leurs aspirations individuelles :

"le pire risque, c'est l'abandon agricole; il faut faire attention à ne pas laisser les gens s'approprier leur petit paradis d'environnement" (Elu de 42 ans, Jura)

L'abandon des terres, pour cet élu, c'est l'occasion que peuvent saisir des individus pour s'approprier le pays, sous-entendant une appropriation par des personnes venues de l'extérieur; le risque d'abandon, c'est ainsi le risque de perdre son identité face à des "étrangers" qui profitent de terres à prendre pour fabriquer leur propre paysage; c'est aussi ouvrir la voie à ceux qui voient la commune comme un territoire qui doit se conformer à ces aspirations, sans doute lointaine de celles des locaux. C'est peut-être aussi voir, à terme, se recomposer l'électorat communal autour de nouvelles demandes, plus "écologiques" et perdre ainsi le pouvoir de la société locale face à ces nouveaux venus.

Les questions restent cependant sans réponse, si ce n'est la nécessaire prise en charge par l'Etat des dépenses inhérentes à l'entretien de la nature :

"Sur la commune, on a moins d'une dizaine d'agriculteurs sérieux; les autres sont à la retraite ou presque. Qu'est-ce qu'on va faire de leurs terres? En plus celles qu'ils abandonnent, près du littoral, elles partent en friches; faut voir ça : les ronciers, les ajoncs, c'est inextricable; en été, comme l'année dernière, on a la hantise de l'incendie. Attendez que quelqu'un jette un mégot là-dedans, et vous verrez. D'ailleurs on l'a vu vers Brocéliande; il faut qu'on nous donne les moyens de défricher tout ça" (Elu de 65 ans, Finistère)

Le recours aux moyens de l'Etat est également la revendication des agriculteurs dont les positions varient autour du thème de l'entretien de la nature :

* tous, globalement reconnaissent la nécessité d'entretenir la nature et en particulier les structures végétales du paysage, haies, fonds de vallées et bords de ruisseau, chemins, mais les moyens envisagés pour y parvenir sont différents d'un agriculteur à l'autre; aucun, sauf le cas évoqué ci-après, n'aborde le problème de la pollution agricole comme un problème de paysage; s'il existe, il apparaît à propos des conflits qui animent la société locale, mais qui ne les concernent pas directement.

* un seul agriculteur revendique pour lui-même la charge de cet entretien : agriculteur qui se dit écologique, il cultive ses terres sans tracteur, avec un attelage de chevaux, n'utilise que du fumier comme engrais, fabrique son pain; marginal et original, cet agriculteur s'est bâti une réputation locale en organisant dans sa ferme un accueil qui est en général le rendez-vous des motards, de marginaux comme lui; il héberge des handicapés en leur confiant des travaux peu complexes. Cette réputation locale, il a su l'organiser, la construire en se campant dans ce personnage se distinguant des autres agriculteurs beaucoup plus productivistes qui se sont gaussés de lui à son installation, mais qui, finalement, reconnaissent qu'il a bien mené sa barque et que lui, au moins et contrairement à eux, a droit à sa photo dans les journaux. Il est devenu une sorte de personnage emblématique de la région, l'envers du modèle breton qui, d'un certain côté, justifie leur choix. Il représente à lui tout seul l'un des faces d'un carnaval local, l'autre face étant représentée par l'agriculture dite moderne : les traditionnels contre les modernes, mais aussi les pauvres contre les riches. Ce paysage qu'il défend, c'est aussi la face inversée d'un carnaval paysager où le modèle dominant est celui des champs de maïs et des ateliers des producteurs de porcs ou de volailles. Aussi son rôle de bouffon est-il reconnu avec un certain respect fait d'irrationnel et de nostalgie, mais aussi peut-être de crainte qu'il ait finalement raison face au déferlement de l'agriculture moderne mais polluante et destructrice de la nature.

Il a pris également une part active à la reconstitution des fêtes locales de mise en valeur des traditions locales. L'abandon, pour lui, c'est le résultat malheureux et inéluctable de la politique productiviste agricole qui a arasé les talus et les haies dans les parties les plus planes du territoire communal, alors que les fonds de vallée partent en friches; sur ses terrains, lui, il taille les arbres à la serpe, à la hache, sans tronçonneuse, comme les ragosses et les têtards d'autrefois, débroussaille les chemins en mettant à l'ouvrage ses "invités", avec l'idée plus ou moins floue de la reconstitution d'une communauté "écologique", selon l'idée qu'il se fait de la communauté villageoise

passée. Mais en même temps, son exploitation ne perdure que grâce à cette fréquentation jugée parfois intempestive par les voisins, de marginaux débarquant en troupe sur leurs motos dans la ferme et grâce à la vente des produits biologiques de son exploitation.

Ce mode de conduite du paysage, qu'il rebâtit selon les pratiques anciennes (il reconstitue les toits des bâtiments en chaume, par exemple, refuse que le sol des bâtiments soient fait d'un autre matériau que la terre battue, n'accepte que des toilettes que sous la forme d'une fosse d'aisance), il le justifie en se fondant sur la permanence imaginée des systèmes anciens de gestion de la nature : si nos ancêtres ont duré si longtemps avec leurs manières de faire, c'est bien qu'elles avaient fait leur preuve à travers leur mise en oeuvre dans la longue durée. C'est le modernisme, avec sa violence et sa rapidité, avec ses techniques dures et non réfléchies, l'injustice faite par les grosses exploitations aux petites qu'elles dévorent, qui a abouti à cet abandon des zones les moins exploitables par les machines; lui, avec ses chevaux, peut encore cultiver des terres non rentables pour les agriculteurs mécanisés, productivistes, qui en outre, polluent les eaux des rivières voisines.

Le modèle de paysage auquel il adhère est celui de la nature bucolique paysagée par la paysannerie d'antan, (il assimile la Nature à une personne blessée par le modernisme), mais il l'insère dans la société locale contemporaine comme une représentation théâtrale qu'il lui joue et qu'il se joue à lui-même; sa ferme est une scène dont il est l'acteur principal et les sollicitations dont il est l'objet par la presse régionale s'inscrivent dans ce jeu qui le légitime au regard de ses voisins.

* les autres agriculteurs, qui adhèrent en général au modèle productiviste, cherchent tous les moyens possibles pour se débarrasser de cette tâche qu'ils jugent pourtant indispensable d'entretien de la nature :

"On ne pourra pas refuser d'entretenir la nature, on ne pourra pas se passer de subventions pour ça" (Agriculteur de 39 ans, Finistère).

Mais cette déclaration est claire : il faudra les payer pour faire ce travail qui, fondamentalement, les embarrasse. Lorsque cet agriculteur évoque la nécessité des subventions d'Etat ou européennes, il estime que ce n'est pas à lui d'effectuer la tâche :

"Ça nous permettra de payer un ouvrier pour faire le travail de nettoyage des chemins à notre place; pendant ce temps on pourra davantage se consacrer à notre travail et le faire mieux" (idem).

L'acceptation de ce statut de "jardinier du paysage" par certaines organisations professionnelles agricoles, n'est en réalité qu'une adhésion de façade. Agriculteurs-producteurs ils sont, agriculteurs-producteurs ils souhaitent rester. D'ailleurs, la meilleure façon de se débarrasser de ces tâches est tout simplement de supprimer au maximum ces objets naturels qui leur donnent un surcroît de travail : l'exploitation de cet agriculteur est une tache de champs ouverts dans les vestiges de bocage alentour; il a arasé l'essentiel des talus et des arbres qu'ils portaient. Mais autour des bâtiments d'exploitation et d'élevage, il a planté des haies de conifères à la fois pour se préserver des vents dominants et pour masquer les hangars et se ménager un cadre d'intimité à l'abri des regards de ceux qui passent devant chez lui, sur la grande route. Il attribue alors à ces haies un rôle écologique qui remplace celui des talus qu'il a supprimés.

Cette attitude se retrouve à peu près chez tous les autres agriculteurs interrogés, avec des nuances cependant : l'un des voisins du même exploitant, éleveur de porcs comme lui, a conservé une grande partie des haies bordant les parcelles qu'il exploite. Mais il ne les entretient pas lui-même :

"Non, c'est pas moi qui les taille; j'ai un voisin qui est ouvrier à Moelan qui vient avec un copain et qui taille les arbres. Il se paient avec le bois et m'en laissent pour ma cheminée (...) bien sûr, je les guide, ils font pas ça n'importe comment, je leur dis comment ils doivent faire, je leur montre quels arbres ils doivent émonder; moi, je trouve que c'est indispensable de garder des arbres autour des fermes et autour des parcelles. J'en ai planté des centaines autour des bâtiments, ça fait plus propre" (Agriculteur de 51 ans, Finistère)

De fait, le siège d'exploitation de cet agriculteur est remarquablement entretenu et organisé et entouré de haies de cyprès. Sa porcherie est gérée avec des techniques informatiques, sa maison neuve fait preuve d'une recherche de modernité architecturale, tout en n'étant pas une maison d'avant-garde. Il se pose comme un agriculteur "performant", qui a intégré les exigences écologiques de la société contemporaine, mais reste encore fondamentalement producteur en se déchargeant des tâches d'entretien de la nature sur des professions qui recherchent des revenus complémentaires. Dans le fond, ces agriculteurs contribuent à ancrer l'agriculture productiviste d'une société en crise en reportant les travaux d'entretien de la nature sur des groupes sociaux qui éprouvent le besoin d'améliorer leurs revenus.

On peut ainsi se demander si cette exigence d'entretien de la nature n'est pas un moyen pour la plupart des agriculteurs qui se positionnent comme des producteurs

"modernes" de s'affirmer dans la société locale et de consolider la place qu'ils y occupent en s'octroyant un statut leur permettant de se préserver d'une crise à laquelle ils refusent de participer et dans laquelle cette exigence d'entretien de la nature doit être confiée à d'autres qu'eux. Même s'ils en sont les intermédiaires obligés, ils souhaitent en garder la maîtrise, mais ils n'en seront pas les exécuteurs; cette tâche reviendra à d'autres groupes, plus ou moins marginalisés par la crise; d'un certain côté, ils profitent de cette situation pour s'octroyer une position plus affirmée, plus circonscrite à un métier de producteur reconnu qui gère, dans une nouvelle configuration sociale, un espace dont ils conservent la souveraineté.

* Si la majorité des agriculteurs interrogés adhèrent au modèle productiviste, ils n'en sont pas moins critiques à l'égard du paysage que celui-ci produit, en dépit de ces attitudes de maintien de leur statut social. Un vrai débat semble s'ouvrir dans la profession agricole, même si celle-ci n'entrevoit pas les moyens de changer ses pratiques, à l'image de la discussion qui s'établit dans ce couple d'agriculteurs où mari et femme ne partagent pas les mêmes convictions :

Elle : *"Ce qui a changé, c'est les talus qui ont disparu; l'agriculture, elle démolit le paysage."* Lui : *"S'il n'y avait plus d'agriculture, ce serait le désert; il n'y a déjà plus de vaches dans le paysage"* (Agricultrice de 73 ans et agriculteur de 83 ans, Finistère)

Pour lui, effectivement, il semble que le paysage dont il garde la nostalgie est le paysage pastoral où les bêtes se remarquaient dans les champs, manifestant par là leur propre présence. C'est la question de l'existence même des agriculteurs dans le paysage que l'abandon des terres soulève, alors que sa femme met l'accent sur le rôle que l'agriculture moderne a joué dans la disparition des talus et haies. Il faut dire que ce couple d'agriculteurs âgés a conservé la mémoire de l'époque où ils fabriquaient encore des talus en empilant des mottes de terre prélevées sur le pourtour des champs et en y plantant des chênes et des châtaigniers. Leur retraite constitue un moment où resurgissent les souvenirs du paysage qu'ils ont contribué à construire et à déconstruire en édifiant tout d'abord ces talus, puis en les arasant pour adhérer au mouvement de modernisation de l'agriculture. Lui, en effet, éleveur de bovins dans la première phase de sa vie professionnelle est ensuite devenu éleveur de porcs hors-sol. Leurs attitudes respectives sont révélatrices d'un trouble profond devant les problèmes qu'ils ont affrontés et ceux que l'agriculture contemporaine provoque. Trouble d'autant plus grand qu'elle a été l'une des premières agricultrices du Finistère à participer à la création de gîtes ruraux et à l'accueil à la ferme et que les multiples discussions qu'elle a eues avec les citadins hôtes de ses gîtes lui a fait découvrir d'autres manières de voir

la campagne. Elle, occupée à plein temps par l'entretien des gîtes et l'accueil des vacanciers, a délaissé l'activité agricole. Elle a ainsi pris une distance avec les pratiques du métier de paysan et sa vision du paysage en a été de toute évidence marquée. Lui, à l'inverse, s'est réfugié dans l'exercice de son métier d'agriculteur auquel il s'est entièrement consacré et il ne peut être qu'angoissé devant la disparition des exploitations environnantes, bien que la plus grande majorité de ses terres soient reprises par des membres de sa famille.

L'évocation du passé de ce paysage est pour eux un moment d'interrogation sur leur propre vie, sur ce qu'ils ont bâti, transformé, sur les relations qu'ils ont entretenues avec la société locale, moment qui s'inscrit dans les questions que l'agriculture moderne pose à la société contemporaine. Dans la dernière phase de leur vie, ils tournent leur regard en arrière en évitant cependant des questions âpres, comme celles que pose la pollution de l'eau de leur puits, devenue imbuvable, de l'utilisation de désherbants actuellement interdits, que lui-même continue à épandre le long des champs, parce qu'il les trouve plus efficaces pour éradiquer les ronces et les épines.

Signes de l'abandon, ronces et épines constituent la manifestation paysagère la plus remarquée par les agriculteurs de leur présence dans le territoire, qui permet en même temps d'éluder d'autres questions plus difficiles :

"C'est plus agréable de se promener dans des paysages entretenus, c'est plus joli que des épines. Si, si, c'est important, ça se remarque; nous, on y remarque" (Agriculteur de 58 ans, Côte d'Or).

"Les champs à l'abandon, ça me serre le coeur, c'est à cause de la modernisation, on voit ça dans les montagnes, les pays les plus pauvres; sur les terres riches on abuse de la modernisation, ça dénature les récoltes" (Agriculteur de 69 ans, Jura).

L'envahissement du paysage par les épines et les broussailles focalise en effet le discours des agriculteurs parce qu'il légitime leurs revendications de permanence en tant que groupe professionnel dans la société, mais elle détourne la discussion de problèmes plus graves que l'on a du mal à aborder : la pollution agricole ne semble pas exister, en dehors de l'avis de l'agriculteur "écologiste" évoqué antérieurement et de cette dernière allusion à la "dénaturation" des récoltes, peu précise en vérité, mais qui révèle l'opposition ressentie par cet agriculteur de montagne, relativement âgé, à l'agriculture des "terres riches". C'est bien évidemment l'injustice qui se manifeste entre l'agriculture moderne des régions favorisées de celle des pays pauvres que cet agriculteur souligne devant la difficulté de cette dernière à se maintenir. L'abandon du

paysage signifie l'abandon de ceux-là, agriculteurs des régions défavorisées ou soumises à des contraintes naturelles dans la redistribution des primes. Ils le sentent bien : l'agriculture qui intéresse les instances de l'Etat, c'est l'agriculture qui procure les meilleurs revenus, celle qui, organisée, est privilégiée dans les politiques agricoles, la PAC ou la politique nationale. Les autres sont abandonnés à leur sort, ou alors soutenus hors du seuil de l'exclusion par des aides qu'ils savent dérisoires par rapport aux primes accordées à l'agriculture productiviste des régions riches.

La transformation du paysage par l'agriculture est au coeur de questions plus générales sur le devenir du territoire et sur la société contemporaine; si l'abandon des terres peut paraître comme un élément stratégique, notamment, du discours, le remembrement également interroge les agriculteurs qui y voient des raisons de se poser des questions sur leur rôle actuel et futur dans la gestion de la nature, mais ils en profitent pour aborder les problèmes que soulèvent les divers processus qui modifient l'ensemble des paysages :

"Ce qui change dans le paysage, c'est la désertification et le déboisement" (Femme d'agriculteur de 41 ans, Drôme).

"Ce qui change, pour l'agriculture, c'est beaucoup de défrichage; les remembrements n'ont pas tout arrangé, la suppression de bouchures, de la végétation, ça a simplifié le travail, mais ça a pas mal détruit aussi; la mécanisation ça a fait du mal aussi; on a supprimé la main-d'oeuvre (...) ça referra du bois dans pas longtemps. Aux abords des villes aussi, les grandes tours elles déparent un peu, c'est pas très élégant" (Agriculteur de 58 ans, Côte d'Or).

Il est vraisemblable que ce discours n'aurait pas eu la même teneur il y a une vingtaine d'années : peu d'agriculteurs raisonnaient alors le remembrement en termes de destruction de la nature; ce qui les préoccupait dans la grande période du remembrement, c'était davantage le problème de la juste redistribution des terres et de la conservation de parcelles dont ils connaissaient les qualités agronomiques ou symboliquement et socialement marquées. Cependant, il semble que le remembrement ne soit plus vraiment un problème d'actualité : il est peu mentionné, en dehors de cette citation où il occupe une place identique à d'autres processus.

L'urbanisation : la couleur, le "bruit et l'odeur".

La socialisation de la question du paysage, les questions posées à l'agriculture ou l'observation des transformations du paysage dans un contexte de crise font surgir un ensemble de questions sur la production de ces paysages "ordinaires" qu'évoque cet agriculteur à travers son allusion aux tours des périphéries urbaines. En effet le processus de l'urbanisation et l'urbanité contemporaine sont sans doute ce qui préoccupe le plus l'ensemble de la population interrogée et qui concentre la plupart des critiques faites à l'égard de l'évolution du paysage actuel :

"Ce qui change le plus c'est les zones industrielles aménagées de façon anarchique, le village qui s'agrandit; les habitations ne sont pas des plus belles; c'est aussi les petites constructions de week-end, les caravanes d'abord puis la construction qui se fait autour; les lotissements me gênent moins : c'est plus concentré, plus organisé" (Agriculteur de 39 ans, Hérault, originaire de la Garonne)

" Dans la région, il y a beaucoup de terres abandonnées, du soleil mais aussi la pollution, le vandalisme, la garrigue, la mer, les autoroutes, encore quelques coins de vignes, quelques habitations en plus, une grosse ligne EDF; et le complexe sportif : celui-là il est pas super dans le paysage" (Agriculteur de 50 ans, Hérault)

Livrées en vrac, tous les poncifs mêlés de la nature dégradée, pollution urbanisation anarchique, autoroutes, lignes EDF, constructions banales, mais aussi du social dégradé, vandalisme notamment, apparaissent comme des qualificatifs du paysage actuel, ordinaire, mais qui est bien la vision qu'ils se font de la réalité de leur cadre quotidien et s'articule avec la question de l'urbanisation en tant que "mode d'habiter"⁴⁰. D'ailleurs, dans la représentation que se font les personnes interrogées d'un paysage laid, la ville arrive largement en tête, surtout chez les jeunes (51%) alors que le "modèle" de paysage laid est plus diversifié chez les adultes (34% d'entre eux citent la ville). Or, la ville laide, pour cette population de l'ensemble de l'échantillon d'enquête, n'est pas n'importe quelle ville : c'est la ville métropole tout d'abord (voir carte annexe) : les grandes capitales comme New York, Tokyo, et surtout Paris (chez les adultes), d'abord; puis c'est la ville où l'on habite, surtout pour les jeunes interrogés dans des milieux urbains, avec cependant une ambiguïté liée au fait que cette ville permet aussi les relations sociales, comme le "quartier" ou le centre commercial et qu'elle est le lieu d'expression du monumental, évoqués précédemment.

⁴⁰A propos de ce concept, voir notamment : Nathalie BLANC, La nature dans la cité, Thèse de géographie de l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne, 1995

"J'éviterai d'en parler et on passe à autre chose; nous vivons à Créteil dans des "cages à lapins" et ce que nous voyons ce sont les immeubles d'en face" (Lycéenne de 16 ans, Créteil, originaire d'Equateur).

"il y a des lignes de chemin de fer horribles, une centrale électrique et plusieurs immeubles" (Lycéenne de 15 ans, Créteil, originaire de La Réunion).

"Comment je vois Fabrègues : le vieux village avec ses vieilles maisons, le porche, la vieille tour, la fontaine, et malheureusement un peu trop de constructions nouvelles et des quartiers avec des maisons sur 200 m2, c'est regrettable, on s'efforce d'avoir des parcelles plus grandes, j'ai 1300 m2, c'est étriqué, il y a la promiscuité, des disputes entre voisins" (Elu de 70 ans, Hérault)

"L'arrachage des vignes, et des vergers, la cabanisation contre laquelle je lutte vainement, l'urbanisation touristique qui consomme des superficies autrefois cultivées; tout le monde n'est pas du même avis; les ABF et les inspecteurs des sites ne sont pas d'accord avec les maires, certaines cabanettes sont bien jolies et ne sont pas des verrues, d'autres opposés; je suis entre les deux : j'essaie d'interdire sauf s'il y a un effort de matériaux et couleurs" (Elu de 65 ans, Hérault)

"C'est moche, c'est gris, c'est vieux, les immeubles tombent en ruine et c'est mal fréquenté, en plus on entend les avions à longueur de journée. Rien ne me plaît, à part mon jardin et ceux de mes voisins. Tout me déplaît. En plus on ne peut marcher sans regarder tout le temps par terre à cause des chiens" (Lycéenne de 16 ans, Créteil, originaire de Haïti).

"J'habite au milieu d'immeubles avec des rues où passent beaucoup de voitures (...) beaucoup de choses me déplaisent : la quantité d'immeubles, de voitures qui entraînent la pollution et la dégradation de l'environnement" (Lycéenne de 16 ans, Créteil, originaire de La Réunion).

"Il y a un immeuble en face du mien, un autre à droite, et un aussi à gauche, y en a même un derrière. Mes voisins d'en face sont géniaux. Mais c'est tout de même gênant d'être observée à longueur de temps dans son appartement. en effet, les immeubles étant trop proches, on voit tout d'un immeuble à l'autre" (Lycéenne de 15 ans, Créteil, originaire d'Israël et Iran).

Si les représentations sont en effet généralement négatives, il n'en reste pas moins que certains jeunes attribuent à leur lieu de vie des valeurs liées à la sociabilité

ou aux pratiques sportives que les équipements permettent d'exercer et qui donnent à la ville un autre aspect, qui devient ainsi plus naturel, mais qui est toujours marqué par la contrainte sociale, exprimée par les signes contraires à la liberté d'agir, remarqués notamment par un enfant d'immigré :

Là où j'habite, c'est un endroit calme, presque la campagne, 10.000 habitants à 5 minutes du centre de Lyon. Ce qui me plaît : le calme et l'accès direct au centre ville; ce qui me déplaît : l'extinction des petits commerçants, la densité d'habitations qui augmente (lycéen de 21 ans, Lyon, originaire de la Drôme).

Il y a un grand lac, tu peux faire de la voile, etc. ...pique-niquer; beaucoup d'endroits pour faire du sport, toute la ville est fleurie et sportive. Il y a un grand centre commercial. Tout me plaît, sauf qu'il y a trop de flics (lycéen de 15 ans, Créteil, originaire du Cameroun).

Il y a en fait une contradiction fondamentale entre ce qui plaît et ce qui déplaît : d'un côté le calme et ce qu'il signifie en termes d'absence de possibilités de relations sociales et de l'autre côté l'animation et ce qu'elle signifie en termes de promiscuité et de pollution visuelle et sonore :

C'est sur une route animée, un immeuble de 7 étages. Les mêmes immeubles sur toute la rue et derrière il y a le lac; ce qui me plaît, c'est animé et il y a toujours du monde. La même chose me déplaît aussi (lycéenne de 15 ans, Créteil, originaire de l'Isère et de Seine-et-Marne).

Cette contradiction doit être soulignée parce qu'elle est également relevée dans l'appréciation des paysages de la grande nature sauvage elle-même : d'une part cette nature est considérée comme une sorte d'échappatoire à l'ensemble des contraintes sociales qui caractérisent la ville, mais elle ne peut être envisagée comme un paysage quotidien que l'on aimerait avoir sous ses yeux tous les jours, en raison de la peur qu'elle suscite, c'est-à-dire de l'isolement et de l'absence de sociabilité qu'elle signifie. Au fond, on peut se demander si ces contradictions ne renvoient pas à cette incapacité des sociétés à gérer et produire, dans les formes actuelles, un paysage populaire où l'interaction entre le social et le naturel serait assurée.

Dans le regard porté sur l'urbanisation et l'urbanité apparaissent en réalité deux visions différentes, l'une liée à la vision esthétique et formelle du paysage produit par ce processus, comme les lignes électriques qui reviennent souvent comme l'un des éléments dont la société contemporaine ne peut se passer, l'autre constituant la facette sociale de ce que signifie vivre dans un paysage qui s'urbanise. La vision esthétique

renvoie à ce qui a déjà été évoqué précédemment à propos de la ville et de sa signification anti-naturelle, donc négative, associant la laideur au paysage : *moche, gris, horrible, sale, verrue, ruine*, pour ne citer que les termes issus des citations antérieures. Mais ce n'est pas ce qui est finalement le plus marquant de ces discours. Le pan de la signification sociale est beaucoup plus affirmé, avec des termes, des faits ou des expressions sans doute galvaudées, mais qui disent bien comment ces paysages quotidiens sont vécus : *cages à lapins, cabanisation, promiscuité, disputes, pollution, bruit (des avions), vis-à-vis gênant, saleté des trottoirs*, etc. Dans l'ensemble des réponses de l'enquête, l'urbanisation et ce qu'elle entraîne dans le mode d'habiter sont vécus le plus souvent ainsi, comme un processus qui signifie le mal-être, la gêne et aussi parfois l'insécurité (moins souvent d'ailleurs).

La grande majorité des réponses procèdent presque toujours de la même manière de penser le paysage produit par ce processus : démarrage sur les caractéristiques esthétiques, qui ne sont d'ailleurs pas amplement détaillées, puis glissement assez rapide sur ce que ce processus signifie en termes de rapports sociaux ou en termes de critique de l'absence de volonté institutionnelle ou politique d'organiser ce processus. Les lotissements paraissent d'ailleurs moins gênants, parce que plus organisés, plus concentrés, surtout pour les agriculteurs qui voient dans l'urbanisation l'effet consommateur de terres.

Les avis des élus révèlent cependant une hésitation entre esthétique et volonté organisatrice d'un groupe social dans l'espace : le paysage quotidien, ils cherchent à l'améliorer par les couleurs ou les matériaux des constructions, de manière à ne pas se heurter à l'avis des Architectes de Bâtiments de France ou à leurs administrés qui souhaitent construire une "cabane" ou par une organisation spatiale visant à aplanir les conflits de voisinage. Une parcelle de 1300 m² est préférable à une parcelle de 200 m², parce qu'elle constitue, entre les résidents, un tampon qui évite la promiscuité. Ils contournent l'obstacle de la diversité des avis et des opinions en trouvant des solutions de compromis qui ne portent pas sur le fond du problème auquel ils sont confrontés, mais sur un dérivatif. Chercher à colorer les cabanes pour qu'elles soient acceptées par les services de l'administration n'est qu'une solution bâtarde qui transige entre le pourquoi des cabanes et la vision paysagère esthétique des ABF. Préférer une parcelle de 1300 m² à une parcelle de 200 m², c'est également résoudre par un artifice un conflit social : puisque la densité de construction provoque des conflits de voisinage, la solution envisagée consiste à diminuer cette densité, sans chercher à se poser la question des raisons de ces conflits.

Un comportement identique est observable dans la manière dont les élus envisagent le volet "paysager" du permis de construire : leur avis ne porte pas spécifiquement sur la facette paysagère de la gestion de cette procédure, mais sur la procédure elle-même, et sur la difficulté qu'elle présente dans son application. Ils ne se posent pas la question des formes architecturales susceptibles de produire une habitation ou une construction contemporaine. Ils gèrent cette question en cherchant précisément à l'éluder, soit en s'abritant derrière les arguments techniques que leur suggèrent les techniciens de l'administration de l'Équipement chargés de l'instruction ou des Architectes des Bâtiments de France, soit en se réfugiant dans un argumentaire pseudo paysager bâti sur la notion de l'intégration, même si le terme n'est pas toujours cité. L'intégration revient alors à accepter ce qui est le plus proche de la norme, d'un modèle architectural régionalement admis, dans lequel peuvent être repérés les signes de cette appartenance régionale, et où s'insinuent des manifestations de leur propre sensibilité esthétique, qui n'est évidemment pas appuyée sur une connaissance théorisée de l'architecture. Ce qu'il ne disent cependant pas, mais que l'on connaît par des discours extérieurs, c'est qu'interviennent également dans leur décision des facteurs liés aux rapports sociaux et à la position du pétitionnaire du permis dans la société locale, facteurs qui jouent dans certains cas, un rôle essentiel.

La pollution : un paysage uniquement beau est-il paysage?

Peu citée par les adultes, en dehors de quelques personnes n'appartenant pas à la profession agricole, la pollution évoquée surtout par les jeunes comme facteur de dégradation du paysage pose le problème de l'appartenance d'un objet non visible au champ du paysage. Effectivement, la pollution n'est pas évoquée par les agriculteurs, et les autres adultes n'y font que des allusions rapides et peu précises.

Pour les jeunes, les grands risques du paysage sont en effet cette pollution qu'ils ne voient pourtant pas d'une manière évidente dans le paysage. Non visible, ce risque relève-t-il réellement du paysage? Si l'on se réfère aux théories de A. ROGER ou de A. BERQUE, la pollution appartient au domaine de l'environnement et ne peut être considérée comme un problème de paysage, mais comme un problème d'environnement au champ duquel le paysage est étranger. Même si ces auteurs reconnaissent qu'il existe des relations entre environnement et paysage, ils séparent les deux champs, le paysage appartenant pour eux à ce qui est de l'ordre de la relation visuelle entre un sujet et un objet, l'environnement étant de l'ordre de la relation matérielle avec cet objet. Peut-on alors comprendre que les jeunes n'ont pas encore acquis une culture paysagère suffisante pour faire la distinction claire des différents

concepts et que cette relation qu'ils établissent entre pollution et paysage procède d'un amalgame similaire à celui que l'on pourrait faire entre écologie et paysage, et qu'ils ne font pourtant pas. Si tel était le cas, on pourrait alors affirmer de même que les agriculteurs n'évoquent pas la pollution parce qu'ils font bien la distinction entre paysage et environnement. Or, ce n'est évidemment pas pour cette raison qu'ils oublient de parler de la pollution de l'eau par les nitrates alors qu'ils sont parfaitement au courant de cet effet. Ils ne la considèrent pas comme un processus tangible, elle ne se matérialise pas directement dans le territoire par des relations qu'ils peuvent identifier entre les épandages d'engrais ou de lisier et la forte teneur de l'eau en nitrates. Mais dans leur oubli, il y a peut-être davantage de stratégie d'un groupe que de représentation d'un phénomène écologique. Il est difficile pour un agriculteur qui épand régulièrement des lisiers dans les champs, comme ceux du Finistère que l'on a interrogés, d'admettre qu'il contribue à la pollution de l'eau.

L'évocation par les jeunes de la pollution comme un processus de dégradation du paysage ne peut être assimilé à une confusion. D'abord parce que dans l'appréciation positive qu'ils ont du paysage, en tant que concept, ils lui attribuent une valeur de pureté que détruit la pollution. Ensuite parce que eux-mêmes se font du paysage une représentation plus proche du cadre de vie ou du milieu de vie, alors que les adultes voient davantage le paysage comme un tableau différent et distant de ce cadre de vie. Cette représentation est particulièrement claire chez les jeunes lorsqu'ils évoquent les paysages qu'ils considèrent comme laids où ils associent nettement cette pollution, la saleté et les mauvaises odeurs à un milieu de vie dégradé et où ressurgissent la cité, le ghetto, le bidonville, la grande ville, la centrale nucléaire et ses risques :

Un paysage laid ce serait : la vue des ghettos, la vue d'une usine, la vue d'une décharge, à partir d'une colline par exemple, parce que tous les trois ont détruit la nature et sa pureté, cela donne une impression de saleté (lycéenne de 16 ans, Créteil, originaire du Var et de l'Hérault).

Les dépôts de déchets sur les plages, des arbres qu'on a coupé car c'est la pollution, donc c'est pas bien et c'est laid (lycéen de 16 ans, Créteil, originaire de Syrie).

Les assemblages d'immeubles ne me plaisent pas beaucoup, le trafic de voitures, d'avions, c'est bruyant et ça sent mauvais (lycéenne de 15 ans, Créteil, originaire de La Réunion).

La cité de Vitry, parce que c'est sale (lycéenne de 16 ans, Créteil, originaire de la Tunisie rurale).

Un parking de voitures, un centre ville d'une grande ville, une mer polluée, parce que des voitures c'est laid, un centre ville c'est bruyant et plein de fumée, on n'y trouve tout ce qu'on devrait trouver à la poubelle (lycéenne de 17 ans, Albertville).

Les décharges publiques, un paysage où l'on trouve une centrale nucléaire, les mers polluées, pour leurs couleurs, il n'y a pas de vie (Lycéen de 16 ans, Albertville, originaire de Turquie).

Les grandes villes, les paysages recouverts d'industrie, les paysages sans forme, sans relief comme les plaines, les plateaux parce qu'ils nous montrent la reconversion de la nature faite par l'homme, bien sûr, c'est l'avenir, mais les constructions ont déjà recouvert une bonne partie de la nature et en plus, ce qui reste commence à être détruit par la pollution (lycéenne de 19 ans, Albertville, originaire de la Meuse).

Tchernobyl, une très grande ville, le Brésil (les bidonvilles); la concentration de gens est beaucoup trop importante et de béton aussi d'où la pollution (Lycéen de 17 ans, Albertville).

Cette association de la laideur du paysage à la pollution, aux risques majeurs ou au surpeuplement dans une vision du paysage plus proche du cadre de vie pourrait paraître contradictoire avec que leur conception qui assimile le terme paysage, dans son aspect positif, à la grande nature lointaine. Bien au contraire; il semble en effet que plus la représentation du cadre de vie ramène aux grands problèmes d'environnement que la société doit affronter, plus le paysage, parce qu'il signifie d'abord et en premier lieu désir d'une amélioration de ce cadre de vie, qui serait ainsi le paysage populaire, s'éloigne de la réalité vécue. Cette apparente contradiction se retrouve d'ailleurs dans l'idée que les jeunes se font de ce que pourrait être un paysage idéal : un paysage où seraient résolus les problèmes d'environnement et de société :

Pour moi, le paysage idéal ce serait un paysage sans haine et sans pollution (lycéenne de 19 ans, Albertville, originaire des Vosges).

Un paysage idéal serait un paysage où technologie et nature ferait bon ménage, c'est-à-dire pas de pollution pour la nature, mais implantation d'immeubles et d'industries car je pense qu'on a besoin de l'un et de l'autre (lycéen de 15 ans, Créteil.).

Cette représentation du paysage auquel on aspire ne se retrouve pas avec les mêmes attributs chez les adultes qui, à la fois, sont davantage prisonniers d'une conception plus esthétique (harmonie+beauté) et en même temps évacuent plus

souvent les problèmes d'environnement soit parce qu'ils les occultent, soit parce que leur signification sociale leur fait peur; elle les conduirait à remettre en cause trop de certitudes dans leur conception du monde et leur mode de vie.

Bâtir son paysage : une aspiration limitée par des normes sociales.

Dans la manière dont les élus envisagent la gestion du paysage communal, ceux-ci contribuent à l'ancrage de l'idée que le paysage "populaire" est celui de l'anti-projet, d'un affadissement des formes architecturales et paysagères parce qu'ainsi, elles ne cherchent pas à se distinguer d'une normalité admise mais non innovante. Un processus de synergie sociale se produit entre les élus et les nouveaux résidents qui construisent des habitations : l'essentiel reste quand même de se faire admettre en adoptant un modèle de maison et d'habiter conforme aux usages sociaux habituels. Dès le choix de la parcelle, ce processus de digestion réciproque du nouveau résident se met en place : le POS règle déjà la question de la constructibilité qui gomme, sous forme de norme, toute aspérité imaginative et renforce le poids des zones déjà urbanisées.

Le premier critère de choix auquel doit s'affronter le futur résident est précisément celui de l'emplacement de la parcelle et de son coût :

"On habitait au Havre, mais on n'aimait pas Le Havre, cette tristesse du paysage qui se répercutait sur les gens, ils étaient tristes, maussades, stressés. On voulait aussi se rapprocher de la famille qui habite ici; j'aime bien ce bourg et je connaissais ce coin parce que je jouais avec une copine qui est du coin; on est allé chez le notaire, mais on ne savait pas qu'il y avait un terrain à vendre ici; beaucoup de choses ont joué : la taille de la parcelle, qu'il y ait du monde autour, qu'on soit près du bourg mais en ayant l'impression d'être à la campagne, avec les talus et les arbres, le prix (...) Il y a bien quelques maisons en plus, mais c'est dans l'ordre des choses; j'aurais préféré peut-être qu'il y ait moins de maisons, mais étant toute seule souvent, je préfère avoir des maisons autour".
(Nouvelle résidente de 34 ans, Finistère)

Ce qui a compté dans ce cas, c'est d'abord la fuite de la ville pour le retour au pays; dans la plupart des autres cas, c'est la possibilité de trouver un travail, suivie par le souhait de retrouver son sol. Mais la suite des choix n'est pas davantage guidée par des intentions liées au paysage : opportunité foncière et coût du terrain orientent l'implantation, eux-mêmes déterminés par la politique urbanistique de la commune. Le reste suit la même logique, dans la plupart des cas étudiés. On fait appel à une entreprise de construction ou à un promoteur de pavillons qui proposent un modèle

banalisé de maison auquel le futur résident apporte sa marque personnelle selon ses capacités financières et ses aspirations : taille de la maison et nombre de pièces ou de fenêtres, puis couleurs des fenêtres, des enduits, etc., le tout déjà digéré par les normes urbanistiques que le constructeur a introduit dans son modèle :

"on voulait cette maison avec trois fenêtres sur le toit. Le reste c'est le conseil des artisans; on n'a pas eu le choix des couleurs : mon mari préférait le blanc, moi le marron, il y avait aussi le bleu qui va soi-disant avec les maisons de la mer; on a choisi le marron; on a choisi le parement de pierres" (Nouvelle résidente de 34 ans, Finistère)

La part de liberté créative est ainsi fortement limitée aux détails, et encore : la couleur des fenêtres est également puisée dans des modèles régionalement admis et souvent diffusés par la presse spécialisée, qui contribue largement à les ancrer et les rendre légitimes par cette publicisation : le bleu des fenêtres et portes des maisons de Bretagne, ce sont les pêcheurs qui l'ont instauré parce qu'ils disposaient, à titre d'aides de l'Etat, de stocks de peinture bleue destinée à repeindre les coques de leurs bateaux; ils ont utilisé les excédents de cette peinture pour les fenêtres et portes de leurs maisons, créant ainsi un modèle régional qui s'est diffusé et qui fait partie de l'image actuelle de la Bretagne touristique et maritime, alors que l'habitat populaire breton était loin de ce modèle. Ce sont d'ailleurs souvent les résidents secondaires qui l'appliquent pour signifier leur intention de se fabriquer des racines bretonnes. Chez les locaux ou nouveaux résidents qui appartiennent au "pays", l'attitude est partagée entre ceux qui souhaitent se couler dans un courant s'affirmant comme moderne, soutenu par les résidents secondaires, ou au contraire s'en démarquer et rester dans un modèle "rustique" : alors, le bleu est banni, il est, comme les peintures de Gauguin, trop violent, peut-être parce qu'il signifie à la fois adhésion à un modèle réapproprié par les intrus et renvoie alors à l'exotisation de la Bretagne, ou réminiscence du statut du pêcheur pauvre et soumis à des conditions de vie difficiles. On lui préfère, comme chez cette femme de pêcheur, la couleur marron rustique, moins violente, - *"parce qu'elle n'aime pas trop le moderne"*, - plus conforme à l'idée qu'elle se fait de la Bretagne qui n'aurait pas changé depuis son enfance.

Ce choix d'un mode d'habiter (compris ici comme mode d'élaborer son habitation en tant que lieu et maison) est largement répandu et quasi général à toutes les personnes interrogées dans ce groupe de "nouveaux résidents" : le poids des contraintes de construction, le prix, l'opportunité foncière guidée par les règlements d'urbanisme, etc., fixent un cadre rigide dans lequel la part personnelle de créativité a du mal à s'exprimer :

"J'ai fait appel à un constructeur et à un architecte qui étaient associés. Au départ, c'est moi qui ai proposé les plans, mais j'ai dû proposer plusieurs plans types; je cherchais d'abord à savoir ce que je voulais et j'ai demandé énormément de conseils; mais il y avait des normes à respecter pour le lotissement : la pente du toit à 45°, la couleur des tuiles, la couleur des enduits, à choisir sur une palette, les matériaux qui devaient être plutôt naturels, les clôtures, les distances avec les limites; finalement, ça me convenait; j'ai choisi des enduits de ton pierre."
(Nouvelle résidente de 30 ans, Côte d'Or)

On pourrait croire que l'expression de l'imagination individuelle est plus forte dans la construction du jardin qui entoure la maison; il est difficile d'affirmer que ce domaine, si restreint en superficie soit-il et susceptible a priori de laisser l'imaginaire individuel s'échapper, est libre de toute contrainte. Là aussi, la mise en forme de l'espace est fortement encadrée par des modèles, tant dans l'organisation de l'espace que dans la composition botanique du jardin, même si le propriétaire conserve l'impression d'en être l'inventeur :

"Le jardin, c'est nous qui l'avons fait; on l'a dessiné petit à petit; on a tout dessiné. On est allé dans une pépinière et on nous a conseillé quelques plantes; on a choisi les plantes par goût personnel : des rhododendrons, des rosiers, des camélias, quelques arbustes. Il n'y avait pas d'arbre sur le terrain, sauf un vieux pommier qu'on a abattu, parce qu'il était pratiquement mort" (Nouvelle résidente de 34 ans, Finistère)

En réalité, le jardin qui accompagne la maison ne fait pas la preuve d'une inventivité remarquable : les arbustes sont dispersés à intervalles réguliers dans une pelouse séparée de la terrasse principale par une rangée de rosiers polyanthas parallèle à la façade de la maison. Un petit massif de plantes aromatiques sépare la pelouse d'une autre terrasse plus petite accolée à la cuisine et où est installé le barbecue. Le décor s'arrête là, clos par deux grillages parallèles de chaque côté de la maison et l'ancienne haie de chênes et chataigniers qui marque la limite du lotissement. Cette part d'inventivité que la propriétaire revendique est en fait limitée par une normalité du jardin pavillonnaire : le choix des essences entre dans un catalogue fortement bretonisant, avec ses camélias et ses rhododendrons; les plantes aromatiques font partie de ce que toute revue jardinière propose comme décor fonctionnel près de la cuisine.

L'inventivité des nouveaux résidents est davantage à rechercher dans le mode de repérage et d'échange des plantes ou dans la manière dont chacun adapte son paysage au mode de vie : plusieurs personnes de ce groupe font allusion au réseau qui se tisse

entre propriétaires de jardins et qui permet de s'échanger graines, boutures et jeunes plants ou techniques de plantation, de greffage, etc. L'échange se fait également par le biais d'associations locales de "jardiniers" où l'on apprend la taille des végétaux et où l'on discute des diverses techniques horticoles : réseaux qui reconstituent, dans un champ nouveau, la sociabilité qui s'est diluée dans la mobilité du travail et qui rétablit une hiérarchie sociale locale, depuis celui qui a "la main verte", qui élève les plus beaux végétaux, les plus étranges parfois, et qui se fait ainsi remarquer par ses collections botaniques pour son savoir de jardinier jusqu'à ceux qui reproduisent simplement les plantes phares des catalogues ou des pépinières. C'est là où la curiosité et l'inventivité sont les plus vives, lorsqu'elles poussent chacun à s'emparer de ce que possède l'autre tout en le valorisant ou en surenchérissant sur la mode pour se signaler au yeux de ses voisins; sujet intarissable de dialogue entre résidents car il leur fournit une occasion d'être à la pointe de la mode et de la connaissance de la nature : le jardin est le réceptacle de son savoir et chaque nouvelle plante est soignée avec un regard jaloux. Ou bien, le choix des végétaux est déterminé par le type de relations que l'on veut avoir avec son voisinage :

"je voulais une haie de ce côté, mais j'ai pas voulu mettre des thuyas, j'aime pas les thuyas, parce que ça empêche de discuter avec le voisin; c'est bien d'avoir sa maison, mais j'aime bien bavarder avec mes voisins"
(Nouvelle résidente de 61 ans, Côte d'Or")

Il y a d'ailleurs une contradiction entre cette tendance à la confection de collections végétales et le discours sur le "planter local" qui impose comme une norme les plantes régionales ou plus exactement considérées comme régionales : en Bretagne, la mode régionale est aux plantes de terre de bruyère, comme les rhododendrons, les camélias, les hortensias, qui, d'une manière éclatante, sont des végétaux importés (au XIX^{ème} siècle) mais sur lesquels s'est reconstituée l'identité bretonne. A l'inverse, l'ajonc, plante spontanée des landes du pays est banni des jardins, considéré comme une "saloperie" par les agriculteurs notamment (mais pas uniquement) qui cherchent à les supprimer systématiquement de leurs terres. Pourtant, cette plante a été exploitée comme litière il y a encore peu de temps, à une époque où l'agriculture bretonne était fondée sur le modèle polyculture élevage. La hargne des bretons contre l'ajonc manifeste peut-être le rejet d'une période où les agriculteurs vivaient dans des conditions difficiles et où le recours à cette plante signifiait la pauvreté et des pratiques de lutte contre la nature dures à vivre : les agriculteurs âgés évoquent précisément cette période où l'on coupait les ajoncs et où on les broyait pour l'alimentation des animaux :

"Oh, on s'en souvient, qu'est-ce qu'on pouvait se mettre comme épines dans les doigts; c'était épouvantable. On avait les mains en sang. On a bien fait de les arracher; c'est vraiment de la saloperie" (Agricultrice de 73 ans, Finistère)

Pourtant, en dehors du jardin et des terres agricoles, le nouveau discours sur la beauté du paysage sauvage, notamment des côtes rocheuses, remet à l'honneur l'ajonc et sa floraison printannière dorée; là, il est de nouveau admis, mais il appartient à un autre domaine, celui d'une esthétique qui n'a rien à voir avec la fonctionnalité de la culture ou du jardin, même s'il est devenu ornemental. L'autre plante régionale spontanée, la bruyère, n'a pas le même statut : associée également aujourd'hui à la beauté sauvage du littoral, elle n'a pas fait l'objet du même rejet de la part des populations locales, sans doute parce qu'elle n'était pas une plante usuelle et si difficile à éradiquer et parce qu'elle ne renvoie pas à un passé douloureux. Elle a ainsi été acceptée dans le jardin presque naturellement.

Toutes ces pratiques constituent un moyen de contourner les normes qui limitent les aspirations de chacun, et au rang desquelles figurent, évidemment, dans l'élaboration du jardin, les coûts des équipements et des travaux :

"On a fait étudier le jardin par un paysagiste. Il a fait un plan et un devis; on a abandonné parce que c'était trop cher; alors on a fait nous-mêmes : on a fait une pelouse, on a planté des arbres fruitiers derrière; devant on a planté des conifères sur une butte; on n'y connaissait rien en arbustes; on a demandé à un autre paysagiste; pour la clôture, on voulait un joli mur en pierres de taille; c'était trop cher : on a fait un muret avec un grillage" (nouvelle résidente de 56 ans, Côte d'Or)

Rares sont ceux, en effet, comme cette personne, qui font appel à l'homme de l'art, architecte ou paysagiste. Si l'intention de faire dessiner sa maison ou son jardin par un spécialiste subsiste parfois, c'est davantage pour se mettre dans la situation de ceux qui en ont les moyens; le recours à l'architecte ou au paysagiste est un signe d'appartenance sociale qui permet de se distinguer et de s'affirmer dans le paysage local. Un seul cas, parmi l'échantillon de nouveaux résidents interrogés, entre dans cette catégorie : couple de bretons exerçant des professions artistiques, lui est peintre, elle est gérante d'une galerie de peinture à Pont-Aven. Résidant pendant plusieurs années dans un mobil-home situé dans un camping de la région, forme de mode d'habiter qui les distinguait déjà fortement du reste de la population locale, ils font construire une maison à Pont-Aven en ayant recours à un architecte local :

"Le terrain nous plaisait : l'ambiance, c'était un petit bois, le calme, le site, les belles propriétés qui nous entourent. On voulait être dehors; au début, l'architecte avait fait un plan comme un wagon qui reproduisait le mobil-home; j'ai [le mari] fait une petite maquette; l'architecte a fait le pan coupé, qui est bien fait; le jardin, c'est un peu comme un tableau; on s'est amusé avec les contraintes, plutôt que d'être contraints par elles; on a fait ça à l'anglaise.

[La femme] *Un ami paysagiste nous a aidé dans la composition; on voulait être isolé de la route, mais on ne voulait pas de clôture; on a fait des barrières végétales. Chez le pépiniériste, on nous a donné une liste et on a choisi les couleurs des rhododendrons et des camélias : on a fait des masses pour masquer la rue sous la maison" (Nouveaux résidents de 40 et 35 ans, Finistère)*

L'attitude est évidemment très différente de celle de l'ensemble de ce groupe de nouveaux résidents : choix du terrain dans un environnement de "belles propriétés", qui manifeste leur désir d'appartenir à un groupe socialement démarqué, appel à un architecte qui dessine une maison originale, refus de la clôture, organisation du jardin pensée comme un tableau et fait appel à une culture paysagère; dans la maison, d'ailleurs, aucun tableau ne figure sur les murs : *"le décor, il est là, on le voit par les fenêtres"*. La maison et son jardin constituent une sorte de mélange de revendication du statut d'artiste et du souhait de distinction sociale auquel s'ajoute une revendication d'appartenance régionale.

Le paysage "populaire" : un bricolage de nature et de social.

L'élaboration du paysage populaire procède ainsi selon un mode de production qui ne se réfère pas à un "modèle" paysager prospectif reflétant une aspiration sociale "consensuelle", mais davantage selon une composition hétéroclite faisant appel à une multitude de modèles techniques et de pratiques renvoyant à l'histoire sociale locale. Il relève du bricolage qui met bout à bout des morceaux d'esthétique, de nature recomposée par des modes inspirés par "l'air du temps" où se mêlent, dans un bric-à-brac réordonné par les modes de vie et des normes sociales, du passé exhumé sous forme de simulacre, du paysage local réinterprété sous forme de clichés, un peu d'imagination individuelle et beaucoup de rapports de l'individu avec la société locale.

Ce qui caractérise cette production, c'est son aspect raccomodé comme l'imbrication de bouts de ficelle où l'on met côte à côte des bribes de tous ces éléments puisés dans les divers registres évoqués précédemment, - *"Des maisons construites n'importe comment"* (Lycéen de 21 ans, Savoie) - mais qui ne prennent sens qu'au

regard de l'histoire locale et des rapports sociaux à diverses échelles. La pensée de l'ensemble de ces bribes ne relève pas d'une conception globale et prospective de ce paysage quotidien. Les liens qui s'établissent entre elles, la logique qui les relie, on ne peut les comprendre vraiment que si l'on cherche à réinsérer la vie de l'individu dans l'histoire de ses rapports avec le reste de la société locale ou de l'ensemble de la société, des modèles qu'elle produit et des normes qu'elle impose.

La vision futuriste d'un paysage quotidien n'existe pas, que ce soit chez les résidents "ordinaires", chez les élus ou chez les agriculteurs. Elle s'inscrit davantage en creux, c'est-à-dire par rapport à ce que l'on ne souhaite pas ou par rapport à ce que l'on n'envisage pas voir dans l'avenir; la naturalisation du paysage s'inscrit dans cette vision, parce qu'elle comble le vide provoqué par cette incapacité ressentie de la société à penser un cadre de vie futur articulant le social et le naturel comme un paysage possible. Si chacun émet des souhaits pour le futur, c'est davantage en termes de mode de vie et de travail, de mode d'habiter ou de place dans la société, mais ni en termes de paysage à la construction duquel on est susceptible de participer, ni en termes de paysage auquel l'on est prêt à adhérer comme un cadre de vie acceptable pour tous. Un idéal existe peut-être, mais il renvoie immédiatement aux "modèles" que l'on a identifiés précédemment : il est du domaine d'un rêve exotique qui ne se ressaisit pas de la réalité quotidienne, mais au contraire s'en éloigne, presque volontairement. Il détache la pensée du paysage du cadre de vie, le place dans une autre sphère, celle de l'idéal et non dans celle du réel, alors que ce paysage "populaire" est bien fait de matérialité et de réalité, rafistolées au milieu d'un tissu de pièces rapportées par la diversité sociale, par l'Etat, les collectivités territoriales, l'économie, etc., dans du naturel.

2°) Un paysage moderne existe-t-il?

Ce constat de l'incapacité à entrevoir un paysage "populaire" autrement que dans ce mode de bricolage du naturel et du social conduit à tenter la question de l'existence d'une vision futuriste du paysage d'une manière différente, en se demandant ce que peut être un paysage "moderne"? Bien évidemment, les réponses sont liées à ce que le terme de "moderne" recouvre pour chaque personne interrogée. Ici apparaissent deux significations opposées : le moderne est considéré par les uns comme négatif, par les autres comme positif. Ce clivage ne recoupe pas des positions sociales, et il est relativement difficile à cerner. Peut-être les personnes les plus âgées se situent-elles davantage du côté du positif, envisageant le moderne au sens du progrès. Mais les jeunes ne rejettent pas le moderne non plus, bien qu'ils soient en fait très partagés sur ses significations négatives ou positives.

Paysage et modernité sont contradictoires.

Dans l'ordre de la conception qui attribue au moderne un sens négatif, évidemment, le paysage moderne ne peut exister : les deux termes sont contradictoires, ils s'opposent parce qu'au paysage est attribué en général un sens positif. Mais pourquoi le moderne est-il négatif? C'est en premier lieu parce qu'il signifie le changement et que ce changement, tel qu'il est vécu actuellement, l'est de manière négative. Cette opposition entre paysage et modernité signifierait donc que le paysage ne peut supporter le changement, qu'il est immuable et que tout aménagement le dégrade. Cette vision situe le clivage des personnes interrogées plutôt selon un partage entre ceux qui voient dans le paysage la grande nature et ceux qui y voient toujours la campagne, ce qui n'a rien d'étonnant : la grande nature est conçue comme le paysage idéal parce que précisément, elle est ordonnée par des lois que l'on suppose éternelles, qui la reproduisent telle qu'elle a toujours été, alors que la campagne, construite, est soumise essentiellement au changement des pratiques agricoles :

"Un paysage moderne ça ne peut pas exister, il faut qu'il reste le plus naturel possible" (Nouvelle résidente de 35 ans, Finistère).

Cette conception attribue également davantage au paysage une conception esthétique reposant sur ces "modèles paysagers" identifiés auparavant. Tout équipement dans ce modèle de grande nature est forcément contraire à son intégrité : lignes électriques, autoroutes, etc., constituent des ruptures dans cet ordre supposé immuable; il devient l'intrus qui trouble l'unité du tableau. C'est cette conception que

défend fortement cet agriculteur "biologique" évoqué précédemment et qui prend une position ferme contre la "modernité" :

"Etant contre la modernité, il y a une contradiction entre paysage et moderne, car le paysage est éternel" (Agriculteur de 49 ans, Finistère)

A contrario, serait alors paysage moderne, s'il pouvait exister, un paysage qui concentrerait la totalité des éléments dégradants de la nature, c'est-à-dire artificiels et anti-naturels :

"Tout serait aménagé comme des squares, tout ressemblerait à des squares, il n'y aurait plus de forêt sauvage, plus rien, que des animaux en cage" (Agriculteur de 44 ans, Côte d'Or).

"Ce serait que du béton, des petites maisons qui se ressemblent toutes... des immeubles partout, c'est tout juste si les gens eux-mêmes ne se ressembleraient pas... il y aurait peut-être des fleurs en pots et dans des bacs, c'est ce qui se trouve partout" (Agricultrice de 58 ans, Côte d'Or).

Cette conception du paysage moderne renvoie également à une vision de la société "moderne", qui banalise les individus eux-mêmes, du moins dans la vision que ces agriculteurs s'en font : le moderne, c'est à la fois la perte de la nature "sauvage" et la perte de la diversité sociale et humaine, la dilution de l'individu dans une masse indifférenciée. Mais ici, le clivage ne se fait plus entre la grande nature et la campagne, d'autant que ces avis proviennent d'agriculteurs, plus enclins à considérer que le paysage est d'abord campagne et ensuite grande nature. Ici, c'est une vision qui rapproche davantage le paysage "moderne" de la ville, à laquelle est attribuée un sens de "non-paysage". Elle rejoint un avis plus généralement admis sur ce qu'est un paysage moderne : la ville minérale, avec pour modèles La Défense ou le Futuroscope. On se retrouve donc en présence de modèles qui donnent un sens déterminé au "moderne", davantage orienté vers la production urbaine contemporaine telle qu'elle est le plus souvent médiatisée aujourd'hui. La campagne ne saurait-elle alors être moderne? Il semble en tout cas que ces agriculteurs ne l'admettent pas, ou bien ne conçoivent pas que la modernisation des campagnes peut produire un paysage moderne. Ou alors, que l'avenir appartient à cette ville-là, délibérément minérale, et faite d'une architecture de verre et d'acier, et que la campagne restera à l'écart de la modernisation, ce qui n'est évidemment qu'une vision déformée par des clichés.

Ville contemporaine, un paysage moderne ne pourrait a fortiori comporter de signes de la tradition ou des sociétés anciennes :

"Dans un paysage moderne, en tout cas, il n'y aurait pas d'anciennes maisons" (Agricultrice de 51 ans, Côte d'Or).

Cependant, à ces conceptions fortement marquées par des modèles de paysage "naturel" ou "urbain", s'oppose une signification du terme moderne différente qui cherche dans le social et le naturel une manière de composer un cadre de vie "acceptable" qui pourrait recueillir l'adhésion de l'ensemble de la société.

Le paysage moderne : un compromis entre la nature et le social, un compromis entre les hommes eux-mêmes.

Plus répandue, cette conception part clairement du constat que ni le retour au sauvage, ni la fuite vers l'artificialisation de la totalité de l'espace peut satisfaire l'ensemble de la société, mais que c'est dans une tentative de "compromis" entre la nature, la société, les différentes aspirations qu'elle suppose, que le paysage moderne peut trouver un sens; ici, plusieurs niveaux de pensée de ce paysage moderne peuvent être identifiés :

1) Une première signification part du point de vue esthétique et tente de ramener le paysage moderne à une intégration des formes naturelles et des formes de l'architecture :

"la création d'une ville par exemple avec des constructions en harmonie avec le relief et des espaces verts" (Nouvelle résidente de 30 ans, Côte d'Or)

"Un paysage qui équilibrerait architecture contemporaine avec une nature respectée, ni totalement apprivoisée, ni totalement sauvage" (Elu de 46 ans, Jura).

"Un paysage moderne, ce serait un paysage qui n'existe nulle part ailleurs, qui s'intègre à l'existant; dans le village, on peut créer du moderne cest-à-dire intégré par les couleurs et les formes; en ville c'est souvent vilain de voir l'uniformité de tout; la pyramide de verre du Louvre, elle est bien intégrée" (Elu de 42 ans, Jura)

Dans cette position notamment affirmée par des élus, le modèle de l'intégration de l'architecture et de la nature, vraisemblablement lié aux théories de la sitologie des années 70 fait encore des émules, à l'échelle des petites communes; la décentralisation lui a donné un second souffle, alors qu'il était tombé en désuétude dans le milieu des

architectes les plus connus. D'où les aménagements récents des mairies et des places qui les entourent, qui affirment la modernité des municipalités et des travaux qu'elles ont entrepris dans la dernière décennie, avec la répétitivité que l'on connaît. Cette modernité du paysage des communes, elle se concentre en fait sur le centre bourg, mais elle ne le dépasse que rarement, s'expatriant vers les zones industrielles à travers les ronds-points circulaires promus par les services de l'Équipement. La revendication de modernité du paysage communal ne s'étend pas à la commune toute entière, et les élus le manifestent en exhibant souvent la photographie aérienne du centre du village qui représente en quelque sorte une image du domaine sur lequel ils règnent.

Mais la facette sociale de cette modernité n'est pas effacée pour autant : un paysage moderne, c'est un paysage qui offre le spectacle de la technologie moderne, de l'industrie, c'est-à-dire des emplois pour les habitants. Cet avis renvoie à la définition du paysage tel qu'ils le voient : *"un paysage sans activité est un paysage qui s'écroule"*. Mais en fait, cette affirmation n'est pas réellement appuyée par un lien solidement établi entre les équipements du centre bourg et cette nécessaire activité : on a parfois l'impression que les efforts réalisés pour signifier une volonté d'aménager ce centre sont un alibi pour justifier n'importe quelle forme d'architecture industrielle.

2) Une seconde conception prend de la distance avec l'esthétique et cherche à donner au paysage moderne le sens d'une **mesure** trouvée entre les impératifs de la production économique et la dimension "humaine" qui fait défaut à la grande métropole : cette mesure trouve son expression dans la ville moyenne, c'est-à-dire dans un modèle opposant une sorte de limite au gigantisme de la métropole, tout en permettant l'activité et les emplois :

"Le paysage moderne c'est un paysage avec des activités; un paysage qui serait uniquement beau et sans emploi, ce ne serait pas un paysage satisfaisant" (Agriculteur de l'Aisne).

"Je verrais davantage le paysage moderne comme une ville de moyenne importance qui a su lier l'activité économique humaine avec le paysage sans le détériorer" (Touriste de 41 ans, interrogé dans le Jura, résident dans le Val-de-Marne)

L'origine francilienne de ce touriste qui apprécie les paysages de montagne du Jura peut légitimer cette vision du paysage moderne comme une réaction à la métropolisation de la région parisienne où il vit et où il remarque les nombreuses difficultés économiques et d'environnement. Cette idée de la ville moyenne comme

modèle de paysage moderne revient d'ailleurs souvent : c'est l'anti-grande ville, la proximité de la nature, une vie moins stressante, l'espoir d'une "harmonie" plus grande entre habitants et leur milieu de vie ou entre eux-mêmes.

3) Mais c'est dans une conception plus tournée vers le social que cette aspiration s'exprime encore avec plus de clarté, lorsqu'elle souligne une revendication de plus juste répartition de l'accès à l'espace, à la nature, au logement, et s'oppose au gigantisme des équipements de commerce ou aux constructions :

"Chacun sa petite maison avec beaucoup de verdure autour, des espaces verts aménagés, des parcours de santé, des jeux pour les enfants; il faut supprimer les grandes surfaces pour améliorer la convivialité entre les gens dans les petits commerces" (Nouvelle résidente de 56 ans, Côte d'Or).

"Un paysage où on éviterait les constructions en hauteur; si on ne pas peut les enlever, il faut des espaces libres aménagés pour les populations entassées et oubliées qui veulent sortir de leur trou" (Touriste de 40 ans, Jura, originaire de Paris)

"Un paysage moderne, je le verrais comme un paysage qui intégrerait la nature à la vie sans créer un isolement trop grand; pour le créer, il faut une bonne entente entre les gens" (Touriste de 49 ans, Jura, originaire de Paris)

Ici, on est clair : le paysage moderne c'est celui qui permet ou qui signifie l'harmonie sociale, l'intérêt porté par les pouvoirs publics aux populations "oubliées". Les causes de cet oubli, elles se situent dans le gigantisme, dans les grands équipements qui isolent les habitants, les coupe d'un accès légitime et juste à la nature, à un air plus sain, mais également dans l'absence de cette **mesure** évoquée précédemment et récurrente ici dans les termes de "grande surface" ou de "construction en hauteur". Mais en même temps, il ne s'agit pas de relier ces formes d'urbanisation à une nature trop sauvage. L'auteur de la dernière citation, extraite du discours d'un touriste parisien en vacances dans le Jura fait remarquer qu'il s'intéresse aux paysages de la nature sauvage, qu'il possède une collection de photographies de toutes sortes de Norvège, du Sahara, etc., estime également que ces paysages sont trop hostiles à l'homme Cette conception généreuse malgré tout, elle aussi, est assez conforme au modèle d'urbanisme du pavillonnaire, de la maison et du jardin pour tous.

En tout cas, il reste commun à toutes ces visions du paysage moderne l'idée que celui-ci doit composer avec l'existant, tout en permettant le changement, mais un

changement **mesuré**, en relation avec les caractères de ce paysage initial. Mais aucun ne dit comment faire. Ce n'est peut-être pas leur rôle. Mais c'est peut-être là que se trouvent les ressorts d'un paysage populaire.

4) enfin, peut-être en marge de ces discours, sans en être totalement dissociée, se distingue une dernière vision du paysage moderne, qui s'appuie sur le commentaire d'une photographie d'une vallée alpestre envahie par des chalets de tourisme : les plus âgés des personnes interrogées expriment ici un avis positif : ce type d'urbanisation correspond à un modèle de juste accès des citoyens à la nature, qui permet en même temps le développement local : modèle des années 60, il entre dans leur vision d'une époque de faste, celle des Trente Glorieuses, est assez proche du modèle précédent du pavillonnaire social : c'est un paysage du progrès, donc moderne.

Cet ensemble de résultats, très divers, expriment finalement la difficulté à saisir ce que peut être un paysage "populaire", au sens où il a été défini antérieurement. Ce qui semble certain, c'est que chacun recherche désespérément un paysage à s'inventer : on ne le trouve pas dans le quotidien, alors, on va le chercher ailleurs, loin ou au contraire dans un cercle très restreint autour du chez soi, dans le jardin; mais il n'est pas en tout cas ce que les élus, l'Etat, les agriculteurs, les nouveaux résidents, etc., produisent. C'est un paysage qui n'existe pas encore comme projet social consensuel et la crise actuelle n'est pas favorable à son émergence; au contraire, elle éloigne l'idée de son éventuelle existence future et par un mouvement de vide qu'elle provoque, elle laisse le champ libre à la nature comme dérivatif, comme voie détournée par laquelle l'harmonie et la pureté recherchées peuvent s'introduire. C'est en ce sens que la "naturalisation du paysage" devient pertinente.

CONCLUSION : DE LA PRODUCTION DU PAYSAGE.

A l'hypothèse initiale d'une modification actuelle des représentations sociales du paysage peut donc, en premier lieu, être apportée une affirmation qui fait émerger la "**naturalisation du paysage**", comblant l'absence de capacité des sociétés contemporaines de penser et d'exprimer un désir de paysage prospectif comme "cadre de vie" possible. Alors que la campagne, modèle de cadre de vie idéalisé comme un paysage, a constitué un "modèle" largement partagé pendant longtemps, peut-être depuis l'apparition du terme "paysage" dans les langues européennes (et même peut-être avant), son évolution et les représentations de cette évolution, mais également celles de la ville, ont profondément remanié la place que ces modèles occupent dans l'idée même de paysage. Ce premier résultat pose la question du rôle de l'agriculture dans la production du paysage contemporain. Certes, celui-ci n'est pas abordé sous cet angle dans les réponses aux interrogations de l'enquête, peut-être parce que face aux problèmes posés par la ville et ses extensions, par l'urbanisation elle-même, par les équipements, l'idée que la campagne produite par l'agriculture moderne ne puisse répondre aux aspirations de la société et à la gestion de la nature ne peut encore être acceptée totalement : c'est sans doute pourquoi la campagne ne s'efface pas radicalement de l'idée même de paysage. Elle reste toujours présente comme paysage possible. Si la campagne ne pouvait être entrevue comme un futur possible, alors que la ville elle-même est rejetée comme paysage, que resterait-il comme expression envisageable d'un mode de production de la nature aux sociétés contemporaines?

La grande nature sauvage et pure elle-même, déshumanisée, certes. Elle s'offre en effet comme un nouveau modèle, déviant peut-être, comme refuge provisoire. Mais en même temps, ses représentations qui font d'elle un symbole de liberté, de pureté et d'harmonie transposent ces valeurs sur l'ensemble des paysages, qu'ils soient campagnards, urbains peut-être également, - mais cette hypothèse serait à vérifier - en les "naturalisant". Cette naturalisation n'est bien évidemment que symbolique et de l'ordre de la représentation d'un désir. C'est parce que ces paysages portent les marques visibles de la dégradation de la nature ou de la société que les représentations de la grande nature, pure et harmonieuse, par un processus de projection, parviennent à manifester cette aspiration à la pureté et l'harmonie que les individus y recherchent.

Cette naturalisation du paysage exprime également la contradiction profonde qui se fait jour entre la nécessaire anthropisation du milieu de vie et cette grande nature déshumanisée. Souvent évoquée, cette contradiction pose de nombreuses interrogations qui ouvrent de nouvelles pistes de recherche à la fois sur le fonctionnement des systèmes de représentation du paysage et sur la pertinence de ce concept pour penser les relations entre la société et leur cadre de vie ou la nature.

Comment en effet se produit cette pensée du paysage et l'articulation avec le réel, c'est-à-dire avec les pratiques de production du paysage quotidien. On a récemment admis que la pensée du paysage se produit au sein de "systèmes" de représentations liant l'idéal au réel à travers des références d'origines diverses et à travers des pratiques de la nature ou de l'espace⁴¹. Chaque groupe social possède son propre système de représentations qui constitue une mémoire de "modèles" paysagers permettant à l'individu appartenant au groupe de qualifier les paysages; les divers systèmes de représentations de ces groupes reposent sur une base culturelle commune à l'ensemble de la société, à l'échelle nationale, où interagissent ces modèles avec les facteurs formateurs de l'identité nationale. Aussi le paysage est-il, à ce titre l'un des éléments qui concourent à la formation de cette identité.

Pour chaque groupe, le système de représentations est constitué :

1) d'une part par ces modèles paysagers communs à l'ensemble de la société, plus ou moins opératoires, ou propres au groupe, l'originalité de ces derniers tenant à son identité sociale ou professionnelle,

2) d'autre part par des facteurs régionaux ou locaux dans lesquels le rôle de l'histoire sociale locale est déterminant; mais ces facteurs ne reposent pas sur des modèles paysagers. Ce sont essentiellement les rapports sociaux qui les forgent et qui imposent une manière de voir le territoire en termes de valeurs symboliques, fonctionnelles, contribuant ainsi à élaborer une relation esthétique (au sens très large du terme : pas uniquement formelle, mais symbolique, affective, phénoménologique, etc.) d'un autre ordre que l'esthétique conventionnelle.

La formation des divers modèles paysagers ne se fait pas par élaboration-élimination, mais par élaboration-superposition : aux anciens modèles se superposent de nouveaux, produits par l'évolution de la culture et les circonstances sociales ou économiques; aussi des modèles anciens comme ceux de la campagne bucolique ou

⁴¹ LUGINBÜHL Y., CADIOU N. (1995), "Modèles paysagers et représentations du paysage en Normandie-Maine", in *Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages*, Coll. Ethnologie de la France, Mission du patrimoine ethnologique, Cahier 9, Ed de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, pp.19-34.

pastorale ne s'effacent-ils pas devant l'apparition des modèles de la nature "naturelle" ou de la nature "sauvage", mais ils coexistent, dans une hiérarchie qui est propre au groupe : les agriculteurs placent en tête des modèles celui de la campagne (différente selon à la fois leur origine géographique et selon leur adhésion à un modèle d'agriculture), mais ils ne reconnaissent pas moins la grande nature comme modèle. Ces modèles se constituent par un processus d'enregistrement auxquels l'observation directe (les voyages notamment) ou les divers modes de production d'images de la nature, comme l'art ou les médias contribuent fortement. L'ensemble de ces modèles appartient à l'idéal, se distancie du réel dans la mesure où ils ne se traduisent pas forcément par des pratiques qui modifient la réalité matérielle du paysage. Cette traduction des modèles dans la réalité est le plus souvent marginale, elle se produit sur une part très faible de cette réalité, sans l'affecter notablement. Mais ils peuvent intervenir dans la production de cette réalité, en fonction de la marge de liberté dont l'individu dispose ou qu'il se ménage lui-même par rapport au groupe auquel il appartient.

Ce mode de production-enregistrement des modèles explique que le système de représentations d'un groupe ne soit jamais totalement local ou autonome par rapport à la société globale. Un système de représentations du paysage est toujours plus ou moins bâtard, jamais indépendant des modèles que la société globale produit. Dès la plus tendre enfance, la culture paysagère se forge par empilement, rejet partiel mais jamais total des références; elles sont toujours enregistrées, plus ou moins masquées par la vie quotidienne et les contraintes sociales. Aussi dans un même groupe social, les représentations sont-elles diverses et témoignent-elles à la fois de la plus ou moins grande adhésion d'un individu aux modèles dominants du groupe et de la liberté dont cet individu dispose pour se constituer son propre système personnel. Il y a forcément des passerelles d'une part entre les groupes qui s'empruntent mutuellement des modèles et d'autre part entre les individus et cette base commune sur laquelle repose la culture paysagère nationale. Il est certain que les places respectives des modèles de campagne ou de nature dans les systèmes de représentations du paysage sont très différents d'un pays à l'autre.

Ce qui intervient dans la production de la réalité appartient davantage à la place et au rôle du groupe dans la société englobante. Ce sont à la fois des modèles techniques et des valeurs économiques et sociales qui donnent à la réalité matérielle de la nature son véritable aspect par les pratiques qu'elles impliquent. Ici, les modèles paysagers n'interviennent donc que très peu : ils peuvent infléchir les pratiques selon l'histoire personnelle de l'individu ou celle du groupe social ou encore celle de la

société locale, mais le degré d'inflexion dépend surtout des normes sociales qu'imposent le système politique et juridique, les rapports sociaux et donc les usages admis.

La production du paysage "réel" est certainement marqué par les modèles paysagers, mais avec un très important décalage entre le moment où s'élabore le modèle et sa traduction dans la réalité matérielle : décalage temporel ou décalage dans les effets eux-mêmes. Aussi ce décalage pose-t-il une question essentielle sur le caractère opératoire du paysage pour penser et projeter dans le futur le paysage quotidien, celui qui a été dénommé ici comme paysage "populaire".

La difficulté avec laquelle ce paysage populaire s'articule avec les modèles paysagers pourrait en effet conduire à penser que le terme de paysage, dans son acception esthétique, ne permet pas de penser ce paysage populaire. Il permet de penser les paysages exceptionnels ou remarquables, tels qu'une partie restreinte de la société les imagine et les protège, c'est-à-dire dans une définition étroite, renvoyant à une esthétique formelle et académique. Dès que la production du territoire fait intervenir les rapports sociaux, l'économique, la fonctionnalité, cette définition traditionnelle du paysage, qui fait référence à cette distance prise par le sujet par rapport à l'objet, n'est plus opératoire.

Il est cependant clair que l'ambition de la plupart des protagonistes de l'idée de paysage consiste à utiliser ce concept dans le domaine de l'aménagement du territoire, en réintroduisant une dimension "sensible". Mais cette dimension est mal pensée. Elle est la plupart du temps fondée sur un postulat qui fait des formes visibles du paysage des indicateurs d'une sensibilité soit écologique soit esthétique du territoire. Cette sensibilité doit être envisagée d'une autre manière, c'est-à-dire par l'entrée sociale pour comprendre comment un individu, un groupe social, la société dans son ensemble et ces divers niveaux entre eux, se représentent et produisent le paysage, à la fois dans son immatérialité, c'est-à-dire du point de vue idéal, mais aussi dans sa matérialité, c'est-à-dire du point de vue réel. C'est cette articulation entre la pensée et la production, le passage du regard au concret que le paysage tel que la plupart des procédures administratives ou opérationnelles ne permet pas d'effectuer, parce qu'elles supposent que la réalité visible, dans ses formes, contient les signes de ces sensibilités. Il est nécessaire de faire le chemin inverse, tout en ne perdant pas de vue les effets produits sur la matérialité de la nature : comprendre comment ces divers niveaux sociaux, de l'individu à la société globale, se représentent, dans leurs rapports réciproques, un lieu comme milieu de vie, comme mode d'habiter.

Cette hypothèse suppose une condition préalable : ouvrir la définition du paysage à celle d'un milieu de vie, avec ses significations symboliques ou affectives certes, mais aussi avec ses fonctionnalités et sa matérialité, et ne pas la restreindre uniquement à un cadre de références esthétiques et phénoménologiques; dépasser la logique qui, au fond, peut être soupçonnée de vouloir faire du territoire l'espace d'une unique manière de regarder la nature et les effets des activités humaines sur ses éléments, comme un univers de formes et de couleurs, comme un parc. Pour penser le "paysage populaire", il faut partir du populaire pour comprendre comment la société "ordinaire" se représente son milieu de vie et son mode d'habiter, ses relations avec le minéral, le végétal et l'animal d'une part, et les relations réciproques des groupes qui la constituent d'autre part, dans lesquelles le naturel intervient comme un média : c'est-à-dire comprendre comment les rapports sociaux s'organisent par l'entremise des représentations du naturel et de sa réalité elle-même.

Ce mode de recherche de compréhension de la pensée du paysage populaire implique donc deux voies méthodologiques différentes, mais que l'on doit chercher à articuler : d'une part celle des représentations du paysage et des différents "modèles" ou des facteurs sociaux qui les structurent, d'autre part celle des pratiques qui permettent d'analyser les modes de production du réel. Entre les deux existe, comme on a pu le constater, un décalage plus ou moins important selon les groupes ou la nature des rapports qu'ils entretiennent entre eux. C'est cette distance qu'il est nécessaire d'approfondir pour analyser les modes d'intervention des représentations dans la production du réel. Sans chercher à la réduire, sans éliminer systématiquement ce qui conduit à la production du paysage exceptionnel, il est essentiel de la comprendre comme le lieu où se construit le paysage ordinaire, celui de tous les jours, qui ramène le paysage au cadre de vie oublié dans l'actuelle et dominante conception du paysage.

BIBLIOGRAPHIE

"Au-delà du paysage moderne", in Le Débat, n° 65, mai-août 1991, Paris, Gallimard.

A. BRUN, M.C. CHAIZE, Le paysage forestier, analyse des préférences du public. Doc INRA, Orléans, 1976/13.

A. CORBIN, Le territoire du vide, L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840, Champs, Flammarion, Paris, 1990, 407p.

Atlas des paysages ruraux, sous la dir. de P. BRUNET, ed J.P. de Monza, Paris, 1992.

B. KALAORA et A. SAVOYE, La forêt pacifiée, Sylviculture et sociologie au XIX^{ème} siècle. L'Harmattan, Paris, 1986.

B. KALAORA, Un loisir urbain, la forêt de Fontainebleau, Etudes rurales, n° 83, juillet-septembre 1981.

B. LASSUS, Jardins imaginaires, les habitants paysagistes, Les Presses de la connaissance, Paris, 1984.

Crise du paysage, Ethnologie française, n° 3, Armand Colin, Paris 1989.

De l'agricole au paysage, Etudes Rurales, n° 125-126, éditions de l'EHESS, janvier-juin 1992.

F. DUBOST, Côtés jardins, Scarabée & Compagnie, Paris, 1984.

F. FOURNEAU, Y. LUGINBÜHL, B. ROUX, Evolution des paysages et aménagement du territoire en Andalousie occidentale, Publications de la Casa de Velázquez, Madrid, 1991.

J.C. CHAMBOREDON, A. MEJEAN, Récits de voyage et perception du territoire : La Provence (XVIII^{ème} siècle - XX^{ème} siècle), in Territoires, n° 2, 1985, Ecole Normale Supérieure, Paris.

L'Europe et ses campagnes, sous la direction de Marcel JOLLIVET et Nicole EIZNER, éditions de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1996.

Le paysage, une façon de vivre, Revue POUR, n° 89, Privat, Toulouse mai-juin 1983.

M. JOLLIVET et N. MATHIEU, dir., Du rural à l'environnement, la question de la nature aujourd'hui, Paris, ARF Editions/L'Harmattan, 1989.

M. MARIÉ, J. VIARD, 1977, La campagne réinventée, Actes-Sud, Maussane-les-Alpilles, 239p.

M.C. ROBIC, J.M. BESSE, Y. LUGINBÜHL, M.V. OZOUF-MARIGNIER, J.L. TISSIER, Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance, Economica, Paris, 1992.

Monique MOSSER et Georges TEYSSOT, L'architecture des jardins d'occident, Electa, Milan, 1990

P. SANSOT, Variations paysagères, Université des sciences sociales de Grenoble, mars 1982.

Paysage au pluriel, Pour une approche ethnologique des paysages, Collection Ethnologie de la France, Cahier 9, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1995.

R. BALLION, Enquête nationale sur la fréquentation des forêts, Ecole Polytechnique, Paris 1976.

R. BALLION, La fréquentation des forêts, Revue Forestière Française, t. XXVII, Paris, janvier 1975.

R. BALLION, Relations entre statut socio-culturel et fréquentation de la forêt. Documents du Laboratoire d'Econométrie de l'Ecole Polytechnique, Paris, 1973.

René-Louis de GIRARDIN, De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations en joignant l'agréable à l'utile, 1777, éd du Champ urbain, Paris, 1979. Postface de M. CONAN.

Y. LUGINBÜHL et B. MORTAIN, Le paysage du BOISCHAUT, une identité, rapport pour la Mission du Paysage, SEGESA, Paris, 1986.

Y. LUGINBÜHL, Apollinien et Dionysiaque, in Paysage méditerranéen, Catalogue de l'exposition "Paysage méditerranéen" réalisée dans le cadre de l'Exposition Universelle de Séville 1992, sous la dir. de Y. LUGINBÜHL, Electa, Milan, 1992.

Y. LUGINBÜHL, Paysages, textes et représentations des paysages du siècle des Lumières à nos jours, La Manufacture, Paris, 1989.

Y. LUGINBÜHL, Sur les traces du paysage méditerranéen, in Peuples méditerranéens, La Méditerranée assassinée, Paris, 1993.

Yves PERILLON, Michel CONAN, Jacques de GIVRY, Jean-Christophe MOLINIER, Michel RACINE, Catherine ROYER, Sarah ZARMATI, Images de jardins, Sang de la terre, Paris 1987.

ANNEXES

1°) Cartes des occurrences des beaux paysages et des paysages laids chez les adultes et les jeunes.

2°) Schéma de modèle de fonctionnement des systèmes de représentations et de production du paysage.